John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

RECUEIL
D'OBSERVATIONS
CURIEUSES,

SUR LES MŒURS, LES COUTUMES, les Usages, les différentes Langues, le Gouvernement, la Mythologie, la Chronologie, la Géographie ancienne & moderne, les Cérémonies, la Religion, les Méchaniques, l'Astronomie, la Médecine, la Physique particuliére, l'Histoire Naturelle, le Commerce, la Navigation, les Arts & les Sciences de différens Peuples de L'ASIE, de L'AFRIQUE & de L'AMERIQUE.

TOME III.

A PARIS,
chez DAVID jeune, rue du Hurepoix,
au Saint Esprit.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

RPJCB

TABLE

DES CHAPITRES

ontenus dans ce troiſiéme Volume.

CHAPITRE I.

ORIGINE *des* MAMELUS, *ſituation de leurs Villes, leurs Brigandages, leurs Ruſes, leurs Cruautés; Nature du Pays habité par les Manacicas, leur Caractére, leur Génie, leur Religion, leurs Cérémonies, leurs Coutumes, autorité de leurs Caciques, forme de leur Gouvernement; Mœurs & uſages des Marocotas.* 2

HAP. II. *Singularités curieuſes de*

la célébre Caravanne de la Mecque. 25
CHAP. III. *Littérature Indienne ; Religion des Brachmanes, leur Morale, leur Poésie, leur Théologie, leur Philosophie ; Differentes Sectes des Philosophes Indiens, exposition de leur Doctrine.* 37
CHAP. IV. *Description du célébre Rocher appellé* Tentalio ; *du Moule de la tête du Veau d'or ; des Piramydes ; de la Colonne de Pompée ; des Obéliſques de Cléopatre ; des Palais & Sépulchres des Rois de Thébes.* 65
CHAP. V. *Description de la Terre de Feu ; Erreur des Cartes anciennes & modernes ſur l'étendue de cette Terre ; Caractére, Coutumes, Uſages, Nourriture, Vêtemens des Habitans de cette Terre ; Erreur des Cartes ſur la ſituation du Cap de Horn ; Description des Villes de Lima, & de la Conception.* 83
CHAP. VI. *Propriétés de la fameuſe*

Plante de Gin-seng ; Maniére de la préparer ; Lieux où elle croît ; L'ordre & la méthode qu'observent ceux qui vont la ramasser ; Figure & Description de cette Plante. 91

CHAP. VII. *Servitude des Habitans du Royaume de Carnate ; Superstitions des Brames ; leur Créance sur les differens âges du Monde, sur le cours & le mouvement des Astres.* 109

CHAP. VIII. *Du Temple* D'ISIS ; *Description des Grottes de la Basse-Thébaïde ; de la célébre Ville d'Antinoë ; de la Colonne d'Alexandre Sévére ; du Lac de Mœris, ou de Caron ; d'un Sacrifice offert au Soleil ; du Sphinx ; des Cataractes ; du Labyrinthe ; du fameux Puits de Joseph ; du Palais d'Achemounain.* 127

CHAP. IX. *De la Religion, de la Morale des Chinois ; de leur Physique, & de leur Gouvernement ; du Caractére & du Génie de leur*

Langue, & de leurs anciens Livres; de l'Antiquité de la Nation Chinoise. 168

CHAP. X. *Du Salagraman ; Explication de cette espéce de Caillou, & où il se trouve ; Cas particulier qu'en font les Indiens ; Description de ce Caillou ; Ses différentes espéces.* 192

CHAP. XI. *De l'état ancien & de l'état présent de l'Arménie ; division de l'Arménie ; Description d'Erzerum, d'Erivan, & du Mont Ararat ; Mœurs, Génie, Caractére, occupations des Arméniens.* 202

CHAP. XII. *Description de divers Arbres singuliers de la Chine ; de l'Arbre du Vernis ; de l'Arbre dont on tire de l'huile ; de l'Arbre qui porte le suif ; de l'Arbre où l'on prend la Cire ; de l'Arbre qui donne du Sang de Dragon ; de l'Arbre qui répand une odeur plus agréable que celle de l'Encens ; de l'Arbrisseau du Thé.* 226

HAP. XIII. *Description du Mont Caucase & des trois Thibets ; Mœurs & Religion des Thibetains.*

HAP. XIV. *Doctrine & Superstition des Bonzes ; leur manière de vivre ; moyens qu'ils emploient pour attraper de l'argent ; comment ils tiennent leur assemblée ; leur hypocrisie, leurs débauches, leurs ruses pour séduire & deshonorer les femmes & les filles.* 246

HAP. XV. *Eclaircissement sur la découverte du Fer, connu de tout tems à la Chine, & ignoré ailleurs ; S'il naît plus de Garçons que de Filles à la Chine ; Fausseté de l'opinion de ceux qui attribuent une même origine aux Egyptiens & aux Chinois ; Origine de l'Idolâtrie à la Chine ; Par qui la Chine a commencé d'être peuplée ; Etendue & beauté des Rivières & des Lacs de la Chine ; Fausse opinion de M. Huet sur le Commerce de la Chine.* 258

CHAP. XVI. *Mœurs, Coutumes,*

Usages des Sauvages Miao-sses ; leur Origine ; Situation de leur Pays ; leur Habitation ; leur Commerce ; leur Habillement ; leurs Instrumens de Musique ; leurs Danses. 285

CHAP. XVII. *Maniére de faire des Perles artificielles, qui ressemblent aux naturelles ; de leur rendre leur premiére beauté, quand elles l'ont perduë ; de rétablir les pots de Porcelaine brisés ; de peindre une Porcelaine déja cuite ; de rendre la couleur aux vieilles Cannes entrelassées ; de laver ou de rajeunir les vieilles Estampes ; de donner un air antique à des Vases de cuivre ; Sécret pour les colorer en jaune, ou bien en un beau verd.* 294

CHAP. XVIII. *Du Cheval Cerf, du Cheval Tigre, du Daim odoriferant, de l'Hait-Sing, des Merles bleux, & de plusieurs autres Animaux singuliers de la Chine & de la Tartarie Chinoise ; de*

la Chaſſe des Tigres, des Cerfs, & des Tael-pi. 314
CHAP. XIX. *De l'Iſle de Saint Domingue ; combien cette Iſle étoit peuplée lorſque les Caſtillans y abordérent ; Caractére de Chriſtophle Colomb ; ſon départ pour l'Eſpagne ; Déſordres des Caſtillans pendant ſon abſence ; Soulevement des Indiens ; Retour de Colomb à Saint Domingue ; Longue & cruelle Guerre faite aux Indiens ; Leur Servitude ; Leur Deſtruction ; Leur Apologie.* 323
CHAP. XX. *Du génie, & du caractére des Chinois ; de leurs habillemens ; de leurs modes ; de leurs maiſons, & des meubles dont elles ſont ornées.* 374
CHAP. XXI. *Etendue du Paraguai ; Vaſte Continent entre la riviere du Paraguai & le Perou ; Province des Chiquites ; étendue de cette Province ; cours des rivieres qui l'arroſent ; qualité du Pays ; fruits & animaux qu'il produit ; com-*

bien leur Langue eſt difficile à apprendre ; Religion , Mœurs , Coûtumes & occupations des Chiquites. 374

Fin de la Table du troiſiéme Volume.

RECUEIL

RECUEIL
OBSERVATIONS
CURIEUSES,

es Mœurs, les Coûtumes, les Uſages,
différentes Langues, le Gouverne-
nt, la Mithologie, la Chronologie,
Géographie ancienne & moderne, les
rémonies, la Religion, les Méchani-
es, l'Aſtronomie, la Medecine, la
yſique particuliere, l'Hiſtoire natu-
e, le Commerce, la Navigation, les
s & les Sciences de differens Peuples
L'ASIE, de L'AFRIQUE & de
MERIQUE.

HAPITRE PREMIER.

ine des MAMELUS, *ſituation de*
urs Villes, leurs brigandages,

leurs ruſes, leurs Cruautés ; Natu
du Pays habité par les Manacica
leur Caractére, leur Génie, le
Religion, leurs Cérémonies, leu
Coutumes, autorité de leurs Ca
ques, forme de leur Gouvernemen
Mœurs & uſages des Marocotas

DANS le tems que les Po
tugais firent la conquê
du Bréſil, ils y établire
pluſieurs Colonies, u
entr'autres, qui ſe nomme *Piranh*
ninga, ou, comme d'autres l'appe
lent, la Ville de Saint Paul. Ses h
bitans qui n'avoient point de fem
mes, en prirent chez les Indien
De ce mélange naquirent des e
fans qui dégenererent dans la ſuit
& dont les inclinations & les ſen
timens furent bien oppoſés à
candeur, à la généroſité & au
autres vertus de la Nation Port
guaiſe. Ils tomberent peu à pe
dans un tel décri par le déborde
ment de leurs mœurs, que l
Villes voiſines auroient cru ſe pe

e de réputation, ſi elles euſſent ntinué d'avoir quelque commu- cation avec la Ville de Saint Paul; quoique ſes habitans fuſſent ori- naires Portugais, elles les juge- nt indignes de porter un nom 'ils déshonoroient, & les appel- rent *Mamelus*.

Leur Ville devint l'azile & le re- ire de quantité de brigands, ſoit aliens, ſoit Hollandois, ſoit Eſ- gnols, &c. qui en Europe s'é- ient dérobés aux ſupplices que éritoient leurs crimes, ou qui erchoient à mener impunément e vie licencieuſe. La douceur du imat, la fertilité de la terre qui urnit toutes les commodités de vie; ſervoit encore à augmenter urs penchans pour toutes ſortes e vices.

Du reſte il n'eſt point aiſé de les éduire. Leur Ville eſt ſituée à treize eues de la mer, ſur un rocher eſ- arpé environné de précipices. On 'y peut grimper que par un ſentier ort étroit, où une poignée de gens

arrêteroit une armée nombreuse ;
au bas de la montagne ſont quelques
villages remplis de marchands, par
le moyen deſquels ils ſont leur com-
merce. Cette heureuſe ſituation les
entretient dans l'amour de l'indé-
pendance : auſſi n'obéiſſent-ils aux
Loix & aux Ordonnances émanées
du Trône de Portugal, qu'autant
qu'elles s'accordent avec leurs inté-
rêts ; & ce n'eſt que dans une né-
ceſſité preſſante, qu'ils ont recours
à la protection du Roi.

Ces brigands la plûpart ſans foi
ni loi, & que nulle autorité ne pou-
voit retenir, ſe répandoient comme
un torrent débordé ſur toutes les
terres des Indiens, qui n'ayant que
des fléches à oppoſer à leurs mouſ-
quets, ne pouvoient faire qu'une foi-
ble réſiſtance. Ils enlevoient une in-
finité de ces malheureux, pour les
réduire à la plus dure ſervitude.
On prétend que dans l'eſpace de
cent trente ans, ils ont détruit ou
fait eſclaves deux millions d'Indiens,
& qu'ils ont dépeuplé plus de mille

ues de pays jusqu'au fleuve des mazones. La terreur qu'ils ont pandue parmi ces peuples, les a ndus plus sauvages encore qu'ils e l'étoient, & les a forcés ou à se cher dans les antres & le creux es montagnes, ou à se disperser de ôté & d'autre dans les endroits les us sombres des forêts.

Les *Mamelus* voyant que par ette dispersion leur proye leur échappoit, eurent recours à une ruse iabolique qui leur réussit. Trois entre eux se déguiserent en Missionnaires ; & à la faveur de ce déguisement, il ne leur fut pas bien difficile d'attirer à eux une foule Indiens : ils leur firent de petits réſens ; & après avoir gagné leur onfiance, ils leur persuaderent de uitter leur miserable retraite, pour e joindre à d'autres peuples, & ormer avec eux une nombreuse euplade, où ils seroient plus en ureté. Après les avoir assemblés en rand nombre, ils les amusoient usqu'à l'arrivée de leurs troupes ;

alors ils se jettoient sur ces misérables, les chargeoient de fers, & les conduisoient dans leurs colonies. C'est ainsi que dans moins de cinq ans ils enleverent plus de trois cens mille Indiens ; mais ces infortunés périrent presque tous ou de misere dans les voyages, ou des mauvais traitemens, qu'ils recevoient de ces Maîtres impitoyables, qui les surchargeoient de travaux, soit aux mines, soit à la culture des terres, qui leur épargnoient les alimens, & qui les faisoient souvent expirer sous les coups. C'est cette cruauté des Mamelus, qui a déterminé le Roi de Portugal à armer les Indiens, pour défendre leur pays. Ils sont toujours prêts à marcher au premier ordre du Gouverneur; & ils se sont rendus si redoutables, que les *Mamelus* n'osent plus guéres se présenter devant eux.

Non loin des *Mamelus* habitent les *Manacicas*. Cette Nation est partagée en un grand nombre de Villages qui sont situés vers le Nord,

e de grandes forêts ſi épaiſſes,
peine y voit-on le Soleil. Ces
vont de l'Orient à l'Occident,
terminent à de vaſtes ſolitudes,
ſont inondées la plus grande
ie de l'année.

La terre y eſt abondante en fruits
ages : on y trouve quantité
imaux farouches, entre leſquels
en a un d'une eſpéce ſinguliere ;
e nomme *Famacoſio*. Cet animal
emble au ſinge par la tête, & au
en par le corps, à la réſerve qu'il
ſans queue. C'eſt de tous les ani-
ux le plus féroce & le plus lé-
à la courſe ; de ſorte qu'on ne
t guéres échapper de ſes griffes:
on en rencontre quelqu'un en
min, & que pour ſe dérober à ſa
eur on monte ſur un arbre,
imal pouſſe un certain cri ; &
inſtant on en voit pluſieurs au-
s, qui tous enſemble creuſent la
re autour de l'arbre, le déraci-
nt & le font tomber.

Les Indiens ont trouvé le ſecret
ſe défaire de ces animaux. Ils

s'assemblent un certain nombre,
forment une forte palissade dans l
quelle ils se renferment : puis
font des cris, ce qui fait accour
ces animaux de toutes parts ;
tandis qu'ils travaillent à fouir
terre, pour abattre les pieux de
palissade, les Indiens les tuent sa
aucun risque à coups de fléches.

Tout ce pays est arrosé de rivie
res fort poissonneuses, qui fertilise
ces terres, & rendent les moissons fo
abondantes. Ces Indiens ont le tein
olivâtre, & sont du reste bien pri
dans leur taille. Il régne quelque
fois parmi eux une maladie assez
extraordinaire ; c'est une espéce de
lépre qui leur couvre tout le corps
& y forme une croûte semblable à
l'écaille du poisson : mais cette in
commodité ne leur cause ni douleur
ni dégout. Ils sont aussi vaillans
que les Chiquites ; anciennement
même ils ne formoient tous ensem-
ble qu'une seule Nation : mais les
troubles & les dissensions qui s'éle-
verent parmi eux, les obligerent

e ſe ſéparer. Depuis ce temps-là, ar le commerce qu'eurent ces peules avec d'autres Nations, leur langage ſe corrompit entiérement ; l'iolâtrie inconnue aux Chiquites introduiſit parmi eux, de même ue l'uſage barbare de manger la hair humaine.

Il y a de l'art dans la diſpoſition e leurs Villages ; on y voit de randes rues, des places publiques, rois ou quatre grandes maiſons paragées en ſales & en pluſieurs chamres de ſuite : c'eſt où logent le rincipal Cacique & les Capitaines. Ces maiſons ſont deſtinées auſſi aux ſſemblées publiques & aux feſtins, ſervent de Temples à leurs Dieux. es maiſons des particuliers ſont onſtruites dans un certain ordre 'Architecture qui leur eſt propre. e qui ſurprend, eſt qu'ils n'ont oint d'autre outil que des haches le pierre, pour couper le bois & le ettre en œuvre.

Les femmes s'occupent avec grand oin à fabriquer des toiles, & à faire

tous les uſtenſiles du ménage, auxquels elles emploient une terre préparée de longue main. Les vaſes qu'elles travaillent avec cette terre, ſont ſi beaux & ſi délicats, qu'à en juger par le ſon, on croiroit qu'ils ſont de métal.

Leurs Villages ſont peu éloignés les uns des autres ; c'eſt ce qui facilite les fréquentes viſites qu'ils ſe rendent, & les feſtins qu'ils ſe donnent très-ſouvent, où ils ne manquent guéres de s'enivrer. Dans ces cérémonies publiques, le cérémonial Indien donne la place d'honneur au Cacique. Les *Mapono*, ou Prêtres des Idoles, occupent la ſeconde place ; les Médecins ſont au troiſiéme rang, après eux les Capitaines, & enſuite le reſte de la Nobleſſe.

Les habitans de chaque Village rendent à leur Cacique une obéiſſance entiére. Ils bâtiſſent ſes maiſons, ils cultivent ſes terres, ils fourniſſent ſa table de ce qu'il y a de meilleur dans le pays ; c'eſt lui qui commande dans tout le Villa-

& qui fait punir les coupables.
s femmes ſont tenues à la même
éiſſance à l'égard de la principale
nme du Cacique ; car il peut en
oir autant qu'il lui plaît. Tous lui
vent la dixiéme partie de leur
che ou de leur chaſſe ; & ils ne
uvent y aller ſans avoir obtenu ſa
rmiſſion.

Le Gouvernement eſt héréditai-
on y prépare de bonne heure
fils aîné du Cacique, par l'auto-
é qu'on lui donne ſur toute la
neſſe ; & c'eſt comme un appren-
âge qu'il fait de la maniere de
n gouverner. Quand il eſt par-
nu à un âge mur & capable du
niment des affaires, ſon pere ſe
met du Gouvernement, & il lui
donne l'inveſtiture avec beau-
up de cérémonie : tout dépoſſedé
'il eſt, on n'en a pas moins d'af-
ction & de reſpect pour lui Quand
vient à mourir, ſes obſeques ſe
t avec grand appareil. Son ſé-
lcre ſe place dans une voûte ſou-
raine bien murée, afin que l'hu-

midité n'altére pas ſi-tôt ſes oſſe
mens.

Le Pays des *Manaçicas* forme un
eſpéce de Pyramide qui s'étend du
Midi au Nord, & dont les extré
mités ſont habitées par ces Indiens
Au milieu ſont d'autres Peuple
auſſi différens par la langue qu'il
parlent, qu'ils ſe reſſemblent pa
la vie barbare qu'ils menent.

A la baſe de la pyramide ſont à
l'Orient les *Quimonocas*, & à l'Oc-
cident les *Tapacuras*. Le côté du
Nord, en laiſſant au-delà les *Pui-
zocas* & les *Paunacas*, eſt environné
de deux rivières nommées *Pota-
quiſſimo* & *Qununaca*, dans leſquel-
les ſe jettent pluſieurs ruiſſeaux, qui
portent la fécondité dans toutes les
terres. Les premiers villages vers
l'Orient ſont ceux des *Quirinucas*:
vers l'Occident ſe trouvent ceux
de *Qounaaca*; & en tirant de-là vers
la pointe de la pyramide au Nord,
on rencontre les *Quinilicas*. Les
Zibacas qui n'en ſont pas fort éloi-
gnés, ont ſçu toujours ſe préſerver

irruptions des *Mamelus*. Entre
rient & le Septentrion on trouve
Parabacas, les *Quiziacas*, les
quicas, & les *Mapaſinas*, Nation
brave, mais qui a été détruite
partie par une ſorte d'oiſeaux
nmés *Pereſincas* qui vivent ſous
e, & qui n'étant pas plus gros
un moineau, ont tant de force &
t ſi hardis, que voyant un In-
n, il ſe jettent ſur lui & le tuent.
à-vis de ces peuples ſont les
ochozuus qui vont tout nuds; les
mmes mêmes n'ont qu'une ban-
ette qui leur pend du col pour
attacher leurs enfans. Les *Tapa-*
as qui s'étendent entre l'Occident
le Septentrion, ſont également
ds,& ſe nourriſſent de chair hu-
ine. Près de-là ſont les *Boures*.

Pour ce qui eſt de la Religion de
s peuples,& des cérémonies qu'ils
obſervent, il n'y a point dans
utes ces Indes Occidentales de
ation plus ſuperſtitieuſe; ils pa-
ſſent avoir cependant quelque
ée confuſe du myſtére de l'Incar-
tion.

C'eſt une tradition parmi eux que dans les ſiécles paſſés une Dam d'une grande beauté conçut un fo bel enfant ſans l'operation d'aucu homme ; que cet enfant étant pa venu à un certain âge, opéra les plu grands prodiges, qui remplirent tout la terre d'admiration ; qu'à certai jour ayant raſſemblé un grand peu ple, il s'éleva dans les airs, & ſ transforma en ce Soleil que nou voyons. Son corps eſt tout lumineux diſent les *Mapono*, ou Prêtres de Idoles ; & s'il n'y avoit pas une ſ grande diſtance de lui à nous, nou pourrions diſtinguer les traits de ſon viſage.

Il paroît très-naturel qu'un ſ grand perſonnage fût l'objet de leu culte ; cependant ils n'adorent que des Demons, qui s'apparoiſſent quel quefois à eux ſous des formes hor ribles. Ils reconnoiſſent une Trinité de Dieux principaux, qu'ils diſtin guent des autres Dieux, qui ont beau coup moins d'autorité. Ils nomment le Pere *Omequeturiqui*, ou bien *Vra-*

zoriſo. Le nom du Fils eſt *Uruſana*; l'Eſprit ſe nomme *Urupo*. Cette ierge qu'ils appellent *Quipoci*, eſt Mere du Dieu *Uruſana*, & la mme d'*Uragozoriſo*. Le Pere parle une voix haute & diſtincte ; le ls parle du nez, & la voix de Eſprit eſt ſemblable au tonnerre. e Pere eſt le Dieu de la Juſtice, châtie les méchans ; le Fils & Eſprit, de même que la Déeſſe, ont la fonction de mediateurs, & ntercedent pour les coupables.

C'eſt une vaſte ſalle de la maiſon u Cacique, qui ſert de Temple aux Dieux. Une partie de la ſalle ſe erme d'un grand rideau ; & c'eſt à le Sanctuaire, où ces trois Divités qu'ils appellent d'un nom ommun *Tinimaacas*, viennent revoir les hommages des peuples, & publier leurs Oracles. Ce Sanctuaire n'eſt acceſſible qu'au principal *Mapono* ; car il y en a deux ou trois autres ſubalternes dans chaque village : mais il leur eſt défendu d'en approcher ſous peine de mort.

C'eſt d'ordinaire dans les tems des aſſemblées publiques, que ces Dieux ſe rendent dans leur Sanctuaire. Un grand bruit dont toute la maiſon retentit, annonce leur arrivée. Ces peuples qui paſſent le tems à boire & à danſer, interrompent leurs plaiſirs, & pouſſent de grands cris de joie pour honorer la préſence de leurs Dieux. »*Tata Equize*, diſent-ils; » c'eſt-à-dire, Pere, êtes-vous déja » venu? Ils entendent une voix, qui » leur répond *Panitoques*: elle veut » dire; enfans, courage: continuez » à bien boire, à bien manger & » à bien vous divertir; vous ne » ſauriez me faire plus de plaiſir. » J'ai grand ſoin de vous tous; c'eſt » moi qui vous procure les avanta- » ges que vous retirez de la chaſſe » & de la pêche; c'eſt de moi que » vous tenez tous les biens que vous » poſſédez.

Après cette réponſe, que ces peuples écoutent en grand ſilence & avec reſpect, ils retournent à leurs danſes & à la *Chicha* qui eſt leur boiſſon,

ſſon ; & bien-tôt leurs têtes étant
auffées par l'excès qu'ils font de
te liqueur, la fête ſe termine par
querelles, par des bleſſures, &
la mort de pluſieurs d'entre
x.

Les Dieux ont ſoif à leur tour,
demandent à boire. On prépare
vaſes ornés de fleurs ; & on
oiſit l'Indien & l'Indienne qui
t le plus en veneration dans le
age, pour préſenter la boiſſon.
Mapono entr'ouvre le coin du
eau, & la reçoit pour la porter
Dieux ; car il n'y a que lui
ſoit leur confident, & qui ait
it de les entretenir. Les offran-
de ce qu'on a pris à la chaſſe
la pêche, ne ſont pas oubliées.
Quand ces peuples ſont au fort
leur ivreſſe & de leurs querelles,
Mapono ſort du Sanctuaire, &
r impoſant ſilence, il leur annonce
l a expoſé aux Dieux leurs be-
ns ; qu'il en a reçu des réponſes
plus favorables ; qu'ils leur pro-
ttent toutes ſortes de proſperités,

de la pluie ſelon les beſoins, une bonne récolte, une chaſſe & une pêche abondantes, & tout ce qu'ils peuvent déſirer. Un jour qu'un de ces Indiens moins dupe que ſes compatriotes s'aviſa de dire en riant, que les Dieux avoient bien bû, & que la *Chicha* les avoit rendus de bonne humeur, le *Mapono* qui entendit ce trait de raillerie, changea auſſi-tôt ſes magnifiques réponſes en autant d'imprécations, & les menaça de tempêtes, de tonnerres, de la famine & de la mort.

Il arrive ſouvent que le *Mapono* rapporte de la part des Dieux des réponſes bien cruelles; il ordonne à tout le village de prendre les armes, d'aller fondre ſur quelqu'un des villages voiſins, de piller tout ce qui s'y trouvera, & d'y mettre tout à feu & à ſang. Il eſt toujours obéi: c'eſt ce qui entretient parmi ces peuples des inimitiés & des guerres continuelles, & qui les porte à s'entredétruire les uns les autres.

Outre ces Dieux principaux, ils adorent d'autres d'un ordre in-eur, qu'ils nomment *Isituus*, ce ſignifie Seigneurs de l'eau. L'em- de ces Dieux eſt de parcourir rivieres & les lacs, & de les rem- de poiſſons en faveur de leurs ots. Ceux-ci les invoquent dans ems de leur pêche, & les encen- avec de la fumée de tabac. a chaſſe ou la pêche a été abon- te, ils vont au Temple leur en ir une partie en ſigne de recon- ſſance.

ls nomment les ames *Oquipans*: croyent qu'elles ſont immortelles, u'au ſortir de leurs corps elles ſont tées par leurs Prêtres dans un lieu elles doivent ſe réjouir éternel- ent. Quand quelqu'un vient à urir, on célebre ſes obſeques c plus ou moins de ſolemnité, on le rang qu'il tenoit dans le age. Le *Mapono* auquel ils croyent e cette ame eſt confiée, reçoit les andes que la Mere & la Sœur défunt lui apportent : il répand

de l'eau, pour purifier l'ame de ſe
ſouillures ; il conſole cette Mer
& cette femme affligée, & leu
fait eſpérer que bien-tôt il aur
d'agréables nouvelles à leur dire ſu
l'heureux ſort de l'ame du défunt
& qu'il va la conduire au Ciel.

Après quelque tems, le *Mapon*
de retour de ſon voyage fait veni
la Mere & la Femme ; & prenan
un air gai, il ordonne à celle-c
d'eſſuyer ſes larmes & de quitter ſe
habits de deuil, parce que ſon Mari
eſt heureuſement arrivé dans le Ciel,
où il l'attend pour partager ſon bon-
heur avec elle.

Le voyage du *Mapono* avec l'ame
eſt pénible : il lui faut traverſer
d'épaiſſes forêts, des montagnes eſ-
carpées, deſcendre dans des vallées
remplies de rivieres, de lacs & de
marais bourbeux, juſqu'à ce qu'en-
fin après bien des fatigues il arrive
à une grande riviere, ſur laquelle
eſt un pont de bois gardé nuit &
jour par un Dieu nommé *Tatuſiſo*,
qui préſide au paſſage des ames,

qui met le *Mapono* dans le che-
n du Ciel.

Ce Dieu a le visage pâle, la
e chauve, une physionomie qui
horreur, le corps plein d'ul-
es & couvert de miserables hail-
s. Il ne va point au Temple, pour
ecevoir les hommages de ses dé-
s; son emploi ne lui en donne
le loisir, parce qu'il est conti-
ellement occupé à passer les ames.
arrive quelquefois que ce Dieu
ête l'ame au passage, sur tout si
t celle d'un jeune homme, afin
la purifier; si cette ame est peu
ile & résiste à ses volontés, il
ite, il prend l'ame & la préci-
e dans la riviere, afin qu'elle se
ve. C'est là, disent-ils, la source
tant de funestes évenemens qui
ivent dans le monde.

Des pluies abondantes & conti-
elles avoient ruiné les moissons
ns la terre des Indiens *Jurucares*.
peuple qui étoit inconsolable
dressa au *Mapono*, pour demander
Dieux quelle étoit la cause d'un

ſi grand malheur. Le *Mapono* après avoir pris le tems de conſulter les Dieux, rapporta leur réponſe, qui étoit qu'en portant au Ciel l'ame d'un jeune homme dont le Pere vivoit encore dans le village, cette ame manqua de reſpect au *Tatuſiſo*, & ne voulut point ſe laiſſer purifier; ce qui avoit obligé ce Dieu cruellement irrité de la jetter dans la riviere.

A ce récit, le Pere de ce jeune homme qui aimoit tendrement ſon fils, & qui le croyoit déja au Ciel, ne pouvoit ſe conſoler; mais le *Mapono* ne manqua pas de reſſource dans ce malheur extrême. Il dit au Pere affligé, que s'il vouloit lui préparer un canot bien propre, il iroit chercher l'ame de ſon fils au fond de la riviere. Le canot fut bien-tôt prêt, & le *Mapono* le chargea ſur ſes épaules. Peu après les pluies étant ceſſées, & le Ciel devenu ſerein, il revint avec d'agréables nouvelles; mais le canot ne reparut jamais.

Du reſte c'eſt un pauvre Paradis
le leur ; & les plaiſirs qu'on y
te ne ſont guéres capables de
tenter un eſprit tant ſoit peu
onnable. Ils diſent qu'il y a de
gros arbres, qui diſtilent une
e de gomme dont ces ames ſub-
ent ; que l'on y trouve des ſinges
e l'on prendroit pour des Ethio-
ns ; qu'il y a du miel & un peu
poiſſon ; qu'on y voit voler de
tes parts un grand Aigle, ſur lé-
el ils débitent beaucoup de fables
icules.

Les *Morocotas*, voiſins des *Mana-*
as, ſont de haute taille & d'une
mplexion robuſte ; ils ſont leurs
ches & leurs lances d'un bois très-
r, qu'ils ſçavent manier avec
aucop d'adreſſe. Les femmes y
t toute l'autorité ; & non ſeule-
ent les maris leur obéiſſent : mais
ſont encore chargés des plus vils
iniſtéres du ménage & des détails
meſtiques. Elles ne conſervent
s plus de deux enfans ; quand
les en ont davantage, elles les

font mourir, pour se débarrasser d
soins qu'exige leur enfance. Qu
qu'ils ayent des Caciques & d
Capitaines, il n'y a parmi eux n
vestige de Gouvernement &
Religion. Leur pays est sec & st
rile, & tout environné de mont
gnes & de rochers ; ils n'ont po
tout aliment que des racines, qu'
trouvent en abondance dans l
bois. Ils ont des forêts de palmier
Le tronc de ces arbres leur fou
nit une moele spongieuse, do
ils expriment le suc qui leur se
de boisson ; quoique durant l'hiv
l'air soit fort froid dans leur clima
& que souvent il y gele, ils sor
totalement nuds, & n'en ressenten
nulle incommodité. Un calus géné
ral leur épaissit la peau, l'endurcit
& les rend insensibles aux injures d
l'air.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

gularités Curieuſes de la célébre Caravanne de la Mecque.

A plus célébre des Caravannes eſt celle qui part tous les ans de mas ou d'Alep, pour aller au beau de Mahomet ; elle part inairement au mois de Juillet. s ce tems-là on voit arriver cha- jour des Pélerins de Perſe, du gol, de la Tartarie, & des autres pires qui ſuivent la ſecte de homet.

Quelques jours avant le départ a Caravanne, les Pélerins font proceſſion générale, qu'on ap- e la proceſſion de Mahomet, r obtenir, diſent-ils, par l'in- eſſion de leur Prophéte, un eux voyage.

e jour de cette proceſſion, les rins les plus diſtingués par leur

naissance, ou par leurs richesses, s'efforcent de paroître revêtus de leurs plus beaux habits. Ils sont montés sur des chevaux richement caparaçonnés, & suivis de leurs esclaves, qui conduisent des chevaux de main & des chameaux avec tous leurs ornemens.

La procession commence au leve du Soleil; les rues sont déja pleines alors d'un nombre infini de Spec tateurs.

Les Pélerins qui se disent issu de la race de Mahomet, ouvrent la marche; ils sont vêtus à la longue le bonnet verd en tête, privilég accordé aux seuls prétendus paren du Prophéte. Ils marchent de fron quatre à quatre. Ils sont suivis d plusieurs joueurs d'instrumens. Après eux marchent par rangs des cha meaux parés de leurs aigrettes & de plumes de toutes cou leurs. Deux timballiers sont à leu tête. Le bruit des timballes, de trompettes & d'un grand nombre d sonnettes, inspire de la fierté à c animaux.

Marchent enſuite à cheval les utres Pélerins ſix à ſix, ſuivis des tieres remplies des enfans que les eres & Meres doivent préſenter au rophéte. Ces litieres ſont environées de troupes de Chanteurs, qui ont en chantant mille poſtures extraordinaires, pour donner à croire u'ils ſont des hommes inſpirés.

Suivent de près deux cens Cavaers vêtus de peaux d'ours : ils précedent de petites piéces de canon ontées ſur leurs affuts ; on en fait es décharges d'heure en heure : ir retentit en même tems de cris joie de tout le peuple.

Ces canons ſont eſcortés d'une ompagnie de Cavaliers couverts peaux de tigres en forme de iraſſe. Leur longue mouſtache, ur bonnet à la Tartare, ieur grand ore pendu à leur côté leur donnt un air belliqueux.

Quatre cens Soldats à pied vêtus verd, & portant ſur leur tête une péce de mitre jaune, précedent la arche du *Mufti*.

Le Mufti accompagné des Doc-
teurs de la Loi, & d'une nombreuſe
troupe de Chantres, marche devant
l'étendart de Mahomet qui le ſuit.
Cet étendart eſt fait de ſatin verd
brodé d'or ; il a pour ſa garde douze
Cavaliers revêtus de leur cottes d'ar-
mes, portant en main des maſſes
d'argent, accompagnés de trom-
pettes, & d'hommes qui frappent
continuellement & en cadence ſur
des plaques d'argent.

Paroît enſuite le pavillon qui doit
être préſenté au tombeau de Ma-
homet ; il eſt porté par trois cha-
meaux, parés de plumes vertes
& de plaques d'argent.

Le pavillon eſt de velours à fond
rouge cramoiſi, enrichi de broderie
d'or, & de pierreries de toutes cou-
leurs. Des danſeurs à gages danſent,
& contrefont les hommes illuminés
& extraordinaires.

Enfin le Bacha de Jéruſalem, pré-
cedé de tambours, de trompettes
& d'autres inſtrumens Turcs, ferme
la marche de la proceſſion.

La procession finie, chaque Pélerin ne songe plus qu'à son départ. La Ville de la Mecque est le terme du pélerinage. Cette Ville est située dans l'Arabie heureuse, à deux ou trois journées de la Mer Rouge, sur le fleuve *Betius*, aujourd'hui *Eda*. L'opinion des Turcs est que leur Prophéte naquit dans cette Ville; & c'est cette opinion qui leur donne une si grande vénération pour elle. Lorsqu'ils en parlent, ils ne lui donnent point d'autre nom que celui de la Magnifique.

Lorsqu'ils doivent prier, ce qui arrive plusieurs fois le jour, ils ne manquent jamais de tourner le visage vers cette Ville, quelque part qu'ils se trouvent. Leur Mosquée est au milieu de la Ville. Ils prétendent qu'elle est située sur le terrain même, où Abraham construisit autrefois sa premiere maison. Ils appellent cette Mosquée la Maison quarrée, persuadés par la seule tradition, que la maison d'Abraham avoit cette figure. La Mosquée est

belle & grande, enrichie de diverſes peintures & dorures, & de tous les préſens que les ſectateurs de Mahoment y envoient par honneur.

Le dôme eſt ſurmonté de deux Tours, qui annoncent de fort loin la Ville de la Mecque & ſa Moſquée. Près de celle-ci il y a une eſpéce de Chapelle, qui renferme un puits célébre parmi les Turcs; ils l'appellent *Temiena*. Leurs Hiſtoriens diſent, que l'eau de ce puits ſort d'une ſource, que Dieu découvrit autrefois à *Agar* & à *Iſmael*, lorſque chaſſés par Abraham de ſa maiſon, ils furent contraints de ſe retirer en Arabie.

Mahomet profita de ce puits, pour rendre cette Ville, lieu de ſa naiſſance, recommandable à toute ſa ſecte; il publia que l'eau de ce puits avoit la vertu non ſeulement de guérir toutes ſortes de maladies corporelles, mais même de purifier les ames ſouillées des plus grands crimes.

Cette opinion eſt tellement éta-

lie parmi les Muſulmans, qu'on oit preſque continuellement arri- er des troupes de Pélerins qui ourent d'abord à ce puits, pour y oire de l'eau & s'en laver.

Des Marchands de toutes ſortes de pierreries étalent près de ce puits eurs brillantes marchandiſes, & quantité de poudres aromatiques. Ils en font un grand débit : ils en ont l'obligation à cette chimérique vertu de l'eau du puits, laquelle attire continuellement autant d'hommes coupables de divers crimes, que de malades de toutes ſortes de maladies.

Le terrain qui environne la Mecque, quoique très-mauvais, ne laiſſe pas de produire d'excellens fruits, & en quantité. Les Turcs attribuent cette fertilité à la promeſſe que Dieu fit à *Agar* & à ſon fils, de leur donner dans cette campagne où l'Ange les conduiſit, tout ce qui leur ſeroit néceſſaire pour leur ſubſiſtance.

La Ville de Medine n'eſt pas moins recommandable à tous les

Muſulmans, que celle de la Mecque
les Hiſtoriens Arabes nous en ap
portent la raiſon. Ils diſent que le
habitans de la Mecque jaloux de c
que Mahomet s'érigeoit parmi eux
en Légiſlateur, & ſe faiſoit ſuivre
d'une troupe de gens qui l'écou-
toient comme un Oracle, firent
complot de le chaſſer de leur Ville;
mais qu'ayant été averti de leur
deſſein par ſes diſciples, il eut la
ſage précaution de s'enfuir ſecré-
tement avec deux d'entr'eux, &
de ſe cacher dans une caverne
qu'il trouva ſur la montagne nom-
mée *Tor*, qui n'eſt éloignée que
d'une lieuë de la Ville de la Mecque.
Les mêmes Hiſtoriens ajoutent, que
ne ſe croyant pas encore en ſureté
dans cet azile, il le quitta pour
aller ſe réfugier à *Medine* avec ſes
deux Compagnons de fortune, qui
avoient autant de peur que leur
Maître.

Mahomet avoit alors, diſent les
Hiſtoriens, quarante-cinq ans. Il
en avoit employé quarante à prê-

her ſa nouvelle Loi. Sa fuite de
a Mecque, & ſa retraite à Medine
nt donné commencement à la pre-
iere *Egire* des Muſulmans.

Le nouveau Légiſlateur ſe voyant
anquille dans cette Ville, com-
ença tout de nouveau à dogma-
ſer. La réputation qu'il ſe fit d'un
omme inſpiré de Dieu & favoriſé
u don de Prophétie, la morale
ommode de ſa nouvelle Loi, lui
tirerent en peu de tems une foule
e ſectateurs, non ſeulement des
eux circonvoiſins, mais encore des
ys éloignès.

De ce grand nombre de Diſci-
es, il en fit autant de Sujets qui
i obéiſſoient comme à leur Sou-
rain. Il ſe trouva enfin à la tête
un ſi gros parti, qu'il ſe crut
état de pouvoir tout entrepren-
e.

Son reſſentiment contre ſes Con-
oyens de la Mecque, qui avoient
ulu le chaſſer du lieu de ſa naiſ-
ce, le porta d'abord à vouloir
n venger; il crut le faire d'une

maniere qui leur ſeroit tres-ſenſib
en déclarant que *Medine* ſer
dorénavant ſa Ville, & le ſiége
ſon Empire pour lui & pour
Succeſſeurs. Il ordonna que ſon S
pulcre y ſeroit conſtruit : en ef
on voit encore aujourd'hui ſon c
cueil placé dans la grande Moſqu
nommée *Kiabi.*

Son cercueil renfermé dans u
tour, eſt poſé ſur des colonnes
marbre ; il eſt couvert d'un pav
lon de drap d'or, & environné d'u
multitude de lampes qui brûl
continuellement. Les murs de ce
tour ſont revêtus de plaques d'a
gent.

C'eſt à ce tombeau, que les C
ravannes viennent rendre leurs ho
mages. Celle qui porte les préſ
du Grand Seigneur n'eſt pas plu
arrivée, que les *Dervis* dont l'e
ploi eſt de prendre ſoin de la Mo
quée ſe préſentent pour la recevo
Les Pélerins font retentir la Mo
quée, de leurs cris d'allégreſſe,
du chant de leurs Cantiques

nneur de leur Prophéte. Ce ne
t enſuite que fêtes & réjouiſſan-
jusqu'au départ de la Cara-
ne.

Le jour de ſon départ, les Péle-
ſe raſſemblent, & partent chan-
t à haute voix des verſets de
lcoran. Les parens & amis des
erins inſtruits du paſſage de la
avanne, vont au-devant d'eux
ur leur offrir des rafraîchiſſemens;
cun ſe fait honneur de leur en
ter ſur toute la route : mais c'eſt
ticuliérement au retour de la
avanne, que les Pélerins reçoi-
t les conjouiſſances de toute la
le d'où ils étoient partis. On leur
honneur par tout : ils commen-
t dès-lors à entrer en poſſeſſion
tous les priviléges, que la Reli-
n Turque accorde à ceux qui
t viſiter le tombeau de Maho-
t. Celui de ces priviléges qui eſt
lus néceſſaire à pluſieurs Pélerins,
l'impunité des crimes pour leſ-
els ils auroient été condamnés
la Juſtice Ottomane. Le péle-

rinage de la Mecque les met
couvert de toute pourſuite, & l
rend de criminels qu'ils étoient, d
parfaitement honnêtes gens.

Mais ce n'eſt pas ſeulement au
Pélerins de la Mecque, que des pr
viléges ſont accordés. Le chamea
qui a eu l'honneur de porter l
préſens du Grand Seigneur, jou
du ſien ; & ſon privilége eſt d
n'être pas traité comme un anim
du commun, mais d'être conſide
comme ayant le bonheur d'êt
conſacré à Mahomet : ce tit
l'exempte pour le reſte de ſes jou
des travaux publics & de to
ſervice. On lui dreſſe une peti
cabanne pour ſa demeure : il
vit en repos ; & eſt d'ailleurs bie
ſoigné & bien nourri.

CHAPITRE III.

ittérature Indienne, Religion des Brachmanes, leur Morale, leur Poeſie, leur Théologie, leur Philoſophie; Differentes Sectes des Philoſophes Indiens, expoſition de leur Doctrine.

I.

LEs Brachmanes ont été dans tous les tems les ſeuls dépoſitaires es ſciences dans l'Inde, à l'excepon peut-être de quelques Provines les plus méridionales, où parmi es *Parias*, qui probablement ont été es premiers habitans de ces canons, on trouve une caſte nommée es *Valouvres*, qui prétendent avoir té autrefois ce que ſont aujourhui les Brachmanes : en effet ils ſe nêlent encore d'Aſtronomie, d'Aſrologie ; & l'on tient d'eux quelques ouvrages très-eſtimés, qui contien-

nent des préceptes de morale.

Par tout ailleurs, les Brachman
ont toujours été, & ſont encore
ſeuls qui cultivent les ſciences co
me leur héritage ; ils deſcende
de ſept illuſtres Pénitens, qui
ſont multipliés à l'infini, & qui d
Provinces Septentrionales ſituées e
tre le mont *Lima* & la *Janſou*
[c'eſt la riviere de Dely] & borné
au Midi par le Gange juſqu'à *Patn*
ſe ſont répandus dans toute l'Ind
Les ſciences ſont leur partage ; c
un Brachmane qui veut vivre ſelon
régle, ne doit s'occuper que de
Religion & de l'étude : mais ils ſo
tombés peu à peu dans un grand re
lâchement.

Ceux qui ſont de la véritabl
caſte des *Rajas* ou *Ragepoutres*, peu
vent être inſtruits dans les ſcience
par les Brachmanes ; mais ces ſcien
ces ſont inacceſſibles à toutes le
autres caſtes, auſquelles on peut ſeu
lement communiquer certains Poë
mes, la Grammaire, la Poëtique
& des Sentences morales. Les Scien

& les beaux Arts qui ont été
tivés avec tant de gloire &
ſuccès par les Grecs & les Ro-
ins, ont fleuri pareillement dans
nde ; & toute l'Antiquité rend
noignage au mérite des Gymno-
hiſtes : ce ſont évidemment les
achmanes, ſur tout ceux qui
rmi eux renoncent au monde,
ſe font *Saniaſſi*, ou Pénitens.

II.

La Grammaire des Brachmanes
eut être miſe au rang des plus
elles ſciences. Jamais l'analyſe &
ſynthèſe ne furent plus heureu-
ement employées, que dans leurs
uvrages grammaticaux de la Lan-
ue *Samskret*, ou *Samskroutan*. Cette
Langue ſi admirable par ſon har-
nonie, ſon abondance & ſon éner-
gie, étoit autrefois la Langue vi-
vante dans les pays habités par les
premiers Brachmanes. Après bien
des ſiécles elle s'eſt inſenſiblement
corrompue dans l'uſage commun ;
de ſorte que le langage des anciens

Richi, ou des *Vedams*, & livre
ſacrés, eſt aſſés ſouvent inintelligi
ble aux plus habiles, qui ne ſçaven
que le *Samskret* fixé par les Gram
maires.

Pluſieurs ſiécles après l'âge de
Richi, de grands Philoſophes s'étu
dierent à en conſerver la connoiſ
ſance telle qu'on l'avoit de leu
tems, qui étoit l'âge de l'ancienn
Poeſie. *Anoubhout* fut le prem e
qui forma un corps de Grammaire
c'eſt le *Saraſvat*, qui-eſt, ſelon le
Indiens, la Déeſſe de la parole
ou la parole même. Quoique ce
ſoit la plus abrégée des Grammaires
le mérite de ſon antiquité l'a miſe
en grande vogue dans les écoles
de l'Indouſtan *Pania* aidé de *Saraſ-
vat* compoſa un ouvrage immenſe
des règles du *Samskret*. Le Roi *Ja-
mour* le fit abréger par *Kramadiſvar*.
Katap en compoſa une plus propre
aux ſciences. Il y en a encore trois
autres de différens Auteurs. La gloi-
re de l'invention eſt principalement
dûe à *Anoubhout*.

Il eſt étonnant, que l'eſprit hu-
ain ait pû atteindre à la perfection
l'art qui éclate dans ces Gram-
aires. Les Auteurs y ont réduit
r l'analyſe la plus riche Langue
monde à un petit nombre d'éle-
ens primitifs, qu'on peut regarder
mme le *Caput mortuum* de la
angue. Ces élemens ne ſont par
x-mêmes d'aucun uſage ; ils ne
nifient proprement rien : ils ont
ulement rapport à une idée, par
emple, *Kru* à l'idée d'action Les
emens ſecondaires, qui affectent
primitif, ſont les terminaiſons
ii le fixent à être nom ou verbe,
lles ſelon leſquelles il doit ſe dé-
ner, ou conjuguer, un certain
ombre de ſyllabes à placer entre
lement primitif & ces terminai-
ns, quelques propoſitions &c.

A l'approche des élemens ſecon-
ires, le primitif change ſouvent
figure. *Kru*, par exemple, devient,
lon ce qui lui eſt ajouté, *Kar*,
er, *Kri*, *Kir*, *Kir*. La ſynthèſe
unit & combine tous ces élemens,

& en forme une varieté infinie d
termes d'uſage

Ce ſont les régles de cette unio
& de cette combinaiſon des éle
mens, que la Grammaire enſeigne
de ſorte qu'un ſimple écolier qu
ne ſçauroit que la Grammaire
peut en o érant ſelon les régles fu
une racine ou un élement primitif
en tirer pluſieurs milliers de mo
vraiment *ſamskrets*. 'eſt cet art qui
donné le nom à la langue; car *sams*
kret ſignifie ſynetique, ou compoſ

Mais comme l'uſage fait varie
à l'infini la ſignification des terme
quoi qu'ils conſervent toujours un
certaine analogie à l'idée attaché
à la racine, il a été néceſſaire d
déterminer le ſens par des Dictio
naires : ils en ont dix huit faits ſu
différentes méthodes Celui qui e
le plus en uſage, compoſé par *Am*
raſimha, eſt rangé à peu près ſelo
la même méthode qu'a ſuivi l'A u
teur de l'*Indiculus univerſalis*. L
Dictionnaire intitulé *Viſvabhedha*
nam eſt rangé par ordre alphabé

que, ſelon les lettres finales des
ots.

Outre ces Dictionnaires géné-
ux, chaque ſcience a ſon intro-
ction, où l'on apprend les termes
opres qu'on chercheroit en vain
r tout ailleurs. Cela a été né-
ſſaire, pour conſerver aux ſciences
air de myſtére tellement affecté
x Brachmanes, que non contens
avoir des termes inconnus au vul-
ire, ils ont enveloppé ſous des
rmes myſtérieux les choſes les
us communes.

III.

Les traités de la verſification &
la Poëſie y ſont en grand nom-
e. A l'égard de la grande Poëſie,
des Poëmes de différentes eſpé-
s, la nature étant la même par
ut, les régles ſont auſſi à peu
ès les mêmes. L'unité d'action
moins obſervée dans leurs *Poura-*
m & autres Poëmes, qu'elle ne
ſt en particulier dans Homere &
ns Virgile. Il y a pourtant quelques

Poëmes, & entr'autres le d'*Ha*
mavouranam, où l'on garde plus scru
puleusement l'unité d'action. Le
Fables Indiennes que les Arabes
les Persans ont si souvent traduite
en leurs langues, sont un recue
de cinq petits Poëmes parfaitemer
réguliers, composés pour l'éducatio
des Princes de *Patna*.

L'éloquence des Orateurs n'a ja
mais été fort en usage dans l'Ind
& l'art de discourir y a été moi
cultivé : mais pour ce qui est
la pureté, de la beauté & des o
nemens de l'élocution, les Brach
manes ont un grand nombre
Livres qui en contiennent les pr
ceptes, & qui font une science
part qu'on nomme *Alankarachâstra*
science de l'ornement.

IV.

De toutes les parties de la bel
Littérature, l'Histoire est cel
que les Indiens ont le moins cu
tivée. Ils ont un goût infini pou
le merveilleux; & les Brachman

y ſont conformés par leur intérêt
articulier : cependant on ne peut
outer que dans les Palais des Prin-
es il n'y ait des monumens ſuivis
e l'hiſtoire de leurs Ancêtres, ſur-
out dans l'Indouſtan, où les Princes
ont plus puiſſans, & *Ragepoutres*
e Caſte. Il y a même dans le Nord
luſieurs Livres qu'on appelle Na-
ak, qui, à ce que les Brachmanes
ſſurent, contiennent beaucoup
'Hiſtoires anciennes ſans aucun
nélange de fables.

Pour ce qui eſt des Mogols, ils
iment l'Hiſtoire; & celle de leurs
Rois a été écrite par par pluſieurs
çavans de leur Religion. La ga-
ette de tout l'Empire compoſée
ans le Palais même du Grand Mo-
gol paroît au moins une fois le
nois à Dely. Dans les Poëmes In-
liens on trouve mille reſtes pré-
cieux de la vénérable Antiquité;
ne notion bien marquée du Pa-
adis terreſtre, de l'arbre de vie,
le la ſource de quatre grands fleu-
es, dont le Gange en eſt un, qui

ſelon pluſieurs Sçavans, eſt le Phiſo
du Déluge, de l'Empire des Aſſyrien
des victoires d'Alexandre ſous
nom de *Javana Raja*, Roi des J
vans ou Grecs Dans certains pa
de la côte de Malabar, les Gent
célèbrent la délivrance des Juifs ſou
Eſther, & donnent à cette fête
nom de *Juda Tirounal*, fête
Juda.

V.

Entrons dans le Sanctuaire d
Brachmanes, Sanctuaire impénétra
ble aux yeux du vulgaire. Ce qu
après la Nobleſſe de leur caſte, l
éleve infiniment au-deſſus du vu
gaire, c'eſt la ſcience de la Rel
gion, des Mathematiques, &
Philoſophie Les Brachmanes on
leur Religion à part; ils ſont ce
pendant les Miniſtres de celle d
peuple. Les quatre *Vedams*, ou *Bea*
ſont, ſelon eux, d'une autorité di
vine: on les a en Arabe à la Bi
bliotheque du Roi.

Les Brachmanes ſont partagé
en quatre ſectes, dont chacune a ſ

ī propre. *Roukowvedam*, ou, ſelon
prononciation Indouſtane, *Revbed*,
le *Yajourvedam*, ſont plus ſuivis
ns la Peninſule entre les deux
rs. Le *Samavedam* & le *Lathar-*
a, ou *Brakmavedam*, dans le Nord.
s *Vedams* renferment la Théologie
Brachmanes, & les anciens
uranam, ou Poëmes, la Théologie
pulaire. Les *Vedams* ne ſont
un recueil des différentes ſuper-
ions des anciens *Richi*, pénitens,
Mouni, Anachorettes Tout eſt
ujetti, & les Dieux mêmes ſont
mis à la force intrinſeque des
rifices, & des *Mantram* : ce ſont
s formules ſacrées dont ils ſe ſer-
nt pour conſacrer, offrir, invo-
er, &c. Parmi ces formule, on
uve celle-ci *om* Santiti, Santiti,
ntiti, Harih. La lettre ou ſyllabe
contient la Trinité en Unité ;
reſte eſt la traduction littérale
Sanctus, Sanctus, Sanctus Do-
nus. Harih eſt un nom de Dieu,
i ſignifie raviſſeur.

Les *Vedams*, outre les pratiqu
des anciens *Richi* & *Mouni*, contie
nent leurs ſentimens ſur la natu
de Dieu, de l'ame, du mon
ſenſible, & des deux Théologi
Brachmaniques & populaires : on
compoſé la Science Sainte, ou
la vertu d'*Harmachaſtram*, qui co
tient la pratique des différent
Religions, des Rits ſacrés ou ſ
perſtitieux, civils ou prophanes
avec les Loix pour l'adminiſtrati
de la Juſtice. Les traités d'*Ha*
machaſtram ſe ſont multipliés à l'i
fini.

VI.

Les Brachmanes ont cultivé pre
que toutes les parties des Math
matiques. L'Algébre ne leur a p
été inconnu ; mais l'Aſtronomie
dont la fin étoit l'Aſtrologie, f
toujours le principal objet de leu
études Mathematiques, parce qu
la ſuperſtition des Grands & d
peuple la leur rend plus utile. I
ont pluſieurs méthodes d'Aſtr
nomie. Un ſçavant Grec, qui
comm

nme Pythagore, voyagea autrefois
ns l'Inde, ayant appris les scien-
des Brachmanes, leur enseigna
on tour sa méthode d'Astrono-
e ; & afin que ses disciples en
ent un mystére aux autres, il
r laissa dans son ouvrage les noms
ecs des Planettes, des Signes du
diaque, & plusieurs termes, com-
hora, vingt-quatriéme partie d'un
r, *kendra*, centre, &c. Le plus
imé des Auteurs Indiens a mis
Soleil au centre des mouvemens
Mercure & de Venus.

VII.

Ce qui a rendu plus célébre dans
ntiquité le nom des Gymnoso-
istes, c'est leur Philosophie, dont
faut séparer d'abord la Philoso-
ie morale, non qu'ils n'en ayent
e très-belle dans beaucoup d'ou-
ages du *Mitichastram*, science
orale qui est renfermée ordinai-
ment dans des vers sententieux,
mme ceux de Caton ; mais c'est
e cette partie de la Philosophie

eſt communiquée à toutes les Caſte
Pluſieurs Auteurs Choutres, & mêm
Parias, s'y ſont acquis un gran
nom.

La Philoſophie qu'on nomm
ſimplement & par excellence *Cha*
tram, eſt bien plus myſtérieuſe. L
Logique, la Métaphyſique & u
peu de Phyſique bien imparfaite
en font les parties. Son unique fi
le but où tendent toutes les reche
ches Philoſophiques des Brachmane
eſt la délivrance de l'ame de la cap
tivité, & des miſeres de cette vi
par une félicité parfaite, qui eſſen
tiellement eſt ou la délivrance d
l'ame, ou ſon effet immediat.

Comme parmi les Grecs, il
eut pluſieurs écoles de Philoſophie
l'Ionique, l'Academique, &c. il y
eu dans l'Antiquité parmi les Brach
manes, ſix principales écoles, ou
ſectes philoſophiques, dont chacun
étoit diſtinguée des autres par quel
que ſentiment particulier ſur la
félicité, & les moyens d'y parve
nir. *Nyâyam*, *Vedantan*, *Sankiam*,

manſa, *Patanjalam*, *Bhaſſyam*,
t ce qu'ils appellent ſimplement
ſix ſciences, qui ne ſont que ſix
tes ou écoles : il y en a encore
ſieurs autres, comme l'*Agama-*
ſtaram & *Bauddamatham*, qui ſont
ant d hérélies en matiére de Re-
on, très-oppoſées au *Dharma-*
ſtran, qui contient le Polytéhiſ-
univerſellement approuvé.
Les Sectateurs de l'*Agaman* ne
ulent point de différence de con-
ion parmi les hommes, ni de cé-
nonies légales, & ſont accuſés de
gie. Que l'on juge par-là de l'hor-
r q'en doivent avoir les autres
diens. Les Bauduſtes, dont l opi-
n de la metempſycoſe eſt univer-
lement reçue, ſont accuſés d'A-
eiſme, & n'admettent de princi-
s de nos connoiſſances, que nos
ns. Boudda eſt le *Photo* révéré
r le peuple à la Chine ; & les
udiſtes ſont de la ſecte des Bonzes,
des Lamas, comme les Agamiſtes
nt de la ſecte des peuples du *Ma-*
ſin, ou grand *Sin*, qui comprend

tous les Royaumes de l'Occident a
delà de la Perſe.

Les Philoſophes qui par leur co
duite ne donnent point d'atteinte
la Religion commune, & qui ve
lent réduire leur théorie à la pra
que, renoncent entiérement
monde, & même à leur famille
qu'ils abandonnent. Toutes les écol
enſeignent que la ſageſſe ou
ſcience certaine de la vérité, *Tsatv*
quianam, eſt la ſeule voie où l'an
ſe purifie, & qui peut la condui
à ſa délivrance, *Moukti*. Juſques-
elle ne fait que rouler de miſe
en miſere dans différentes tranſm
grations, que la ſeule ſageſſe peu
faire finir : auſſi toutes les écol
commencent par la recherche &
détermination des principes d
connoiſſances vraies. Les unes e
admettent quatre, les autres troi
& d'autres ſe contentent de deux.

Les principes établis, elles en
ſeignent à en tirer les conſéquence
par le raiſonnement, dont les dif
férentes eſpéces ſe réduiſent en ſyl

iſmes, & ces régles du ſyllogiſ-
ſont exactes ; elles ne différent
ncipalement des nôtres, qu'en
que le ſyllogiſme parfait, ſelon
Brachmanes, doit avoir quatre
mbres, dont le quatriéme eſt une
olication de la vérité conclue des
mices, à un objet qui la rend
ubitablement ſenſible. Voici le
ogiſme dont les écoles retentiſ-
t ſans ceſſe. Là où il y a de la
née, il y a du feu : il y a de
fumée à cette montagne ; donc
y a du feu comme à la cuiſine.
aut remarquer, qu'ils n'appellent
nt fumée, ni les brouillards ni
res choſes ſemblables.

VIII.

L'école de *Nyayam*, *Raiſon*, *Ju-*
ent, l'a emporté ſur toutes les
res en fait de Logique, ſur tout
puis quelques ſiécles, que l'Aca-
nie de *Noudia*, dans le Bengale,
devenue la plus célèbre de toute
nde, par les fameux Profeſſeurs
elle a eus, & dont les ouvrages

se sont répandus de tous côt
Gottam fut autrefois le fondate
de cette école à *Tirat* dans l'I
douſtan, au Nord du Gange, vis-
vis le Pays de *Patna*; c'eſt là qu'e
a fleuri pendant bien des ſiécles.

Les Anciens enſeignoient à le
Diſciples toute la ſuite de leur
tême philoſophique; ils adm
toient, comme les Modernes, qu
tre principes de ſcience. Le tém
gnage des ſens bien expliqué, *P*
tyakcham; les ſignes naturels, co
me la fumée l'eſt du feu, *Anoumana*
l'application d'une définition co
nue au défini juſques-là inconn
Oupâmanam: enfin l'autorité d'u
parole infaillible, *Apatachabda*
Après la Logique, ils menoie
leurs écoliers par l'examen de
monde ſenſible à la connoiſſan
de ſon Auteur, dont il concluoie
l'exiſtence par l'*Anouenanam*;
concluoient de la même manié
ſon intelligence, & de ſon intel
gence ſon immatérialité.

Quoique Dieu de ſa nature ſo

prit, il a pu ſe rendre & s'eſt effectivement rendu ſenſible. De Nikara, il eſt devenu Sâkara, pour rmer le monde, dont les atômes diviſibles, comme ceux des Epiuriens, & éternels, ſont par eux-êmes ſans vie.

L'homme eſt un compoſé d'un orps & de deux ames ; l'une ſuprême, *Paramâtma*, qui n'eſt autre que ieu, l'autre animale, *Sivâtma* : eſt en l'homme ce principe ſentif du plaiſir & de la douleur, du éſir, de la haine, &c. Les uns veulent u'elle ſoit eſprit, les autres qu'elle oit matiére, & un onziéme ſens ans l'homme ; car ils diſtinguent s organes actifs, des organes ſentifs, ou paſſifs ; & ils en comptent ix de cette façon.

Enfin, en ce qu'ils appellent ſurême ſageſſe, il ſemble qu'ils toment dans le ſtoïſme le plus outré. l faut éteindre ce principe ſenſitif; t cette extinction ne peut ſe faire ue par l'union au *Paramâtma*. Cette nion, *Yogam* ou *Yog*, d'où vient le

nom de *Yogui*, à laquelle aſpire in
utilement la ſageſſe des Philoſoph
Indiens ; de quelque ſecte qu'i
ſoient, commence par la médita
tion & la contemplation de l'Et
ſuprême, & ſe termine à une eſpéc
d'identité, où il n'y a plus de ſent
ment ni de volonté. Juſques-là le
travaux des Metempſycoſes duren
toujours. Il eſt bon de remarque
que par le mot d'ame, on n'enten
que le *ſoi-même*, ou le *moi*.

Aujourd'hui on n'enſeigne preſ
que plus dans les écoles de Nyâ
yam, que la Logique remplie pa
les Brachmanes d'une infinité d
queſtions beaucoup plus ſubtiles
qu'elles ne ſont utiles. C'eſt un caho
de vetilles, tel qu'étoit, il y a prè
de deux ſiécles, la Logique en
Europe. Les étudians paſſent plu-
ſieurs années à apprendre mille
vaines ſubtilités ſur les membres du
ſyllogiſme, ſur les cauſes, ſur les
négations, les genres, les eſpéces.
Ils diſputent avec acharnement ſur
de ſemblables niaiſeries, & ſe re-

ent ſans avoir acquis d'autres nnoiſſances.

De cette école ſortirent autrefois plus fameux adverſaires des uddiſtes, dont ils firent faire par Princes un horrible maſſacre ns pluſieurs Royaumes. *Oudaya-chàm* & *Batta* ſe diſtinguerent ns cette diſpute ; & ce dernier ur ſe purifier de tant de ſang qu'il oit fait répandre, ſe brûla avec ande ſolennité à Jagannâth ſur côte d'Oricha.

IX.

L'école de *Vedantam*, fin de la , dont *Sankrachârya* fut autrefois fondateur, a pris le deſſus ſur utes les autres écoles pour la Mé-phyſique ; enſorte que les Brach-anes, qui veulent paſſer pour ſça-ns, s'attachent aveuglément à ſes incipes. On ne trouveroit pas au-urd'hui de *Saniaſſi* hors de cette ole. Ce qui la diſtingue des autres, t l'opinion de l'unité ſimple d'un re exiſtant, qui n'eſt autre que

le *moi*, ou l'ame: rien n'exiſte q
ce *moi*.

Les notions que donnent ſes Se
tateurs de cet être, ſont admirable
Dans ſon unité ſimple, il eſt
quelque façon Trin, par ſon exiſtenc
par ſa lumiére infinie, & ſa jo
ſuprême. Tout y eſt éternel, imm
tériel, infini; mais parce que l'e
périence intime du *moi* n'eſt p
conforme à cette idée ſi belle, i
admettent un autre principe pure
ment négatif, & qui par conſé
quent n'a aucune réalité d'être
c'eſt le *mâyâ* du moi; c'eſt-à-dire
erreur. Par exemple, je crois
préſent vous écrire ſur le *Vedam*
tam; je me trompe: à la vérité j
ſuis *moi*; mais vous n'exiſtez pas
je ne vous écris point, perſonn
n'a jamais penſé ni à *Vedamtam*
ni à ſiſtême: je me trompe, voil
tout; mais mon erreur n'eſt poin
un être: c'eſt ce qu'ils expliquen
continuellement par la comparaiſon
d'une corde à terre, qu'on prend pou
un ſerpent.

On lit dans un Poëme ; [car ils
ont de Philoſophiques inconnus
vulgaire ; les ſentences des pre-
iers Maîtres ſont même en vers.]
ue *Vaſſichta* racontoit à ſon
ſciple *Ramā*, qu'un *Saniaſſi* dans
étang, abîmé dans la contempla-
on du *Maya* fut ravi en eſprit.
crut naître dans une Caſte infâme,
éprouver toutes les avantures
es enfans de cette condition ; qu'é-
ant parvenu à un âge plus mur,
alla dans un pays éloigné, où
ur ſa bonne mine, il fut mis ſur
e thrône ; qu'après quelques an-
ées de régne, il fut découvert par
n Voyageur de ſon pays, qui le
it connoître à ſes ſujets, leſquels
e mirent à mort, & qui pour ſe
urifier de la ſouillure qu'ils avoient
ontractée, ſe jetterent tous dans
un bûcher, où ils furent conſumés
ar les flâmes. Le *Saniaſſi* revenu
le ſon extaſe, ſortit de l'étang,
'eſprit tout occupé de ſa viſion.
A peine étoit-il de retour chez lui,
qu'un Saniaſſi étranger arriva, le-

quel après les premiéres civilité
lui raconta toute l'hiſtoire de
vie comme un fait certain, &
déplorable cataſtrophe, qui veno
d'arriver dans un pays voiſin, do
il avoit été témoin oculaire. L
Saniaſſi comprit alors que l'hiſtoir
& la viſion, auſſi peu vraies l'un
que l'autre, n'étoient que le *May*
qu'il vouloit connoître.

La ſageſſe conſiſte donc à ſe dé-
livrer du *Maya* par une applicatio
conſtante à ſoi-même, en ſe per-
ſuadant qu'on eſt l'être unique,
éternel, infini, ſans laiſſer inter-
rompre ſon attention à cette pré-
tendue vérité par les atteintes du
Maya. La clef de la délivrance de
l'ame eſt dans ces paroles, que les
Philoſophes doivent ſans ceſſe ré-
péter : je ſuis l'être ſuprême, *aham
ava param Brachma*.

La perſuaſion ſpéculative de cet-
te propoſition doit en produire la
conviction expérimentale, qui ne
peut être ſans la félicité. Le com-
merce des Brachmanes a commu-

qué ces folles idées à presque
us ceux qui se piquent de bel
prit.

X.

L'école de *Sankiam, numerique*, fon-
e par *Kapil*, qui rejette l'*Oupou-*
anam de la Logique, paroît d'a-
rd plus modeste ; mais dans le
nd, il dit presque la même chose.
admet une nature spirituelle, &
e nature matérielle, toutes deux
elles & éternelles. La nature spi-
tuelle par sa volonté de se com-
uniquer hors d'elle-même, s'u-
t par plusieurs dégrés à la nature
atérielle. De la premiére union,
issent un certain nombre de for-
es & de qualités. Les nombres sont
terminés Parmi les formes est
Egoité, si l'on peut se servir de ce
rme, par laquelle chacun dit *moi*,
suis tel, & non un autre Une se-
nde union de l'esprit déja em-
rrassé dans les formes, & les qua-
és, avec la matiére, produit les
emens ; une troisiéme le monde

visible : voilà la synthése de l'un
vers.

La sageſſe, qui produit la dél
vrance de l'eſprit, en eſt l'analyſ
heureux fruit de la contemplation
par laquelle l'eſprit ſe dégage tan
tôt d'une forme, & tantôt d'u
autre par ces trois vérités : je
ſuis en aucune choſe ; aucune cho
n'eſt à moi ; le moi même n'eſt poin
Naſmin, *name*, *mâham*. Enfin
tems vient où l'eſprit eſt déliv
de toutes ces formes ; & voilà
fin du monde, où tout eſt rever
à ſon premier état.

Kapil enſeigne que les Religio
qu'il connoiſſoit, ne ſont que ſerr
les liens dans leſquels l'eſprit e
embarraſſé, au lieu de l'aider à s'
dégager ; car, dit-il, le culte d
Divinités ſubalternes, qui ne ſo
que les productions de la dernié
& plus baſſe union de l'eſprit ave
la matiére, nous uniſſant à ſon obje
au lieu de nous en ſéparer, ajou
une nouvelle chaîne à celles do
l'eſprit eſt déja accablé. Le cul

Divinités ſupérieures, *Brahma*, *nou*, *Routren*, qui ſont à la vé-
les effets des premiéres unions
l'eſprit à la matiére, ne peut
être toujours un obſtacle à ſon
agement. Voilà pour la Religion
Vedams, dont les Dieux ne ſont
les principes, deſquels le mon-
eſt compoſé, ou les parties mê-
du monde compoſé de ces
cipes.

our celle du peuple, qui eſt,
me la Religion des Grecs &
Romains, chargée des Hiſtoires
leuſes des Poetes, elle forme
infinité de nouveaux liens à
rit par les paſſions qu'elle favo-
, & dont la victoire eſt un des
niers pas que doit faire l'eſprit,
ſpire à ſa délivrance; ainſi rai-
e *Kapil*.

'école de Mimamsâ, dont l'o-
on propre eſt celle d'un deſtin
ncible, paroît plus libre dans
gement qu'elle porte des au-
opinions. Ses Sectateurs exa-

minent les ſentimens des autr
écoles, & parlent pour & contr
à peu près comme les Académ
ciens d'Athênes.

CHAPITR

HAPITRE IV.

ription du célébre Rocher appellé entalio ; du Moule de la tête du eau d'or ; des Piramides ; de la olonne de Pompée ; des Obéliſques Cléopatre ; des Palais & Sé- lchres des Rois de Thébes.

E célébre Rocher que Moyſe nomma *Tentalio*, eſt vers le mi- du vallon de *Raphidin*, environ nt pas du mont *Oreb*. On dé- re, en marchant par un grand hin aſſez frayé, une haute roche e pluſieurs autres petites, la- e a été, par la ſucceſſion des , détachée des montagnes voi- . Cette roche eſt une groſſe e de granit rouge : ſa figure preſque ronde d'un côté, & eſt platte du côté qui regarde . Sa hauteur eſt de douze s, avec pareille épaiſſeur ; elle

eſt plus large que haute. Son c
cuit eſt d'environ cinquante pie
Elle eſt percée de vingt-qua
trous, qu'on compte aiſéme
Chaque trou a un pied de longu
& un pouce de largeur. La f
platte du rocher contient douze
ces trous; & la ronde, qui lui
oppoſée, en a autant. Ils ſont p
cés horizontalement à deux pi
du bord ſupérieur du rocher,
ne ſont éloignés les uns des au
que de quelques travers de doi
peu s'en faut qu'ils ne ſoient ran
ſur la même ligne

Les trous d'une face ne comm
niquent point avec ceux de l'au
face; ils ne ſont pas même vis
vis les uns des autres. Il eſt i
portant de remarquer, que ce
roche, & les autres, ſont dans
terrain très-ſec & ſtérile, & c
dans tous les environs de ces roc
on ne découvre pas même l'ap
rence d'aucune ſource, ou de qu
que autre eau ſauvage.

1°. On remarque aiſément

iment, qui régne depuis la lévre
érieure de chaque trou juſqu'à
e.

°. Ce poliment ne ſe fait voir
le long d'une petite rigole creu-
dans la ſurface du rocher, &
ſuit la rigole d'un bout à l'au-

°. Les bords des trous & des
les ſont, pour ainſi parler,
ſſées d'une petite mouſſe verte
ine, ſans qu'il paroiſſe dans
e autre partie du rocher une
e herbe ſi petite qu'elle puiſſe
: toute la ſurface du rocher,
bords près des trous & des ri-
s, eſt pure pierre.

r que ſignifient ce poliment des
es inférieures des trous, ces ri-
s également polies de haut en
cette petite mouſſe qui ne croît
ſur les entremiſes des trous &
ng des rigoles, ſans que dans
cela, trois mille ans écoulés
t fait aucun changement? Que
fient toutes ces remarques ſi
bles, ſinon qu'elles ſont autant

de preuves inconteſtables, qu'il ſo
tit autrefois de ces trous une ea
abondante & miraculeuſe?

Non loin de cette fameuſe roc
ſe trouve le moule de la tête d
Veau d'or, que les Iſraelites ad
rerent; ce moule eſt au pied d
mont Oreb, & ſur le chemin q
communiquoit au camp des H
breux. Son diamétre & ſa profo
deur ſont de trois pieds chacun.
eſt creuſé dans un marbre gra
rouge & blanc. En l'examinant
près, on y remarque aiſément
figure de la ſeule tête d'un veau
avec ſon muſle & ſes cornes.

Il eſt probable qu'Aaron fit fai
différens moules pour forger ſ
veau d'or; que l'un étoit pour
tête, & les autres pour les différe
tes parties du corps du veau. Il e
certain, que les Egyptiens mettoie
au nombre de leurs Divinités
tête d'un veau; & c'eſt à l'exemp
des Egyptiens, que les Hébreux
après quatre cens ans de captivit
adorerent la tête d'un veau, comm

Divinité. Paſſons aux Antiqui-
prophanes, & commençons par
Pyramides.

Plus on approche du Caire, plus
vûe des Pyramides, qui ſe dé-
vrent les unes après les autres,
dent la navigation agréable. La
miére Pyramide, qui s'offre à
vûe en avançant vers Beniſouet,
celle de *Meidon*; & l'on en ap-
çoit deux autres vis-à-vis de
chom. La premiére eſt auſſi gran-
que celles qui ſont près du
ire. On voit dans la plaine de
cara trois grandes Pyramides,
ont été élevées, dit-on, par
ancien Roi d'Egypte, dont on
ſçait pas le nom. La plus haute,
i eſt à l'Occident du Nil, en a
ux autres à ſes côtés, dont l'une
bâtie de pierres blanches, &
utre de pierres noires. Les gens
pays prétendent, que le même
oi qui avoit fait conſtruire la plus
ute pour ſa ſépulture, avoit fait
tir les deux autres pour deux de
femmes, dont l'une étoit née

blanche, & l'autre noire. Un p
plus loin, on apperçoit deux a
tres Pyramides, dont l'une eſt p
reillement de pierres blanches,
plus grande que la ſeconde, qui
de pierres noires. C'eſt deviner, q
de chercher des raiſons de ces de
différentes couleurs. Les Pyramid
qui ſont dans la plaine de *Moknam*
ſont en grand nombre; mais l
plus fameuſes de toutes, par le
hauteur, leur circonférence, & le
conſtruction, ſont les trois grand
Pyramides de *Gizé*, que l'on me
toit autrefois au nombre des ſe
merveilles du monde.

La plus haute & la plus large e
compoſée de deux cens vingt-ſe
dégrés inégaux entr'eux. Quelque
uns prétendent qu'elle a deux cen
quatre-vingt-ſix toiſes, quatre pied
de hauteur; que chaque côté de ſ
baſe a cent treize toiſes quatr
pieds, & chaque face du pie
d'eſtal deux cens ſoixante-dix toi
ſes, cinq pieds de long. Pline dit
que les ſeules dépenſes qui furen

tes en raves & en oignons pour
ſeule nourriture des ouvriers,
erent à huit cens talens.

Ces maſſes énormes n'ont aujourd'hui de beauté, que leur prodigieuſe
uteur & épaiſſeur ; mais elles
uvoient autrefois être regardées
nme des merveilles du monde,
ſqu'elles étoient revêtues en de-
rs des plus beaux marbres de
gypte, & qu'en dedans elles con-
oient de grandes ſalles, qui en
oient incruſtées. On les appelloit
ſalles du Roi & de la Reine.
s marbres ont été enlevés par les
rniers Rois d'Egypte, qui en ont
é leurs Palais. Il n'en reſte plus
e quelques morceaux d'un côté
d'un autre, qui ſont des mar-
es viſibles de leur ancienne ma-
ificence.

Sur la plus grande des trois Py-
mides, qui ſont auprès de l'an-
enne Memphis, à trois lieues du
aire, on trouve une eſplanade
dix à douze pieds en quarré.

Cette Pyramide eſt ouverte, & a

une porte du côté du Nord, élé
vée de quarante-cinq pieds au-deſſu
du terrain. On entre par un canal
qui va en pente, de quatre-vingt cin
pieds de long, & de trois pieds ſi
pouces de large en quarré. Aprè
ce canal, on en trouve un autre
qui va toujours en montant; il
quatre-vingt-ſeize pieds de long
& trois pieds quatre pouces de hau
& de large. Au ſortir de ce ſecon
canal, à droite, eſt un puits qui eſ
à ſec. Il va en biaiſant; & l'extré
mité eſt bouchée de ſable. De plain
pied au puits eſt une allée de cen
treize pieds de longueur, & d
trois pieds de largeur en quarré
qui eſt terminée par une chambr
longue de dix-huit pieds, large d
ſeize, haute de vingt & un juſqu'
l'angle de la voute en dos d'âne
Il n'y a dans cette chambre, n
tombeau, ni corps; tout a été en
levé il y a pluſieurs ſiécles.

On revient ſur ſes pas juſqu'au
haut du ſecond canal; là on monte
par un glacis de cent trente pied
d

long ; de chaque côté, il y a une quette avec des mortoises, au nbre de vingt-huit par banquette. largeur du glacis est de six ds, & sa hauteur de vingt-quatre qu'au fond de la voute, qui est dos d'âne.

Au haut du glacis, on trouve platte forme, & de niveau un al incrusté de granit, qui a gt & un pieds de long, trois pieds t pouces de large, & trois pieds tre pouces de haut.

Du canal on entre dans la sale tinée à servir de sépulture ; elle rente-deux pieds de longueur, e de largeur, & dix de hauteur: é, plancher, muraille, tout est rusté de granit.

Au fond, à quatre pieds & quatre ces du mur est le tombeau ; il de granit, & d'une seule pierre couvercle. Il a sept pieds de gueur, trois de largeur, demi d'épaisseur, & trois de hau- ; lorsque l'on frappe dessus, il nne comme une cloche.

A deux lieues de Henisuma
proche un vieux Château nomm
Tumairaq détruit, & qui n'eſt pl
qu'un tas de décombres, il y a u
douzaine de cavernes, où l'on me
toit les chiens qu'on embaumoi
on y trouve pluſieurs chiens de
ſéchés en momies, couverts de ſua
res, enterrés uniquement dans
ſable, n'y ayant nulle part aucu
apparence de cercueil; au lieu q
Berei-Kaſſan rien n'eſt plus commu
que des chiens & des chats emb
més, que des momies d'homm
les uns & les autres mis dans
caiſſes.

La colonne de Pompée n'eſt
moins digne d'admiration que
Pyramides. Elle eſt de granit,
d'ordre Corinthien, haute de
pieds compris ſon piedeſtal &
corniche. Le piedeſtal a quato
pieds de hauteur, & 1828 pi
cubes. Le chapiteau a onze pi
de haut, & 488 pieds cubes.
fuſt 69 pieds de haut, & 3347 pi
cubes; ainſi le tout fait 5683 pi

ubes. Le pied cube de granit pese
52 livres ; par conséquent le poids
e la colonne entiére est de 14270
uintaux & 76 livres : cependant
poids énorme est élevé, & su-
erté sur plusieurs pierres crampo-
es entre elles avec du fer ; deux
ces pierres sont couvertes de
éroglyphes renversés.

Les quatre faces du piedestal
nt tellement placées, qu'elles ne
pondent pas directement aux qua-
e parties du Ciel : sur la face qui
du côté de l'Oüest, déclinant
peu au Nord, il y a une ins-
ption Grecque en cinq lignes ;
is à dix lettres près séparées &
llement de suite, le reste est
esque effacé.

Il est étonnant que tout ce qu'il
a eu d'anciens Auteurs n'ayent
s donné la moindre connoissance
tems auquel cette colonne a été
cée, du nom de l'ouvrier, de
age qu'on vouloit en faire, étant
plus haute & la plus singuliére
ait été vûe dans le monde,

Quelques Modernes l'ont appelle
la Colonne de Pompée ; & ce no
lui eſt demeuré. Il y a de fort
conjectures qu'elle a été faite du ten
de Ptolomée Evergètes premier
& non pas ſous les dynaſties d
Egyptiens, ſous les Perſes, lor
qu'ils étoient maîtres de l'Egypt
ou ſous Aléxandre, encore moi
ſous les Romains.

Les deux Obéliſques, dits l
Obéliſques de Cléopatre, qui, ſ
lon Pline, furent faits par l'ord
du Roy *Meſphée*, & qui furent m
dans le Temple de Céſar, ſont c
granit, égaux, chargés de hiérogl
phes, & près l'un de l'autre ; ma
l'un eſt debout, & l'autre eſt p
terre. Sa largeur d'en bas a ſ
pieds huit pouces. Il poſe ſur u
baſe de granit de ſix pieds de hau
teur & de huit en quarré ; ce q
fait les 63 pieds, ou les 42 cou
dées marquées par le même Au
teur.

Mais il eſt de ces Obéliſques
ſomme de la Colonne de Pompé

ignore en quel tems, & par les
dres de qui ils ont été apportés
Aléxandrie. Il eſt vraiſemblable,
e celui qui fit bâtir le Temple de
les Céſar, les trouva à Alexan-
ie même, & qu'il voulut que ce
i avoit ſervi à l'embelliſſement
s Palais des Monarques Grecs,
rvît à orner ſon nouveau Tem-
e.

En effet le Roi Mitrées, qui
gnoit à Héliopolis, fut le pre-
ier qui fit faire des Obéliſques
granit, que l'on tira de la car-
ere de Syené. Pluſieurs Monarques
gyptiens en firent faire dans la
ite à ſon exemple, la plûpart dé-
és au Soleil, & couverts de hiéro-
yphes. Ils crurent par-là augmen-
r la magnificence de leurs Palais,
des Villes où ils ſe plaiſoient,
qu'ils vouloient rendre conſidé-
bles.

Il eſt donc à préſumer, que les
onarques Grecs ſe conformerent
cette coutume, n'ayant rien tant
cœur, que de rendre Aléxandrie

une Ville fameuſe par tous les endroits imaginables. Il leur étoit même aiſé d'avoir de ces ſortes d'ouvrages ; il y en avoit déja pluſieurs en Egypte : outre cela le granit ne leur manquoit pas. La carriére de Syené étoit d'une vaſte étendue ; & ils n'ignoroient pas que les Iſles qui ſont près de la derniére cataracte, entr'autres l'Eléphantine, la Phile, la Tacompues, ſont pleines de carriéres de cette eſpéce de marbre précieux.

A l'Eſt du Nil on voit les ſix portes entiéres du Château, dans lequel étoit renfermé le Palais des Rois de Thébes. Ce ſont autant de chef-d'œuvres de la plus parfaite Architecture. Au ſortir de chaque porte, on trouve une longue avenue de Sphinx, & de toutes ſortes de Statues de marbre, qui conduiſoit au Palais. Cela n'eſt rien en comparaiſon du grand Salon de ce Palais. Il eſt ſoutenu de cent douze colonnes, qui ont toutes ſoixante & douze pieds de haut, & douze

eds & un tiers de diamétre, toutes
uvertes de figures en relief, &
intes. Les murailles & le plancher
nt peints auſſi : hors du Salon en
férens periſtiles, on peut com-
er juſqu'à mille colonnes, quatre
loſſes de marbre, & pluſieurs
béliſques, dont deux ſont de por-
yre, & quatre de granit.

Un peu plus loin eſt le Château
le Sépulcre du Roi Oſymanduas,
nt parle Diodore. La chambre du
pulcre eſt toute entiére. Pour ce
i eſt du Château, il eſt réduit à
ux piéces avancées, preſqu'en
mi lune, ſur leſquelles ſont ré-
ſentés les combats & les triom-
es de ce Prince. De tous côtés on
rouve des colonnes, les unes avec
s bas reliefs, & les autres ſculp-
s, pluſieurs Temples à demi rui-
, & les débris de la Bibliothé-
e.

Ce qui eſt au Couchant du Nil,
ſt pas moins curieux, que ce qui
à l'Orient. Sans parler des Tem-
s de Venus, & de Memnon, des

Galeries pleines d'hiéroglyphes, d
Colonnes, il y a des choſes qu
l'on peut dire être uniques dans
monde ; ſçavoir, les Sépulcres d
Rois de Thébes, & trois Statu
coloſſales. Les deux premiéres do
a tant parlé Strabon, ſont rempli
d'une vingtaine d'Inſcriptions, ſo
Gréques, ſoit Latines. La troiſiém
eſt la Statue du Roi Memnon, qu
ſelon la tradition des anciens Egyp
tiens, rendoit un ſon au lever d
Soleil.

On prétend qu'il y a eu juſqu
quarante-ſept Sépulcres des Rois d
Thébes. Il paroît que ſous le régn
de Ptolomée Lagus, il n'en reſtoi
déja plus que dix-ſept. Diodore di
que du tems de Jules Céſar, le nom
bre en étoit encore diminué : au
jourd'hui il en reſte dix, cinq en
tiers, & cinq à demi ruinés ; ce qu
ſuffit pour donner l'idée qu'on doi
avoir, d'une choſe auſſi ſinguliér
que celle-là, & qui ne céde en rien
à la magnificence des Tombeaux
des Rois de Memphis, c'eſt-à-dire,
des Pyramides.

Les Sépulcres de Thébes ſont
uſés dans le roc, & d'une pro-
deur ſurprenante. On y entre par
ouverture qui eſt & plus haute,
plus large que les plus grandes
tes cocheres. Un long ſouterrain
ge de dix à douze pieds conduit
es chambres, dans l'une deſ-
lles eſt un Tombeau de granit
vé de quatre pieds. Au-deſſus eſt
nme une impériale, qui le couvre,
qui donne un véritable air de
ndeur à tous les autres ornemens,
l'accompagnent.

ales, Chambres, tout eſt peint
uis le haut juſqu'en bas. La va-
é des couleurs, qui ſont preſque
i vives que le premier jour, font
effet admirable. Ce ſont autant
hiéroglyphes, qu'il y a de figu-
d'animaux, & de choſes répré-
tées; ce qui fait conjecturer,
c'eſt là l'hiſtoire de la vie, des
us, des actions des Princes qui
nt inhumés: mais il en eſt des
oglyphes des Egyptiens, comme
caractéres de quelques peuples

anciens, qu'il nous eſt à préſent i
poſſible de déchiffrer.

Il y a quelques-unes de ces cha
bres, où l'on voit différentes D
vinités repréſentées ſous des figu
humaines ; les unes ayant des tê
de loup, les autres de chien,
ſinge, de bélier, de crocodile, d
pervier : en d'autres endroits,
ſont des corps d'oiſeaux avec d
têtes d'hommes; dans d'autres cha
bres, ce ſont des ſacrifices, q
ſont peints, les Sacrificateurs,
eſclaves les mains liées derriére
dos, ou debout, ou couchés p
terre, tous les inſtrumens qui ſe
voient aux ſacrifices.

Dans d'autres, ce ſont les inſtr
mens de l'Aſtronomie, des Arts,
Labourage, de la Navigation, d
Vaiſſeaux qui ont pour proue
pour poupe des becs de grue
d'Ibis, & pour voiles des Soleils
des Lunes.

CHAPITRE V.

ription de la Terre de Feu ; Er-ur des Cartes anciennes & moder-s ſur l'étendue de cette Terre ; aractéres , Coutumes , Uſages , Nourriture , Vêtemens des Habi-ns de cette Terre ; Erreur des artes ſur la ſituation du Cap de Horn ; Deſcription des Villes de ima , & de la Conception.

A Terre de Feu, ainſi appellée, à cauſe de la multitude de x , que ceux qui la découvri-les premiers , virent pendant uit , n'a pas à beaucoup près nt d'étendue en Longitude , lui en donnent les Cartes an-nes & modernes. Par des ſupu-ons très-exactes , on a décou-, qu'elle n'a pas plus de ſoixante es. Elle s'étend depuis le détroit *Magellans* , juſqu'à celui de le

Maire. Elle eſt habitée par des Sa
vages, qu'on connoit encore moi
que les Habitans de la terre Mag
lanique.

Dom Garcias de Model aya
obtenu du Roi d'Eſpagne de
Frégates, pour obſerver ce no
veau détroit, y mouilla dans u
Baye, où il trouva pluſieurs de
Inſulaires, qui lui parurent d'
bon naturel. Ils ſont blancs comm
les Européens; mais ils ſe défig
rent le corps, en changeant la co
leur naturelle de leur viſage par
peintures bizares. Ils ſont à de
couverts de peaux d'animaux, po
tant au col un collier d'écailles
moules blanches & luiſantes, & a
tour du corps une ceinture de cu
Leur nourriture ordinaire eſt u
certaine herbe amére, qui cr
dans le Pays, & dont la fleur eſ
peu près ſemblable à celle de
tulipes. Ces Peuples ſont arm
d'arcs & de fléches, où ils enchaſſ
des pierres aſſez bien travaillées,
portent avec eux une eſpéce de co

u de pierre. Leurs cabannes ſont
esde branches d'arbres entrelaſſées
unes dans les autres ; & ils ména-
t dans le toit , qui ſe termine
pointe , une ouverture pour don-
un libre paſſage à la fumée.
urs Canots faits d'écorces de
s arbres ſont proprement tra-
llés. Ils ne peuvent contenir
ſept à huit hommes , n'ayant
douze ou quinze pieds de long ,
deux de large. Leur figure eſt à
près ſemblable à celle des gon-
es de Veniſe.

u reſte , cette côte de la Terre
Feu , eſt très-élevée : le pied
Montagnes eſt rempli de gros
res épais & fort hauts ; mais le
met eſt preſque toujours cou-
de neiges. On trouve en plu-
rs endroits un mouillage aſſez
; & aſſez bon pour faire com-
dément du bois & de l'eau.

Le Cap de *Horn* forme la pointe
plus méridionale de la Terre de
u. Les Géographes placent ce
à cinquante-ſept dégrés & de-

mi ; & il eſt cependant démon
après de très-exactes obſervatio
que ſa véritable ſituation eſt à
quante-ſix dégrés & demi tout
plus.

Après avoir doublé le Cap
Horn, on trouve le port de
Conception dans le Royaume
Chili. La Conception eſt une V
Epiſcopale peu riche, & peu p
plée, quoique le terroir ſoit fer
& abondant. Les maiſons ſont ba
& mal bâties, ſans meubles & ſ
ornemens. Les Egliſes ſe reſſent
de la pauvreté du pays; les r
ſont comme dans les villages
France. Le Port eſt beau, va
& ſûr, quoique le vent de N
y régne aſſez ſouvent, au mo
pendant l'hiver & l'automne.

Un Port plus célébre, du mo
autrefois, que celui de la Conce
tion, eſt celui d'*Arica* premier p
du Perou, qui eſt à dix-neuf dég
environ de latitude méridionale.
port étoit autrefois conſidérabl
parce que c'étoit là, qu'on charge

richeſſes immenſes, qui ſe ti-
ent des mines de *Potoſi*, pour
conduire par mer à *Lima*; mais
uis que les Forbans Anglois
infeſté ces mers par leurs courſes,
a jugé à propos de les conduire
terre.

Le port de Piſco n'eſt éloigné
e de quarante lieues d'Arica. Il
voit jadis près de ce port une
lle célébre ſituée ſur le rivage de
mer; mais elle fut preſque en-
rement ruinée & déſolée par le
ieux tremblement de terre, qui
iva le 19 d'Octobre de l'année
82. & qui cauſa auſſi un dom-
ge très-conſidérable à Lima. Car
mer ayant franchi ſes bornes or-
aires, engloutit cette Ville mal-
ureuſe, qu'on a tâché de rétablir
peu plus loin à un bon quart de
ue de la mer.

Le port de Lima, que l'on nom-
e ordinairement le *Callao*, n'en eſt
igné que de deux lieues. C'eſt un
rt très-bon & très-ſûr, capable de
ntenir mille vaiſſeaux. Il y en a

ordinairement vingt ou trente, do
les Marchands ſe ſervent pour fa
leur commerce au *Chili*, à *Panam*
& en d'autres parties de la nouve
Eſpagne. La Fortereſſe comman
le port : elle eſt bonne, & four
d'une nombreuſe artillerie toute
bronze.

* Lima, Capitale du Perou,
la réſidence ordinaire du Vicero
eſt plus grande qu'Orléans. Le pl
de la Ville eſt beau & régulier ; e
eſt ſituée dans un terrain uni, a
pied des montagnes. Elle eſt ba
gnée d'une petite riviére, qui gr
ſit extraordinairement dans l'été, p
les torrens qui tombent des mo
tagnes voiſines, quand les neiges
fondent. Il y a au milieu de Li
une belle & grande place, born
d'un côté par le Palais du Vicero
qui n'a rien de magnifique, &
l'au

* On doit obſerver, que ce qui eſt dit
de la Ville de Lima, doit s'entendre de l'
où elle étoit, avant l'accident arrivé en 17

tre par l'Egliſe Cathédrale, &
alais de l'Archevêque. Les deux
es côtés ſont fermés par des mai-
particuliéres, & par quelques
tiques de Marchands. On voit
ore aujourd'hui les triſtes effets
a ruine & de la déſolation géné-
, que cauſa le tremblement de
e arrivé en 1682. Comme ces
nblemens ſont aſſez fréquens au
ou, les maiſons n'y ſont pas fort
ées. Celles de Lima n'ont preſ-
qu'un étage. Elles ſont bâties
ois, ou de terre, & couvertes
toît plat qui ſert de terraſſe.
s ſi les maiſons ont peu d'ap-
ence, les rues ſont fort bel-
vaſtes, ſpacieuſes, tirées au
deau, & entrecoupées de diſ-
ce en diſtance par des rues de
erſe moins larges, pour la fa-
é & la commodité du com-
rce.

Les Egliſes de Lima ſont ma-
ifiques, bâties ſelon les régles
l'art, & ſur les plus excellens

modéles d'Italies. Les Autels ſ
propres & ſuperbement parés ;
quoique les Egliſes ſoient en gr
nombre , elles ſont toutes cep
dant fort bien entretenues. L'o
l'argent n'y ſont point épargn
mais le travail ne répond pas à
richeſſe de la matiére.

CHAPITRE VI.

priétés de la fameuſe Plante de in-ſeng ; Maniére de la préparer ; Lieux où elle croît ; L'ordre & la méthode qu'obſervent ceux qui ont la ramaſſer ; Figure & Deſcription de cette Plante.

ES plus habiles Médecins de la Chine ont fait des Volumes ers ſur les propriétés de cette nte. Ils la font entrer preſque s tous les remédes, qu'ils donnent grands Seigneurs ; car elle eſt trop grand prix pour le com- du Peuple. Ils prétendent, que un reméde ſouverain pour les iſemens cauſés par des travaux eſſifs de corps ou d'eſprit ; lle diſſout les flegmes ; qu'elle rit la foibleſſe des poulmons, la pleuréſie ; qu'elle arrête les

vomiſſemens ; qu'elle fortifie l'o
fice de l'eſtomac, & ouvre l'ap
tit ; qu'elle diſſipe les vapeur
qu'elle remédie à la reſpiration
ble & précipitée, en fortifiant
poitrine ; qu'elle fortifie les eſp
vitaux, & produit de la lymp
dans le ſang ; enfin qu'elle
bonne pour les vertiges, &
éblouiſſemens, & qu'elle prolon
la vie aux Vieillards.

On ne peut guéres s'imaginer c
les Tartares & les Chinois fiſſ
un ſi grand cas de cette racine,
elle ne produiſoit conſtamment
bons effets. Ceux mêmes qui ſe p
tent bien en uſent ſouvent, po
ſe rendre plus robuſtes. Il eſt pr
bable, que cette racine ſe trouva
entre les mains des Européens, q
entendent la Pharmacie, ſeroit
excellent reméde *, s'ils en avoie
aſſez pour en faire les épreuves néc
ſaires, pour en examiner la natu
par la voie de la Chymie, & po

* On en a apporté à Paris, où elle n'a
fait fortune.

ppliquer dans la quantité conve-
ble, ſuivant la nature du mal
quel elle peut être néceſſaire.
Ce qui eſt certain, eſt qu'elle
otiliſe le ſang; qu'elle le met en
ouvement; qu'elle l'échauffe;
'elle aide la digeſtion; & qu'elle
rtifie d'une maniére ſenſible. C'eſt
qui eſt démontré par une infinité
xpériences journaliéres; & ce
'il faut ne pas omettre, eſt que
effets merveilleux, que produit
te racine, ſont ſenſibles & preſque
udains.
Les Chinois, ainſi que les Tar-
es, ſe ſervent ſouvent de feuilles
Gin-ſeng à la place de Thé; &
s'en trouvent ſi bien, que plu-
rs préferent cette feuille à celle
meilleur Thé. La couleur en eſt
ſi belle; & quand on en a pris
ux ou trois fois, on lui trouve
e odeur & un goût très-agréa-
.
Pour ce qui eſt de la racine, il
t la faire bouillir un peu plus
e le Thé, afin de donner le tems

aux eſprits de ſortir. C'eſt la prati-
que des Chinois, quand ils en don
nent aux malades; & alors ils n
paſſent guéres la cinquiéme parti
d'une once de racine séche. A l'é
gard de ceux qui ſont en ſanté
& qui n'en uſent que par précau
tion, ou pour quelque légere in
commodité, d'une once ils doiven
en faire au moins dix priſes, & i
ne doivent pas en prendre tous le
jours. Voici de quelle maniére o
la prépare.

On coupe la racine en petite
tranches, qu'on met dans un po
de terre bien verniſſé, où l'on
verſé un demi-ſeptier d'eau : il fau
avoir ſoin que le pot ſoit bien fer
mé. On fait cuire le tout à peti
feu; & quand de l'eau qu'on y
miſe, il ne reſte que la valeur d'u
gobelet, il faut y jetter un peu d
ſucre, & la boire ſur le champ
On remet enſuite autant d'eau ſu
le marc; on le fait cuire de la mê
me maniére, pour achever de tire
tout le ſuc, & ce qui reſte d

ties ſpiritueuſes de la racine.
deux doſes ſe prennent, l'une
matin, & l'autre le ſoir.
l'égard des lieux où croît cette
ine, c'eſt entre le trente-neu-
me, & le quarante-ſeptiéme
ré de latitude Boréale, & entre
dixiéme & le vingtiéme dégré
ongitude orientale, en comptant
uis le méridien de Pekin. Là ſe
ouvre une longue ſuite de mon-
nes, que d'épaiſſes forêts dont
s ſont couvertes & environnées,
dent comme impénétrables; c'eſt
le penchant de ces montagnes,
dans ces épaiſſes forêts, ſur le
d des rivieres, autour des ro-
rs, au pied des arbres, & au
ieu de toutes ſortes d'herbes,
ſe trouve la plante de *Gin-Seng*.
ne la trouve point dans les
ines, dans les valées, dans les
récages, dans le fond des ravi-
, ni dans les lieux trop décou-
ts. Si le feu prend à la forêt
la conſume, cette plante n'y
aroît que trois ou quatre ans

après l'incendie ; ce qui prou
qu'elle eſt ennemie de la chaleu
auſſi ſe cache-t'elle du ſoleil le p
qu'elle peut. Tout cela ſemble do
ner ſujet de croire, que s'il s
trouve en quelqu'autre pays
monde, ce doit être principalem
en Canada, dont les forêts &
montagnes ſont aſſez ſemblables
celles de la Chine.

Les endroits où croît le Gin-Se
ſont tout-à-fait ſéparés de la Pr
vince de *Quantong*, appellée *Le*
tong dans les anciennes Cartes Ch
noiſes, par une barriére de pie
de bois, qui renferment toute ce
Province, & aux environs de laque
des Gardes rodent continuelleme
pour empêcher les Chinois d'en ſo
tir, & d'aller chercher cette racin
Cependant, quelque vigilance qu'
y apporte, l'avidité du gain inſpi
aux Chinois le ſécret de ſe gliſſ
dans ces déſerts, quelquefois ju
qu'au nombre de deux ou tr
mille, au riſque de perdre la
berté & le fruit de leurs peine

ont ſurpris en ſortant de la
nce, ou en y rentrant. L'Em-
ſouhaitant que les Tartares
ſſent de ce gain préférable-
aux Chinois, avoit donné
en 1709. à dix mille Tartares,
ramaſſer eux-mêmes tout ce
pourroient de Gin-Seng, à
ion que chacun d'eux en don-
à Sa Majeſté deux onces du
ur, & que le reſte ſeroit par-
u poids d'argent fin. Par ce
on comptoit que l'Empereur
voit avoir vingt mille livres
ſes, qui ne lui coûteroient
que la quatriéme partie de ce
s valent.
ci l'ordre que garde cette ar-
Herboriſtes. Après s'être par-
le terrain ſelon leurs éten-
chaque troupe au nombre
x cens s'étend ſur une même
juſqu'à un terrain marqué,
dant de dix en dix une cer-
iſtance. Ils cherchent enſuite
oin la plante dont il s'agit,
ançant inſenſiblement ſur un

même rhomb, & de cette ma
ils parcourent pendant un ce
nombre de jours, l'eſpace q
leur a marqué. Dès que le te
eſt expiré, les Mandarins pl
avec leurs tentes dans des l
propres à faire paître les chev
envoient viſiter chaque troupe
lui intimer leurs ordres, &
s'informer ſi le nombre eſt com
En cas que quelqu'un manq
comme il arrive aſſez ſouvent
pour s'être égaré, ou pour a
été dévoré par les bêtes, o
cherche un jour ou deux, a
quoi on recommence de m
qu'auparavant.

Ces Tartares ont beaucou
ſouffrir dans cette expédition
ne portent ni tentes, ni lits,
cun d'eux étant aſſez chargé d
proviſion de millet roti au fe
dont il doit ſe nourrir tout le
du voyage. Ainſi ils ſont contr
de prendre leur ſommeil ſous
que arbre, ſe couvrant de b
ches, ou de quelques écorces

ent. Les Mandarins leur en-
t de tems en tems quelques
s de bœuf, ou de gibier,
dévorent, après les avoir
rées un moment au feu. C'eſt
que ces dix mille hommes paſ-
ſix mois de l'année. Ils ne
nt pas, malgré ces fatigues,
robuſtes, & de paroître bons
ts.

ur donner une juſte idée de
nte de Gin-Seng, nous allons
quer la Figure de cette plante
ement deſſinée.

Repréſente la racine dans ſa
ur naturelle. Quand elle eſt
, elle eſt blanche, & un peu
euſe, comme le ſont ordinai-
nt les racines des autres plan-

C. C. Repréſentent la tige
toute ſa longueur, & ſon é-
ur; elle eſt toute unie, & aſſez
Sa couleur eſt d'un rouge un
foncé, excepté vers le com-
ement B. où elle eſt plus blan-
cauſe du voiſinage de la terre.

Le point D. eſt une eſpéce
nœud formé par la naiſſance
quatre branches, qui en ſor
comme d'un centre, & qui s'é
tent enſuite également l'une
l'autre ſans ſortir d'un même p
Le deſſous de la branche eſt
verd temperé de blanc. Le de
eſt aſſez ſemblable à la tige; c
à-dire, d'un rouge foncé tirant
la couleur de mure. Les deux
leurs s'uniſſent enſuite par les c
avec leur dégradation nature
chaque branche a cinq feuille
la grandeur & de la figure qu
voit dans la planche. Il eſt à
marquer, que ces branches s'é
tent également l'une de l'autre
bien que de l'horizon, pour r
plir avec leurs feuilles un eſ
rond à peu près paralléle au pla
ſol.

Quoique l'on n'ait deſſiné e
tement que la moitié d'une de
feuilles F. on peut aiſément co
voir, & achever toutes les a
ſur le plan de cette partie. I

t guéres poſſible de trouver des
es de cette grandeur ſi minces
fines ; les fibres en ſont très-
diſtinguées : elles ont par-
s quelques petits poils un peu
s. La pellicule qui eſt entre
bres, s'éleve un peu vers le
u au-deſſus du plan des mêmes
s. La couleur de la feuille eſt
verd obſcur par-deſſus, & par-
us d'un verd blanchâtre & un
luiſant. Toutes les feuilles ſont
elées, & les denticules en ſont
fines.
u centre D. des branches de
e Plante, s'éleve une ſeconde
D. fort droite & fort unie,
t ſur le blanc depuis le bas
u'en haut, dont l'extrémité
e un bouquet de fruits fort rond
un beau rouge. Ce bouquet eſt
poſé de vingt-quatre fruits. Il
a deux de marqués par ces
chiffres 9. 9. La peau rouge
envelope ce fruit, eſt fort mince,
ès unie. Elle couvre une chair
che & un peu molle. Comme

ces fruits ſont doubles, [car il
trouve de ſimples] ils ont cha
deux noyaux mal polis, de la g
ſeur & de la figure des lent
ordinaires, ſéparés néanmoins
de l'autre, quoique poſés ſu
même plan. Ce noyau n'a pa
bord tranchant comme nos le
les ; il eſt preſque par tout ég
ment épais. Chaque fruit eſt p
par un filet uni, égal de tous cô
aſſez fin, & de la couleur de c
de nos petites ceriſes rouges. T
ces filets ſortent d'un même cen
& s'écartent en tout ſens, con
les rayons d'une ſphére ; ils form
le bouquet rond des fruits q
portent.

Ce fruit n'eſt pas bon à mang
le noyau reſſemble aux noyaux c
naires ; il eſt dur, & renferm
germe. Il eſt toujours poſé dan
même plan, que le filet qui port
fruit. Delà vient que ce fruit n
pas rond, & qu'il eſt un peu
plati des deux côtés. S'il eſt doul
il a une eſpéce d'enfoncement

u, dans l'union des deux par-
qui le compoſent. Il a auſſi une
e barbe diamétralement oppo-
u filet, auquel il eſt ſuſpendu.
ıd le fruit eſt ſec, il ne reſte
la peau toute ridée, qui ſe
ſur les noyaux. Elle devient
d'un rouge obſcur, & preſque

u reſte, cette Plante tombe &
t tous les ans. On connoît le
ore de ſes années, par le nom-
des tiges, qu'elle a déja pouſ-
, dont il reſte toujours quel-
traits, comme on le voit mar-
dans la figure, par les petits ca-
éres B. B B. Par-là on voit que
cine A. étoit dans ſa ſeptiéme
e, & que la racine H. étoit
ſa quinziéme.
l'égard de la fleur, quelques-
di ſent qu'elle eſt blanche & fort
te; d'autres aſſurent que cette
te n'en a point, & que per-
e n'en a jamais vû. Il eſt plutôt
able qu'elle eſt ſi petite, & ſi
remarquable, qu'on n'y fait pas

d'attention ; & ce qui paroit le
firmer, eſt que ceux qui cherc
le *Gin-Seng*, n'ayant en vûe qu
racine, mépriſent, & reje
d'ordinaire tout le reſte, co
inutile.

Il y a des Plantes, qui ont
bouquet des fruits, qui ont été
finés ci-deſſus, ont encore u
deux fruits tout à fait ſembl
aux premiers, ſitués à un po
ou à un pouce & demi au deſſou
bouquet ; & alors on dit, qu'il
bien remarquer l'aire de vent
ces fruits indiquent, parce q
ne manque guéres de trouver en
cette Plante à quelques pas d
ſur ce même rhomb, ou aux envir
La couleur du fruit, quand il e
diſtingue cette Plante de toute
autres, & la fait remarquer
bord : mais il arrive ſouvent qu
n'en a point, quoique la racine
fort ancienne. La racine marq
dans la figure par la Lettre H
portoit aucun fruit, quoi qu'
fût dans ſa quinziéme année.

Comme on a eu beau ſemer la
aine, ſans que jamais on l'ait vûe
uſſer, il eſt probable que c'eſt ce
i a donné lieu à la fable qui
cours parmi les Tartares. Ils di-
t qu'un Oiſeau la mange dès
'elle eſt en terre; que ne la pou-
nt digérer, il la purifie dans ſon
omac; & quelle pouſſe enſuite
ns l'endroit où l'Oyſeau la laiſſe
ec ſa fiente. Il eſt plus vrai-ſem-
ble, que ce noyau demeure fort
g-tems en terre, avant que de
uſſer aucune racine. Et ce ſenti-
nt paroît fondé, ſur ce qu'on
uve de ces racines qui ne ſont pas
s longues, & qui ſont moins groſ-
que le petit doigt, quoiqu'elles
nt pouſſé ſucceſſivement plus de
tiges, en autant de différentes
nées.

Quoique la Plante, qui eſt décrite
ns la Planche, eut quatre branches;
en trouve néanmoins qui n'en
que deux, d'autres qui n'en ont
e trois; quelques-unes qui en ont
q & même ſept; & celles-ci ſont

les plus belles. Cependant chaqu
branche a toujours cinq feuilles
de même que celle qui eſt deſſinée
à moins que le nombre n'en ait ét
diminué par quelque accident. L
hauteur des Plantes eſt proportion
née à leur groſſeur, & au nombr
de leurs branches. Celles qui n'on
point de fruits, ſont d'ordinair
petites & fort baſſes.

La racine la plus groſſe, la plu
uniforme, & qui a moins de peti
liens, eſt toujours la meilleure. C'e
pourquoi celle qui eſt marquée pa
la Lettre H. l'emporte ſur l'autr
Il ne ſeroit pas aiſé de deviner pou
quoi les Chinois appellent cett
Plante *Gin-ſeng*, qui veut dire repr
ſentation de l'homme. On n'en vo
point qui en approche tant ſoit peu
& ceux qui la cherchent de profe
ſion, aſſurent qu'on n'en trouvo
pas plus qui euſſent de la reſſem
blance avec l'homme, qu'on e
trouve parmi les autres racines, q
ont quelquefois par hazard d
figures aſſez bizares. Les Tartar

ppellent avec plus de raiſon
hota ; c'eſt-à-dire, la premiére
Plantes.

Au reſte, il n'eſt pas vrai que
te Plante croiſſe à la Chine,
mme le dit le Pere Martini, ſur
témoignage de quelques Livres
inois, qui l'ont fait croître dans
Province de Pekin ſur les mon-
nes de *Yong-Pinſou* On a pû ai-
nent s'y tromper, parce que c'eſt
qu'elle arrive, quand on l'ap-
rte de la Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette
nte, n'en conſervent que la ra-
e ; & ils enterrent dans un mê-
endroit tout ce qu'ils en peu-
t amaſſer durant dix ou quinze
rs. Ils ont ſoin de bien laver la
ine, & de la nétoyer, en ôtant
c une broſſe tout ce qu'elle a
matiére étrangére. Ils la trem-
t enſuite un inſtant dans de
u preſque bouillante, & la font
ner à la fumée d'une eſpéce de
let jaune, qui lui communique
peu de ſa couleur. Le millet

renfermé dans un vaſe avec un pe
d'eau, ſe cuit à un petit feu ; l
racines couchées ſur de petites tra
verſes de bois au-deſſus du vaſe,
ſéchent peu à peu ſous un linge, o
ſous un autre vaſe qui les couvre. O
peut auſſi les ſécher au Soleil,
même au feu ; mais quoiqu'elle
conſervent leur vertu, elles n'on
pas alors cette couleur que l
Chinois aiment, quand ces racin
ſont ſéches : il faut les tenir re
fermées dans un lieu qui ſoit au
bien ſec, autrement elles ſeroie
en danger de ſe pourir, ou d'êt
rongées des vers.

CHAPITRE VII.

vitude des Habitans du Royaume de Carnate ; Superſtitions des Brames ; leur Créance ſur les differens âges du Monde, ſur le cours & le mouvement des Aſtres.

E Royaume de Carnate eſt fort peuplé, & on y voit un grand mbre de Villes & de Villages. Il roit beaucoup plus fertile, ſi les ores (Mahométans ſujets du Mol) qui l'ont ſubjugué, ne fouent pas les peuples par leurs conuelles exactions. L'oppreſſion où vent les Indiens de Carnate ſous e pareille domination, les rend trêmement miſérables ; ils ne reent preſque aucun fruit de leurs avaux. Le Roi de chaque Etat a domaine abſolu & la propriété s terres. Ses Officiers obligent les bitans d'une Ville à cultiver une

certaine étendue de terre qu'ils le
marquent. Quand le tems de
moiſſon eſt venu, ces mêmes C
ficiers vont faire couper les grai
& les ayant fait mettre en un mo
ceau, ils y appliquent le ſceau
Roi, & puis ils ſe retirent. Quar
ils le jugent à propos, ils vienne
enlever les grains dont ils ne laiſſe
que la quatriéme partie, & que
quefois moins au pauvre laboureu
Ils les vendent enſuite au peuple
prix qui leur plaît, ſans que pe
ſonne oſe ſe plaindre.

Le Grand Mogol tient d'ord
naire ſa Cour du côté d'Agra
éloignée d'environ cinq cens lieu
du Royaume de Carnate; & c'e
cet éloignement de la Cour Mogol
qui contribue beaucoup à la m
niere dure dont les Indiens ſo
traités. Le Mogol envoie dans c
terres un Officier, qui a le titre
Gouverneur, & de Général
l'armée. Celui-ci nomme des Sou
Gouverneurs, ou Lieutenans, po
tous les lieux conſidérables, a

recueillir les deniers qui en pro-
nnent. Comme leur Gouverne-
nt ne dure que peu de tems, &
après trois ou quatre ans ils ont
ıtume d'être révoqués, ils ſe
ſſent fort de s'enrichir. D'autres
ıs avides encore leur ſuccédent:
ſi ne peut-on guéres être plus
ſérable que les Indiens de ces
res. Il n'y a de riches que les
ficiers Mores, ou les Officiers
liens, qui ſervent les Rois parti-
iers de chaque état. Encore arri-
t'il ſouvent qu'on les recherche,
qu'on les force à grands coups de
bom [gros fouet] de rendre ce
ils ont amaſſé par leurs concuſ-
ns; de ſorte qu'après leur magiſ-
ture, ils ſe trouvent d'ordinaire
ſi gueux qu'auparavant.

Ces Gouverneurs rendent la juſ-
e ſans beaucoup de formalité:
ui qui offre le plus d'argent,
gne preſque toujours ſa cauſe; &
ce moyen les criminels échap-
nt ſouvent aux châtimens, que
ritent les crimes les plus noirs.

Ce qui arrive même assez commu
nément, est que les deux parti
offrant à l'envi de grandes sommes
les Mores prennent des deux côté
sans donner ni à l'une ni à l'autre
satisfaction qu'elle demande.

Quelque grande que soit d'ailleu
la servitude des Indiens sous l'Empi
du Mogol, ils ont la liberté de
conduire selon la coutume de leu
Castes.

On doit dire à la louange d
Indiens du Carnate, qu'ils sont fo
sobres, & qu'ils naissent même ave
une horreur naturelle de toute boi
son qui enivre. Ils sont très rése
vés à l'égard des femmes, du moi
à l'extérieur ; & on ne leur ver
rien faire en public, qui soit cont
la pudeur, ou la bienséance. L
respect qu'ils ont pour leur *Courou*
ou leur Docteur, est infini. Ils
prosternent devant lui, & le rega
dent comme leur pere. On ne vo
guéres de Nation plus charitab
envers les pauvres ; c'est une l
inviolable parmi les parens, de s'a
sist

r les uns les autres, & de par-
r le peu qu'ils ont avec ceux
ſont dans le beſoin. Ces Peuples
encore très-zélés pour leurs Pa-
es : un Artiſan qui ne gagnera
dix fanons par mois, [piéce de
noye, qui vaut environ cinq
] en donnera quelquefois deux
dole.

our ce qui eſt de leur Religion,
ne peut douter qu'ils n'ayent eu
que connoiſſance de la vérita-
Ce qu'il eſt aiſé de voir à la
du Livre appellé *Pantangan*,
voici les paroles traduites mot
mot. *J'adore cet Eſprit qui n'eſt*
ni au changement, ni à l'inquié-
, cet Etre dont la nature eſt indi-
e, cet Etre dont la ſimplicité
net aucune compoſition de qualités,
tre qui eſt l'origine & la cauſe de
es Etres, & qui les ſurpaſſe tous
cellence, cet Etre qui eſt le ſoutien
univers, & qui eſt la ſource de ſa
Puiſſance. Mais ces expreſſions
lles ſont mêlées dans la ſuite
plus grandes extravagances.

Ce ſont les Poetes du Pays, q
par leurs fictions ont effacé de l'e
prit de ces Peuples les traits de
Divinité. La plupart des Liv
Indiens, ſont des Ouvrages
Poeſie, pour leſquels ils ſont f
paſſionnés; & c'eſt de là ſans dou
que leur Idolâtrie tire ſon origi
Les noms de leurs faux Dieu
Chiven, *Ramen*, *Vichnou*, ſont ſa
doute les noms de quelques anci
Rois, que la flaterie des Indie
& ſur tout des Brames, a divini
ou par une Apothéoſe, ou par
Poëmes compoſés en leur honne
Les anciens Livres qui contenoi
une doctrine plus pure, étant éc
dans une Langue fort ancienn
ont été négligés peu à peu; & l'uſa
de cette Langue s'eſt entiéreme
aboli. Cela eſt certain à l'égard
Livre de la Religion appellé *
dam, que les Sçavans du Pays n'
tendent plus; ils ſe contentent
le lire, & d'en apprendre quelq
endroits par cœur, qu'ils pron
cent d'une maniére myſtérieuſe

impoſer plus facilement aux
ples.
utre *Vichnou* & *Chiven*, qui ſont
rdés comme les deux Princi-
s Divinités, & qui partagent les
ens en deux Sectes différentes,
admettent encore un nombre
que infini de Divinités ſubal-
es. *Brama* tient le premier rang
ni celles-ci. Selon leur Théolo-
les Dieux ſupérieurs l'ont créé
le tems ; en lui donnant ſes
ogatives ſinguliéres ; & la Sur-
adance ſur toutes les Divinités
ieures.
es Indiens n'obſervent que les
principaux rhumbs de vent
s placent comme nous à l'hori-
Or ils prétendent que dans cha-
de ces endroits un demi Dieu a
placé par *Brama*, pour veiller
en général de l'Univers Dans
eſt le Dieu de la Pluie, dans
re le Dieu des Vents, dans un
éme le Dieu du Feu ; & ainſi
utres, qu'ils appellent les huit
ens. *Divendiren*, qui eſt comme

le premier Miniſtre de *Brama*, co
mande immédiatement à ces Di
inférieurs. Le Soleil, la Lune,
Planettes, ſont auſſi des Die
Enfin ils comptent juſqu'à trois m
lions de ces Divinités ſubaltern
dont ils rapportent mille fables i
pertinentes.

Ils croyent un Paradis, mais d
la félicité conſiſte dans les plai
des ſens; ils croyent auſſi un enf
mais qu'ils ne penſent pas pouv
durer éternellement.

Pour ce qui eſt de leur Mora
ils admettent cinq péchés, qu'ils
gardent comme les plus énormes.
Bramicide, ou meurtre d'un Bra
l'ivrognerie, l'adultére commis a
la femme de ſon *Gourou*, le
quand la matiére eſt conſidérab
& la fréquentation de ceux qui
commis quelqu'un de ces péc
Ils ont auſſi cinq péchés capita
la luxure, la colére, l'orgueil,
varice, & l'envie ou la haine.
ne condamnent pas la Polygami
quoi qu'elle ſoit plus rare pa

, que parmi les Mores. Mais
nt horreur d'une Coutume auſſi
trueuſe que bizarre, qui régne
le *Malleamen*. Les femmes de
ays peuvent épouſer autant
nmes qu'elles veulent ; & elles
ent chacun d'eux à leur fournir
fférentes choſes dont elles ont
n, l'un des habits, l'autre du
& ainſi du reſte.

récompenſe, on voit parmi les
ens de Carnate une coutume,
n'eſt pas moins étrange. Les
es des Idoles ont accoutumé
ercher tous les ans une épouſe
rs Dieux. Quand ils voyent une
ne à leur gré, ſoit qu'elle ſoit
ée, ſoit qu'elle ſoit libre, ils
vent, ou la font venir adroi-
nt dans le Pagode ; & là ils
la cérémonie du mariage. Ils
buſent enſuite ; ce qui n'em-
e pas qu'elle ne ſoit reſpectée
peuple, comme l'épouſe d'un
.

eſt encore un uſage dans plu-
s Caſtes, ſur tout dans les

plus distinguées, de marier le
enfans dans l'âge le plus tend
Le jeune mari attache au col
celle qui lui est destinée, un p
bijou qu'on appelle *Tali*, qui dist
gue les femmes mariées de celles
ne le sont pas. Si le mari vien
mourir, avant que le mariage ait
être consommé, on ôte le *Tali* à
jeune veuve, & il ne lui est p
permis de se remarier. Comme r
n'est plus méprisable, selon l'idée
Indiens, que cet état de viduit
c'est en partie pour n'avoir pa
soutenir ce mépris, qu'elles se b
loient toutes vives avec le corps
leur mari. C'est ce qu'elles ne ma
quoient pas de faire, avant que
Mores se fussent rendus maîtres
Pays, & que les Européens occ
passent les côtes; mais à présent
voit peu d'exemples d'une si barb
coutume. Cette loi ne regar
point les hommes; car un seco
mariage ne les déshonnore, ni eu
ni leur Caste.

Une des maximes de Moral

égne encore davantage parmi
diens, eſt que pour être heu-
il faut enrichir les Brames,
l n'y a guéres de moyen plus
ce d'éfacer ſes péchés, que de
ire l'aumône.
ſont les Brames qui ont intro-
Aſtrologie judiciaire, qui fait
dre le bonheur ou le malheur
ommes, le bon ou le mauvais
de leurs affaires, de la con-
on des Planettes, du vol des
ux, & du mouvement des
s. Par là ils ſe ſont rendus com-
arbitres des bons & des mau-
ours : on les conſulte comme
racles ; & ils vendent bien
leur réponſe.
comptent quatre âges depuis
mmencement du monde. Le
er qu'ils repréſentent comme
écle d'or, a duré, diſent-ils,
pt cens vingt-huit mille ans ;
alors que fut formé le Dieu
a, & que prit naiſſance la
des Brames qui en deſcendent.
hommes étoient d'une taille

giganteſque : leurs mœurs étoi
fort innocentes ; ils étoient exem
de maladies , & vivoient juſq
quatre cens ans.

Dans le ſecond âge , qui a d
douze cens quatre-vingt-ſeize m
ans , ſont nés les *Rajas* ou *Kchatr*
Caſte noble , mais inférieure à c
des Brames. Le vice comme
alors à ſe gliſſer dans le monde.
hommes vivoient juſqu'à trois c
ans. Leur taille n'étoit pas ſi gra
que dans le premier âge.

A celui-ci a ſuccédé un troiſié
âge , qui a duré huit millions
xante & quatre mille ans ; le v
augmenta beaucoup , & la ve
commença à diſparoître : auſſi
vêcut-on que deux cens ans.

Enfin ſuivit le dernier âge ,
eſt celui où nous vivons , & où
vie de l'homme eſt diminuée
trois quarts ; c'eſt dans cet âge
le vice a pris la place de la ve
preſque banie du monde. Ils p
tendent qu'il s'en eſt écoulé qua
millions vingt-ſept mille deux c

ſoixa

nte & quinze ans : ce qu'il y a
lus extravagant, eſt que leurs
es déterminent la durée de cet
, & marquent le tems où le
de doit finir.
s ſont aſſez verſés dans l'Arit-
ique ; mais ce n'eſt que dans ce
egarde la pratique. Ils appren-
l'art de compter, dès leur plus
re jeuneſſe ; & ſans ſe ſervir de
ume, ils font par la ſeule force
'imagination toutes ſortes de
ptes ſur les doigts : ils ont ce-
ant quelque méthode Mécha-
e, qui leur ſert de régle pour
maniere de calculer.
regard de l'Aſtronomie, les
nes ont les Tables des anciens
onomes, pour calculer les E-
es, & ſçavent même s'en
r. Leurs prédictions ſont aſſez
s, aux minutes près, qu'ils
lent ignorer, & dont il n'eſt
parlé dans leurs Livres, qui
ent des Eclypſes du Soleil &
a Lune. Eux-mêmes quand
n parlent, ne font aucune

mention de minutes, mais seul
ment de *Gari*, ou de demi *ari*
d'un quart & demi quart de *Gar*
or un *Gari* est une de leurs heures
mais qui est bien petite en comp
raison des nôtres. Car elle n'est q
de vingt-deux minutes, & envir
quarante-trois secondes.

Quoiqu'ils s'achent l'usage de c
Tables, & qu'ils prédisent les
clypses, il ne faut pas croire po
cela qu'ils soient fort habiles da
cette science. Tout consiste dans u
pure Méchanique, & dans quelqu
opérations d'Aritmétique. Ils
ignorent tout à fait la Théorie,
n'ont nulle connoissance des rappo
& des liaisons que ces choses
entr'elles. Il y a toujours quelq
Brame, qui s'applique à connoî
l'usage de ces Tables : il enseig
ensuite à ses enfans ; & ainsi par u
espéce de tradition, ces Tables
été trasmises des peres aux enfa
& on en a conservé l'usage qu'il
falloit faire. Ils regardent un jo
d'Eclypse, comme un jour d'Ind

ce pléniére ; car ils croyent qu'en
avant ce jour-là dans l'eau de la
, ils ſe purifient de tous leurs
nés.

Comme ils n'ont qu'un faux ſiſtê-
du Ciel & des Aſtres, il n'y a
t d'extravagances, qu'ils ne
nt du mouvement du ☉ oleil,
s autres Planettes. Ils tiennent,
exemple, que la Lune eſt au
s du Soleil, que le Soleil, après
r éclairé notre hémiſphére, va
nacher durant la nuit derriére
montagne. Ils admettent neuf
ettes, en ſuppoſant que les
ls aſcendant & deſcendant ſont
Planettes réelles, qu'ils nom-
pour cela *Ragou* & *Kedou*; de
ils ne peuvent ſe perſuader
a terre ſoit ronde, & ils lui
ent je ne ſçais quelle figure
re.

eſt vrai pourtant, qu'ils recon-
nt les douze ſignes du Zodia-
& que dans leur Langue ils
lonnent les mêmes noms que
eur donnons. Mais la maniérr-

dont ils diviſent le Zodiaque, &
les Signes qui le compoſent, méri
d'être rapportée.

Ils diviſent la partie du Ciel
qui répond au Zodiaque, en ving
ſept Conſtellations. Chacune de c
Conſtellations eſt compoſée d'u
certain nombre d'étoiles, qu'ils d
ſignent comme nous par le nom d'u
animal, ou d'une autre choſe in
nimée. Ils compoſent ces Conſte
lations du débris de nos Signes,
de quelques autres étoiles, qui le
ſont voiſines. La premiére de leu
Conſtellations commence au Sig
du Bélier, & renferme une
deux de ſes étoiles, avec quelque
unes du voiſinage : ils l'appelle
Achonini, qui veut dire en leur La
gue Cheval, parce qu'ils croyent
voir la figure d'un Cheval. La
conde ſe prend enſuite en monta
vers le Signe du Taureau, & s'a
pelle *Barany*, parce qu'ils préte
dent qu'elle a la figure d'un E
phant, & ainſi des autres.

Chaque Signe renferme deux

s Conſtellations, & la quatriéme
rtie d'une autre, ce qui fait juſ-
ment vingt-ſept Conſtellations
ns toute l'étendue du Zodiaque,
des douze Signes. Ils ſubdivi-
nt chacune deſdites Conſtellations
quatre parties égales, dont cha-
ne eſt déſignée par un mot d'une
ule ſyllabe ; par conſéquent
ute la Conſtellation eſt appellée
un mot bizarre de quatre ſyllabes,
i ne ſignifie rien, & qui exprime
ulement les quatre parties éga-
s.

Ils diviſent encore chaque Signe
neuf quarts de Conſtellation,
i ſont autant de dégrés à leur
ode, & qui en valent trois des
tres, & vingt minutes de plus.
nfin, ſelon ces mêmes principes,
diviſent le Zodiaque en cent huit
leurs dégrés ; de ſorte que quand
veulent marquer le lieu du Soleil,
nomment premiérement le Signe,
ſuite la Conſtellation, & enfin
dégré, ou la partie de la Conſ-
llation à laquelle répond le Soleil.

Si c'eſt la premiére partie, ils mettent la premiére ſyllabe ; ſi c'eſt la ſeconde, ils y mettent la ſeconde, & ainſi du reſte.

HAPITRE VIII.

DU TEMPLE D'ISIS;

ription des Grottes de la Baſſe-ébaïde ; de la célébre Ville d'An-oë ; de la Colonne d'Aléxandre vére ; du Lac de Mœris, ou de ron ; d'un Sacrifice offert au So-l ; du Sphinx ; des Cataracles ; Labyrinthe ; du fameux Puits Joſeph ; du Palais d'Achemou-in.

TEMPLE D'ISIS.

N voit dans le village de *Bha-beit*, c'eſt-à-dire en Arabe, ſon de Beauté, les reſtes d'un plus beaux, des plus vaſtes, es plus anciens Temples d'E-e. Toutes les pierres ſont d'une ueur, & d'une épaiſſeur énor-, toutes de marbre granit, or-la plûpart de Sculptures, qui

repréſentent en demi reliefs d
Hommes & des Femmes, & to
tes ſortes d'hieroglyphes. Pluſieu
de ces pierres portent la figure d'
Homme debout, un bonnet lo
& pointu en tête, tenant deux g
belets dans les deux mains, & l
préſentant à trois ou quatre filles
qui ſont pareillement debout l'u
derriére l'autre. Ces Filles ont u
javelot dans une main, & un bât
plus court dans l'autre, & ſur
tête une boulle entre deux corn
longues & déliées. D'autres pierr
ſont embellies de diverſes imag
hieroglyfiques d'oiſeaux, de poi
ſons, & d'animaux terreſtres. U
pillier d'un beau granit fort hau
& fort maſſif, ayant dans ſa part
ſupérieure quatre entaillures au
quatre faces, paroît avoir été con
truit pour ſoutenir les arcades,
les voutes de ce grand édifice
Chaque face du pillier préſente au
yeux une tête de femme gravée
plus grande que nature. Ces gra
vures n'ont ſouffert aucune injure

tems, ni du Soleil, ni des
es.
érodote, avec toute l'Anti-
, parle d'un Temple conſtruit
ilieu du *Delta*, dans le village
uſiris, conſacré à la Déeſſe
femme d'Oſiris, ſi reſpectée
es Egyptiens. Il paroît plus
robable, que ce Temple qui
t à *Bhabeit*, étoit ce Temple
e de la Déeſſe Iſis, & que
lle même dont parle Héro-
, eſt la Ville même de *Bhabeit*,
au milieu du Delta, proche
nythus ou *Sammanoud*. Cette
on eſt d'autant plus croyable,
dans tout le reſte de l'Iſle,
inoui qu'on ait trouvé aucun
e, ni grand ni petit, d'aucun
ment de marbre, ou de pierre,
uiſſe convenir à d'autres Di-
s qu'à la Déeſſe Iſis.
s ruines du Temple de cette
e ont environ mille pas de
Elles ſont à une lieue du Nil,
leux ou trois lieues de *Samma-*
& de la grande *Mehalée*, vers

le Nord, à vingt-cinq ou trent
lieues du Caire. Dans ces ruines o
ne trouve ni briques, ni mortier, r
ciment, ni plâtre, ni pierre com
mune. On ne voit que groſſes maſſ
de marbre granit.

Grottes de la Baſſe Thébaïde.

C'eſt à *Soudai*, que commence
les Grottes de la baſſe Thébaïd
La perſpective que forment les d
vers rangs, & les bizares ouvertur
de ces grottes; l'immenſe étendue d
Nil, qui unit par une ſeule napp
d'eau les deux chaînes de monta
gnes, qui bordent l'Egypte à ſo
Levant & à ſon Couchant; la mult
tude des bâtimens à voiles & à r
mes, dont ce fleuve eſt couver
le nombre prodigieux de Villes,
de Hameaux qui forment différe
tes Villes; les Forêts d'Acacias,
Sycomores & de Palmiers, qui fo
briller leur verdure au-deſſus d
flots; tout cela préſente aux ye
un Spectacle qui les charme:
n'eſt pas étonnant que les Romai

eu la curioſité de faire des
s en Egypte, pour jouir du
de voir ces différens tableaux,
nature, plus habile que tous
ntres du monde, a voulu
e elle-même en ces lieux.
Grottes s'étendent juſqu'à
outh, du même côté, c'eſt-
u Levant du Nil. On ne voit
campagne toute ſabloneuſe,
ues endroits près, où il y a
bitations. Elle n'a qu'une
eue de largeur, depuis le
la montagne juſqu'au Nil;
s terres qui ſont au Couchant
e ri iere ſont très-fertiles, &
ent cinq ou ſix lieues vers les
nes qui les bornent.
Grottes dont nous parlons,
nt un terrain de quinze à
eues. Elles ſont creuſées dans
tagne du Levant du Nil,
face à la riviére qui baigne
de cette montagne. A la
ûe de ces Grottes, on juge
nt, qu'elles ont été d'abord un
pierreux de la montagne qui

côtoye le Nil ; qu'on a enſu
fouillé ce terrain pour en tirer
pierres, qui devoient ſervir à
conſtruction des Villes voiſines
Pyramides & des autres grands é
fices. Les Pierres qu'on a tirées
ces carrieres, ont laiſſé, pour a
parler, des appartemens vaſt
obſcurs, bas, & qui forment
eſpéce d'enfilade ſans ordre & ſ
ſymétrie. Les voutes de ces con
vités baſſes & inégales ſont ſou
nues de diſtance en diſtance par
pilliers, que les Ouvriers ont lai
exprès pour les appuyer.

Rien ne reſſemble donc plus à
carriéres, que ce qu'on app
aujourd'hui Grottes; & il eſt hor
doute, qu'elles ont été carri
dans leur origine.

En effet, Hérodote nous appre
que le Roi Cléopas employa
mille hommes l'eſpace de dix
à ouvrir des carriéres dans la m
tagne du Levant du Nil, & à
tranſporter les pierres au-delà
fleuve ; que pendant dix au

ſuivantes, les mêmes cent
hommes furent occupés à
une Pyramide conſtruite de
erres tendres & blanches en
t de la carriére, mais qui peu
ſe durciſſent à l'air & bruniſ-

milieu de ces carriéres eſt un
Temple, orné de peintures
glyfiques, qui le rendent très
ble à la vûe.
Temple eſt d'une figure quarrée
atre ou cinq toiſes de longueur
n peu moins de largeur, &
e moins de hauteur. La voute,
urailles, le dedans, le dehors,
ſt peint, mais avec les cou-
es plus brillantes, & les plus
s. Les dehors de la muraille
nſervé juſqu'à préſent des figu-
tiéres, avec preſque tous leurs
, & toute la vivacité du co-

côté droit on voit un homme
t, avec une canne de chaque
, appuyé ſur un Crocodile;
e fille auprès de lui, ayant une
à la main.

On voit à la gauche de la p
un homme pareillement debout
appuyé sur un Crocodille, ten
une épée de la main droite, & d
gauche une torche allumée.
dedans du Temple, des fleurs
toutes couleurs, des instrumens
différens Arts, & d autres figu
groteſques & emblématiques
dépeintes. On y voit aussi d'un
tre côté une chasse, où tous
Oiseaux du Nil sont pris d'un
coup de rêts; & de l'autre on y v
une pêche, où les poissons de ce
riviére sont envelopés dans un
filet.

Au fond du Temple on a cre
dans le mur une niche assez p
fonde, élevée de six ou sept pie
large de quatre pointes, & enjoli
comme tout le reste.

Les Peintures Hiéroglyphiq
de ce Temple sont une nouve
preuve de l'ancienneté de ces carr
res. Car les Grecs & les Perses, us
pateurs de l'Egypte, & ennemis
toutes ces figures, n'en ont jam
été les Auteurs.

n remarque dans ces carriéres
res endroits deſtinés à la priére
nciens Egyptiens, & d'autres
nés à la ſépulture des morts. Ce
les trous dans l'épaiſſeur du roc,
pieds de long & de deux de
; & c'eſt-là juſtement la me-
d'un cercueil. Pour trouver ces
eils, il faut quelquefois deſ-
e dans un puits peu profond,
i a des trous de part & d'autre
la commodité de ceux qui y
ndent. Le fond de ce puits
it à une eſpéce d'allée quar-
faite dans le roc, & par conſé-
t très-obſcure. On obſerve aiſé-
une parfaite conformité du
de ces carriéres, avec ceux
trouve dans les Pyramides &
les Cimetiéres, où les Momies
renfermées. C'eſt de ces carrié-
ercées par les premiers Pha-
, pour fonder des habitations
vivans, & des ſépulchres aux
s, que les ſucceſſeurs d'Aléxan-
& les Romains après eux, ont
cette quantité prodigieuſe de

pierres, qui leur étoit néceſſai
pour l'établiſſement de leurs col
nies.

Ces ténébreuſes cavernes, q
dans la ſuite ont ſervi de retraite
une infinité de Solitaires, ſont pa
tagées en différentes cellules trè
petites, & pratiquées dans les vo
tes des carriéres, dont les portes
les fenêtres n'ont pas plus d'un pi
en carré. On trouve d'eſpace
eſpace des Croix, des Images, d
Oratoires, & d'autres marques de
dévotion & de la pieté de ces Sai
Anachorétes.

La célébre Ville d'Antinoë.

Vers le Nord, entre le Nil &
montagne des Grottes, on voit
une plaine de ſable les ruines
deux Villes qui ſont voiſines l'u
l'autre. La premiére paroît av
été comme le Fauxbourg de l'aut
Son circuit eſt de deux milles en
ron. Elle ne contient que des reſ
de maſures aſſez communes.
ſeconde Ville, qui eſt deux fois p
gran

de que la premiére, préſente
ord aux yeux des édifices publics
e magnificence Royale. Ils fu-
en effet l'ouvrage de l'Empereur
en.
es Hiſtoires nous ont appris la
paſſion, que ce Prince eut pour
une Antinoüs. Il la fit paroître
ſlive pendant la vie de ce Favo-
nais elle éclata plus que jamais
ſa mort. Il mourut dans un
ge qu'Adrien fit en Egypte.
ouleur qu'il en conçut, lui fit
ter tout ce que ſon authorité
puiſſance pouvoient exécuter,
immortaliſer le nom de ſon
noüs. Il lui fit conſtruire &
r des Temples. Il inſtitua des
en ſon honneur; les Grecs,
lui complaire, ſoutinrent qu'il
rendu des Oracles, qu'on ſçait
été compoſés ſecréttement par
en même. Ce Prince fit enſuite
rer avec une pompe ſomptueu-
cérémonies de ſon apothéoſe.
content de tout cela, il fit bâtir
etite, mais magnifique Ville

ſur les bords du Nil, près du li
où l'on prétend qu'*Antinous* expir
& il donna à cette Ville le no
d'*Antinoë*, ou *Antinopolis*.

La Ville eſt quarrée ; elle n'a
diamétre qu'environ deux mille p
communs. Deux grandes & longu
rues, qui ſe croiſent par le milie
& qui vont toutes deux d'une ext
mité de la Ville à l'autre, en fo
ment la figure. Ces deux rues cr
ſées ont de largeur dix-huit pas,
quarante-cinq pieds de Roi, & co
duiſent à quatre grandes portes de
Ville. Outre ces deux grandes ru
qui la partagent en quatre part
égales, il y en a pluſieurs autres
traverſe, moins larges, mais au
longues, toutes tirées au co dea
& placée d'eſpace en eſpace po
donner aux maiſons des iſſues co
modes : c'eſt ce qu'il eſt aiſé de
connoître, par les veſtiges qui
reſtent.

Les deux grandes rues, &
autres de traverſe, avoient tou
de chaque côté leur petite galer

nq à ſix pieds de large, & de
ngueur de leur rue. Ces petites
ries étoient voutées. Leurs vou-
oient appuyées d'un côté ſur
olonnes de pierre d'ordre Co-
en, très-délicatement travail-
& étoïent poſées de l'autre
e toit des maiſons, que l'art
conſtruites exprès.
voute des galeries des deux
les rues, plus larges que celles
ues de traverſe, étoit ſou-
par plus de mille colonnes
es ſur la même ligne; ce qui
t faire un ſpectacle auſſi agréa-
ux yeux, que magnifique.
tte Ville étoit un continuel Pé-
; d'où l'on peut juger que
ereur Adrien avoit eu autant
d à la commodité des Ci-
s, qu'à la magnificence du
ment qu'il vouloit laiſſer à la
ité. Car par le moyen de ces
es, qui ornoient toutes les
on alloit dans tous les quar-
e la Ville, à couvert des ar-
du Soleil, & des autres injures
r.

De toutes ces voutes, & de
nombre prodigieux de colonn
qui les soutenoient, il n'en res
aujourd'hui que des morceaux
& là, qui servent seulement
témoins de ce qu'elles étoient autr
fois.

Pour ce qui est des quatre gra
des portes de la Ville, celles q
étoient au Septentrion & au Levan
sont ruinées à n'être plus reconno
sables par leur forme ; les de
autres du côté du Midi & du Co
chant sont assez entiéres.

La Porte qui est au Midi,
une espéce d'arc de triomphe, qu
trois grandes Portes voutées, c
servent de trois passages. La Po
du milieu a environ vingt-huit pie
de Roi de largeur & quarante de ha
teur. Elle se fermoit par de
grands batans de bois couverts
fer, qui ont été dans la suite
tems transportés au Caire, pour
former une voute, qu'on appe
Bab Ezzouailé, proche le Palais
grand Prevôt. Les deux Portes

aux côtés de la plus grande
eſt au milieu, ont environ
t-quatre pieds de haut, ſur dix
ouze de large. Elles ont au-
s d'elles une ouverture quarrée,
ns grande que les deux portes
ſont au-deſſous.
a largeur de tout cet édifice eſt
viron ſoixante-ſix pieds, l'é-
eur de quinze ou vingt, la hau-
de quarante-cinq. Les deux
des ſont enrichies de huit pilaſ-
Corinthiens en bas relief, cane-
epuis le milieu juſqu'à leur baſe.
ſaillie des angles & de leurs
iteaux eſt ſi grande, qu'elle a
né occaſion aux Mores d'appel-
cette Porte *Abou-Elqueroum*,
-à-dire, le pere des Cornes.
is-à-vis de ces huit pilaſtres, &
q ou ſix pas delà, huit Colon-
Corinthiennes de pierre blanche
ent été élevées de quatre pieds
uſt. Chaque fuſt étoit de cinq
es égales, & cannelées depuis le
juſqu'au milieu; le tems a reſ-
é deux colonnes qui regardent

la Ville ; les deux autres ſont pl
de moitié détruites ; pour ce qui e
de celles qui regardoient la camp
gne , on n'en voit pas même l
ruines.

La Porte au Couchant eſt au
entiére que celle du Midi, mais bie
plus maſſive, & d'un goût différen
Elle a pareillement trois Portes, c
trois grands paſſages voutés. L
voute du milieu eſt de ſeize pie
de largeur, & d'environ vingt pie
de haut. Les deux autres ont mo
tié moins d'élévation & de largeu
Il y a pareillement au-deſſus d
trois Portes voutées, trois grande
ouvertures quarrées, qui font un
eſpéce de platte forme Celle d
milieu eſt beaucoup plus grande qu
les deux autres. On y monte pa
deux eſcaliers, d'environ cinquant
marches, pratiqués dans l'épaiſſeu
des murs des deux côtés. Ce monu
ment entier a environ cent-cin
quante pieds de façade, trente-
cinq de hauteur, & quarante-cinq
de profondeur. Les Gens du Pay

omment *Qualaa*, c'eſt-à-dire,
eau, parce que c'eſt un bâti-
ſolide.
quelques pas de cette grande
de la Ville, qui eſt au Cou-
, on rencontre un ſuperbe
il, qui fait l'entrée d'une cour
ente ou quarante pas en quarré,
e de hautes & fortes murail-
renelées, avec un dégré taillé
le mur, à côté du Portail.
ortail paroît avoir été conſ-
, pour y poſer un corps-de-
e.
es Arabes donnent à ce Porti-
& à cette grande Tour, le
e nom qu'ils donnent au Pa-
l'*Achemounain*, c'eſt-à-dire,
b-Elbenat; ce qui ſignifie, maiſon
aiſance des Princeſſes.
magnificence d'Adrien, en
r de ſon favori Antinoüs, ne
rna pas à la conſtruction de ces
e grandes Portes, & de toutes
Galeries des rues, dont nous
ns de parler On voit encore
ifférens quartiers de la Ville

les décombres de plusieurs Palais
Temples. Il n'est plus possible
juger quelle étoit leur structure.
n'est plus aujourd'hui qu'un am
de pierres & de colonnes de tou
sorte de marbre.

On trouve à cent pas de la gran
Porte du Couchant quatorze C
lonnes de granit, qui sont enco
debout, & un peu plus loin quat
autres Colonnes de Porphyre.
que le tems avoit respecté, a é
détruit par les Turcs, pour en enl
ver de gros morceaux de marbre bi
travaillés, & des Colonnes dont
ont voulu orner leurs Mosquées.

La Colonne d'Alexandre Sévère.

Dans la grande rue, qui va
Sud au Nord de la Ville d'An
noë, il y a une place à l'endro
même où cette grande rue est tr
versée par une autre moins grande
qui va de l'Est à l'Ouest. Aux qu
tre coins de cette Place, ou de
Carrefour, il y avoit quatre gra
des Colonnes de pierre d'ord

Corinthie

hien ; de ces quatre, il n'en
lus qu'une , avec trois pié-
x des autres. La Colonne
te , a quatre pieds de diamé-
on Fuſt eſt en cinq piéces ;
miére piéce , voiſine de la
eſt de trois pieds & demi de
r , entourée de feuillages de
, ce qui lui donne beaucoup
ce. Les quatre autres piéces
t pieds chacune. Son chapi-
eſt ſurmonté d'une pierre
e de trois pieds de haut, &
x de large. Cette pierre ſer-
ppui à une Statue qui étoit
Le piédeſtal eſt de onze
le haut, compoſé de huit
e pierre. C'eſt ſur la quatrié-
nquiéme & ſixiéme pierre ,
it l'Inſcription Grecque ſui-
Elle contient treize lignes,
tems , ou les Arabes , ont
lus de la moitié. Voici la
ion de ce qui reſte.

Pour la prospérité. A l'Emper
César Marc Aurele Sévére Aléx
dre, pieux, heureux ... Aurelius ét
Préfet des nouveaux Grecs d'A
noë..... & Appollonius..... sur ces
numens Caius Chrémes.

Sur cette Inscription, il y
quatre remarques à faire.

La premiére est, que la mé
Inscription avoit été gravée sur
quatre piédestaux, d'où il
conclure, que ces quatre Colon
avoient été érigées à l'honneur
Sévére Aléxandre. Son nom y
distinctement gravé.

La seconde réflexion est,
selon toutes les apparences ce
τινοέων a été tronqué, & qu
faut ajouter les deux Lettres ini
les Αν, qui feront en entier
nom Ἀντινοέων.

La troisiéme remarque à faire
que les quatre Colonnes pla
dans une des grandes rues d
Ville d'*Antinoë*, ont été éle

une des Victoires de Sévére
dre. Peut-être après celle
emporta en personne contre
rxes Roi des Perses, en
233. de J.C. Ces branches de
qui environnent le bas de la
e, semblent être un Sym-
e son triomphe.
oms d'Aurelius, d'Appollo-
de Caius Chrémes, expri-
ans l'Inscription, sont les
es Magistrats de la Ville, &
chitecte, ou d'un Officier
npereur, qui tous préside-
la construction de ce monu-
l'honneur de leur Maître.
erniére remarque à faire est,
s cette Inscription, les Ha-
l'Antinoë sont appellés les
ux Grecs. La raison est;
en, dès l'an 175. s'étant
ier aux Mystéres de Cerès
à Athenes, avoit fait
e cette Ville, ou de quel-
Ville de Gréce, des Prê-
des Ministres, pour desser-
sa nouvelle Colonie d'An-

tinoë les Temples qu'il avoit
ſacrés à la mémoire d'Antinoüs.

Cette célébre Ville eſt ſitu
cinquante-deux lieues du Cair
trois de *Mellavi* vers le Nord-
ſur le bord Oriental du Nil.

Le Lac de Mœris, ou de Caro

Diodore de Sicile rapporte, q
Lac de Mœris fut autrefois c
par les ordres d'un ancien Roi
gypte appellé *Mœris*. Ceux du
qui ſe piquent d'être ſçavans
l'Antiquité, diſent que les an
Egyptiens portoient leurs
morts avec grande cérémonie
le bord de ce Lac; que le co
y étant parvenu, un des am
la famille faiſoit l'éloge du dé
qu'enſuite les femmes payées
pleurer redoubloient leurs c
leurs lamentations; que ces
monies finies, on mettoit le
dans une barque pour paſſe
Lac, & l'aller enterrer dans
terre voiſine, deſtinée à l
pulture: ils ajoutent, que le

de cette barque s'appelloient
, & qu'on leur payoit une
monnoie, pour le droit du
e.
à les idées fabuleuſes, qui
ſſé des Egyptiens chez les
iens, des Phéniciens chez les
& de chez les Grecs en
où les Italiens non ſeulement
adoptées, mais les ont en-
richies de leurs nouvelles
ations. Ils ſont cependant
de convenir, qu'ils n'ont
comme ils ont fait, de leurs
lphurés que les oiſeaux n'o-
averſer, de leurs gouffres
qui vomiſſent des tourbillons
x & de flammes, de leurs
s Elyſées placés dans les déli-
campagnes de Bayes, qu'après
ppris ce que les Egyptiens
dit avant eux de leur lac de
, de la barque de Caron, &
es qu'il paſſoit aux enfers.
Auteurs qui ont parlé de ce
e contrediſent. M. *Boſſuet* lui
cent quatre-vingt lieues de

circuit. Il s'en eſt tenu à l'opi
de *Pline*, de *Mutianus*, qui ſe
trompés eux-mêmes. *Pomponius*
ne lui en donne que cent ſix
il eſt inconteſtable que ce La
que vingt-cinq lieues de longu
& ſoixante ou environ de circ
ce qui a été vérifié par de réce
obſervations faites ſur les bord
ce Lac, & réiterées avec b
coup d'exactitude & d'attentio

Sacrifice offert au Soleil.

Aux environs du Bourg de *T*
proche les ruines de la Ville
Babain, qui ſont au Midi de
d'Abouſir, on trouve une lo
plaine de ſable ; elle conduit
monument ſingulier, qui m
d'être vû avec attention.

C'eſt un ſacrifice offert au
leil. Il eſt repréſenté en dem
lief ſur une grande roche, do
ſolidité a bien pû défendre ce
relief contre les injures du te
mais elle n'a pû réſiſter au
dont les Arabes ſe ſont ſervis

uire ce que l'on voit tronqué
la représentation de ce sacrifice.
a roche qui représente ce sa-
e, fait partie d'un grand roc
é au milieu d'une montagne.
alu & bien du tems, & un pé-
travail, pour venir à bout de
dans ce roc une ouverture de
ou six pieds de profondeur sur
cinquantaine de largeur & de
eur. C'est dans cette vaste niche
ée dans le roc, que toutes
gures, qui accompagnent ce
fice du Soleil, sont renfer-
.

n voit d'abord un Soleil en-
né d'une infinité de rayons
uinze ou vingt pieds de dia-
e. Deux Prêtres de hauteur
relle, couverts de longs bon-
pointus, tendent les mains
cet objet de leur adoration.
trémité de leurs doigt touche
émité des rayons du Soleil.
x petits garçons, ayant la tête
erte comme les Prêtres, sont
ur côté, & leur présentent à

chacun deux grands goblets plei
de liqueur. Au-deſſous du Sol
il y a trois agneaux égorgés, &
tendus ſur trois buchers compo
chacun de dix piéces de bois. A
bas du bucher ſont ſept cruch
avec des anſes. De l'autre côté
Soleil, oppoſé au côté des deux S
crificateurs, il y a deux femm
& deux filles en plein relief, att
chées ſeulement par les pieds à
roche, & un peu par le dos. O
y voit les marques des coups
marteau, qui les ont décapité
Derriére les deux petits garçon
il y a une eſpéce de quadre char
de pluſieurs traits hiéroglyphique
il y en a d'autres plus grands, q
ſont ſculptés dans les autres parti
de la niche.

Le Sphinx.

A deux ou trois cens pas de
grande Pyramide, & preſque vis-
vis du vieux Caire, à l'Occident
proche le rivage du Nil, on voit
tête de ce fameux Sphinx, do

d'Auteurs anciens ont parlé.
eſte du corps eſt enterré ſous le
: à juger de ſa groſſeur par ce
n voit de ſa tête, il faut qu'elle
norme. Pline dit que la tête de
onſtre a douze pieds de circuit,
ante trois pieds de longueur,
profondeur, depuis le ſommet
tête juſqu'au ventre, cent
nte & douze pieds. On croit,
e le même Auteur, que le Roi
ſis y a été enterré.
Fable a fait rendre des Ora-
cette Figure monſtrueuſe, qui
la Divinité champêtre des
ans. Mais ces Oracles étoient
frauduleuſe invention de leurs
es, qui ayant creuſé ſous terre
anal aboutiſſant au ventre & à
e de cette prétendue Divinité
erre, avoient trouvé moyen
er dans ſon corps, d'où ils
ent entendre d'une voix ſépul-
e des paroles myſtérieuſes,
répondre aux Voyageurs, qui
ent conſulter l'Oracle.

Les Cataractes du Nil.

De tout tems les Egyptiens or
eu les Cataractes devant leurs yeux
ſurtout la derniére, qui ſépare l
Nubie de l'Egypte. Chaque Cata
racte eſt un amas de hauts rochers
au travers deſquels coule le Nil e
forme de caſcade. Il y auroit de l
témérité à tenter d'y faire paſſe
une barque. Le cours du Nil n'e
pratiquable, que lorſqu'il eſt dan
l'Egypte ; car il y a ſept de ces Ca
taractes, en remontant de l'Egypt
à la ſource du Nil.

On ne peut pas douter, que l
Nil ne ſe jettât dans la mer Méd
terranée par ſept embouchures. Le
Anciens les nommoient Peluſia
cum, Taniticum, Mendeſium
Pathmeticum, Sebennetycum, Bo
bitinium, Canopicum. Voilà pou
quoi Virgile, parlant du Nil
lui donne l'épithete de *Septemgem*
nus : *& ſeptemgemini turbant trepid*
oſtia Nili ; & Ovide celle de *Septem*

s : *perque papyriferi ſeptemflua*
ina Nili.

'tolomée, il eſt vrai, en met
x autres, qu'il appelle, l'une
eplimi, & l'autre Dioclas. Pline
met quatre ſans les nommer.
bon & Diodore diſent en géné-
, qu'il y en avoit pluſieurs. Tous
Auteurs ne ſe contrediſent pas
r cela. Ils parlent des embou-
res que l'on avoit ajoutées aux
, qui étoient naturelles au Nil.
lomée s'en explique nettement,
ſqu'il les appelle fauſſes embou-
res, & qu'il les diſtingue des vé-
bles embouchures.

es ſept véritables embouchures
iſtent encore : mais elles ont
ngé de nom ; & dans quelques-
s, l'eau n'en ſort pas continuel-
ent, & avec la même abondance
autrefois.

Le Peluſiacum oſtium eſt au-
rd'hui celui de Thiné, au bout
Lac Mantalé. Il n'en faudroit
nt d'autre preuve que les termes
mes. En effet πηλούσιον en Grec,

& Thine en Arabe, signifient l'un &
l'autre de la boue. Mais il y en
une qui paroît démonstrative. Selo
Diodore & Strabon, il y avoit mill
trois cens stades, c'est-à-dire,
peu près cinquante-quatre lieues
depuis l'ostium Pelusiacum, jusqu'
l'ostium Canopicum. Or Thiné e
précisément à cinquante-quatr
lieues de Madié, qui est le Cano
picum ostium des Anciens. Thiné e
donc l'embouchure Pelusiaque.

L'Ostium Tanicum, ou Taniti
cum, ainsi nommé à cause de la vill
de Tanis, est l'embouchure Eumm
messarege, près de San, qui est l'an
cienne ville de Tanis.

La ville de Mendès avoit auss
donné son nom à l'ostium Mende
sium. Mendès étoit dans la Provinc
dont Themuis, aujourd'hui Themei
étoit la Capitale. Par conséquen
l'embouchure de Dibé, que quel
ques Peuples de la Méditerrané
appellent Pesquiere, est le Men
desium des Anciens; car cette em
bouchure n'est pas éloignée de
Themei.

l n'y a nulle difficulté pour
um Pathmeticum, ou Phami-
n, qu'Hérodote appelle Buco-
n. Tout le monde convient,
c'eſt l'embouchure de Damiette,
t indubitable que le Bogas,
lequel eſt Damiette, étoit
atmétique des Anciens.
'on peut dire la même choſe
deux embouchures Sebennyti-
& de la Bolbitique. L'une
à l'embouchure de Brullos;
ortir du Lac de Brullos, il y a
canal qui aboutit à la mer. Les
iens l'appelloient Oſtium Seben-
cum, à cauſe de la ville Seben-
nus, aujourd'hui Samarinoud.
utre eſt l'embouchure de Roſet-
c'eſt-à-dire, de l'ancienne ville
bitina. Strabon a marqué ſi
inctement la diſtance qu'il y
it du Phare d'Aléxandrie à
tium Canopicum, qu'il paroît
elle ne convient qu'à l'embou-
re, qu'on nomme à préſent la
dié. Selon cet Auteur, il y avoit
l'un à l'autre cent cinquante

ſtades, autrement ſix lieues & deux
tiers de lieue. C'eſt la diſtance
que mettent encore aujourd'hui les
Egyptiens, de Madié au Phare
d'Aléxandrie. Outre cela l'Oſtium
Canopicum avoit pris ſon nom de
la ville de Canopé, parce qu'il n'en
étoit pas éloigné. Or la ville
d'Abouquir eſt l'ancienne ville
Canopus, & l'embouchure la plus
proche d'Abouquir eſt aſſurément
la Madié.

Cette connoiſſance des ſept an-
ciennes embouchures du Nil ſert
beaucoup à expliquer le paſſage de
Ptolomée, où cet Auteur met ſept
embouchures du Nil. Il parle là
des embouchures d'*Aſchtom-jamaſſé*,
entre Brullos & Damiette, & de
celle qui étoit à l'Oueſt d'Aſchtom,
mais qui eſt à préſent entiérement
enſablée. Les Cataractes ſont habi-
tées par des Nubieus, qui ſont de
couleur noire.

Non loin des Cataractes & de
Syenné, eſt la carriére de granit,
où ont été travaillés ces excellens

ceaux, qui ont fait les riches
mens des Palais & des Temples
gypte, & qui ont été transpor-
à Rome, dont ils font la plus
de beauté.
n lit sur la même route qua-
nscriptions Grecques : l'une à
hantine, qui est sur un marbre
, dans les ruines du Temple
phis ; l'autre à *Phile*, trouvée
un Obéliſque de granit à la tête
Temple d'Isis. La troiſiéme est
le Temple du Dieu Pan, à
apolis ; & la quatriéme est à
os, dans le Temple d'Apollon.
mbos, *à Phile*, *à Apollinopolis*
na, on voit des Temples encore
entiers : les portes de ces Villes
d'une élévation, & d'une
uté surprenante. Elles sont or-
de Sculptures giganteſques, de
nze ou vingt pieds de haut, &
quées de groſſes Tours, qui
oncent une superbe Ville. Les
res de ces édifices sont d'envi-
vingt pieds de longueur. Il y en
uelques-unes, qui en ont juſ-

qu'à vingt-ſept. Leur groſſeur
proportionnée à leur longueur. C
pierres n'ont point beſoin de cime
ni d'autre matiére qui les joig
étroitement l'une avec l autre. El
ſont taillées avec tant d'art, po
être aſſemblées l'une dans l'autre
que par leur ſeule & immédiate p
ſition, elles acquiérent une ſolidit
qui les a fait réſiſter juſqu'à préſe
à toutes les injures des tems.

Le Labyrinthe.

Près du Lac de Mœris, ou
Caron, ſont les reſtes de ce fameu
Labyrinthe, qui a été l'objet
l'admiration des ſiécles paſſés. Plu
ſieurs Rois d'Egypte ont eu part
ſa conſtruction. Hérodote prétend
que les premiéres pierres en avoie
été poſées plus de deux mille a
avant la priſe de Troye.

Pline fait une deſcription magn
fique de ce fameux monument de
Egyptiens. Il renfermoit, dit ce
Auteur, un eſpace immenſe, div
ſé par des murailles en dive
corp

s de logis, ou appartemens
rés les uns des autres, dont cha-
contenoit de grandes ſales vou-
; plus de trois cens chambres
es & baſſes ; pluſieurs Portiques
s de diverſes ſculptures, leſ-
es repréſentoient des divinités
otiennes. Ces vaſtes bâtimens
muniquoient les uns aux autres,
les cours qui les ſéparoient.
érodote & Pline ajoutent, que
multitude d'appartemens qui
mmuniquoient ſans confuſion,
nt il étoit difficile de trouver
ée & la ſortie, formoit ce
appelloit alors le Labyrinthe.
t monſtrueux, où les tems ont
ce ſuperbe édifice, ne per-
as de vérifier la deſcription,
ous en font ces deux illuſtres
rs.

Le Puits de Joſeph.

t dans le Château du Caire,
trouve le fameux Puits, ſur-
é le Puits de Joſeph. On ne
diſconvenir, qu'il a fallu un

tems infini pour le conſtruire. S
profondeur eſt comme partagée
deux parties. Du ſommet juſqu'à
moitié, on deſcend par un eſc
lier qui régne autour du puits,
qui eſt taillé dans la pierre. C
eſcalier a été pratiqué pour y de
cendre des bœufs ; on trouve
fond de cette premiére partie u
platteforme, répondante à la par
ſupérieure.

Les bœufs travaillent ſur ce
platteforme, pour élever l'eau p
le moyen d'une roue & de longu
cordes, où des pots de terre ſo
attachés ; ces pots ſe rempliſſent
ſe vuident en tournant avec la ro
L'eau ſe tire en deux tems différ
par le moyen de deux roues, l'u
poſée ſur l'autre, & à quelque d
tance l'une de l'autre ; la plus p
fonde verſe l'eau dans un prem
réſervoir, d'où la ſeconde l'enlev
& la porte juſqu'au haut du pu
Quatre bœufs, & ſouvent ſix, ſ
occupés à ce travail. Cette eau
eſt un peu ſalée, ne ſert que p

nimaux, & les uſages différens
maiſons. Le Puits de Joſeph
ouvrages des Babyloniens. Ele-
la fatigue, & ayant pris ſous
us & ſous Sémiramis un goût
culier pour le merveilleux, ils
urent ſe ſignaler par une ſi har-
entrepriſe.

Le Palais d'Achemounain.

chemounain, ſitué à deux lieues
Aellavi, vers le Nord-Oueſt,
à préſent qu'un Bourg Mais
aſtes ruines d'un grand nombre
alais, dont on voit encore les
bres & les colonnes de granit,
quent aſſez ſon ancienne ſplen-
On ne peut en particulier
pêcher d'admirer la majeſté d'un
rbe Portique à douze colonnes.
ravail en eſt magnifique, déli-
& ſi entier, que quoiqu'il ait
ait pendant les régnes des Pha-
s, & avant les Conquêtes de
byſe Roi des Perſes, il ſem-
cependant que les Ouvriers ne
nent que de le finir. Les colon-

nes ont trois pas, ou sept pie
& demi de diamétre, sur sept
huit fois autant de hauteur. El
ne sont d'aucun de nos cinq ordr
d'Architecture, dont l'invention
postérieure à la construction de
colonnes. Ce sont propreme
douze massifs de pierre ronds, q
soutiennent un plancher long
isolé. La premiére qui pose sur u
base à moitié enterrée, est couver
d'Hiéroglyphes gravés; entre
Hiéroglyphes, on distingue pr s
la base la figure d'une Pyramid
avec sa porte ouverte. La deuxié
& la troisiéme piéces sont cann
lées, & peintes de rouge & de bl
La tête de chaque colonne finit p
un simple cordon sans chapiteau
& toutes ensembles portent vin
pierres quarrées longues, dont u
moitié occupe le dessous du pla
fonds. Deux de ces pierres beaucou
plus épaisses, & plus grandes qu
les autres, forment au milieu
Portique une espéce de fronte
quarré. D'une colonne à l'autre

ote quatre pas ; excepté néan-
s qu'au milieu, depuis la troi-
e juſqu'à la quatriéme, il y en
Entre les deux rangs qui ſont
colonnes chacun, la diſtance
uſſi de quatre pas ; deſorte que
ris les diamétres & les entre-
des colomnes, le Portique a
nte pas de long, & de large
as, ou vingt-cinq pieds de Roi.
auteur des colonnes avec l'en-
ment eſt d'environ cinquante-
ou ſoixante pides. Il régne tout
ur une friſe chargée de riches
eliefs, de myſtéres hiérogly-
es. Ce ſont des animaux ter-
s, des inſectes, des oiſeaux du
des obéliſques, des pyramides,
ommes aſſis gravement ſur des
. Devant chacun de ces hom-
on voit un perſonnage debout,
ur préſente on ne ſçait quoi.
iroit que ce ſont des Rois, qui
ent les Placets de la main de
miniſtres. Il y a plus de cin-
e de ces figures humaines dans
ux faces de la friſe. Le relief

y eſt par tout bien net & bien co
ſervé. La corniche & la friſe ne ſo
point peintes ; mais le deſſous
l'Architrave, tout au long de
colonade, eſt d'une couleur d'o
qui brille & qui éblouit. Pour co
ronner un ſi beau deſſein, on
repréſenté le firmament dans
platfond ; les étoiles n'y ſçauroi
être mieux gravées, ni l'azur
roître plus frais & plus vif.

Cet Ouvrage eſt fort ancien,
d'une magnifique ſimplicité. I
Grecs & les Romains, qui
poſſedé l'Egypte, n'ont pas été
Inventeurs des Hiéroglyphes ;
peine les entendoient ils. Hérod
qui vivoit plus de cent ans ava
Aléxandre le Grand, décrivant da
ſon deuxiéme Livre ſon voyage
Egypte, parle de ces caracté
myſtérieux, comme ayant été inv
tés dans des âges ſi éloignés, c
leur antiquité les avoit rendus d
lors in intelligibles. Cambyſe Roi
Perſe, & ſes Succeſſeurs, ayant f
la conquête du Royaume d'Egypt

rent souffrir que leurs nouveaux
adoraſſent l'Eau, comme une
ité, pendant que leurs nou-
Maîtres étoient adorateurs
. Ils ſe déclarerent contre la
ion & la Divinité des Egyp-
, & contre ces ſortes d'Images
liques, juſqu'à exterminer de
yaume les Prêtres qui avoient
ence de ces ſortes d'images,
eur étoient odieuſes; d'où l'on
conclure avec quelque proba-
, que le Portique que nous
s de décrire, enrichi de tant
gures Hiéroglyphiques, eſt
ancien que les Romains, les
, & les anciens Perſes.

CHAPITRE IX.

De la Religion, de la Morale Chinois; de leur Physique, & leur Gouvernement; du Caract & du Génie de leur Langue, de leurs anciens Livres; de l'A tiquité de la Nation Chinoise.

LA Religion de la Chine toute renfermée dans les *Kin* on y trouve, quant à la doctri fondamentale, les principes de Loi naturelle, que les anciens Ch nois avoient reçûs des enfans Noë.

Ils enseignent à connoître, & révérer un Etre Souverain. L'Em pereur y est tout ensemble & Roi, Pontife, comme étoient les Patria ches, avant la Loi écrite : c'est l'Empereur qu'il appartient d'offr le sacrifice pour son Peuple, certain tems de l'année; c'est à l'Em

pere

ur d'établir les cérémonies, &
iger de la doctrine. Il n'y a
rement que cette Religion,
puiſſe appeller la Religion de
ine. Toutes les autres Sectes
dues dans l'Empire ſont re-
es comme étrangéres, fauſſes
nicieuſes, & elles n'y ſont que
es : la ſeule Religion Chré-
e avoit été autoriſée par un
Public; mais elle a été enſuite
rite.

eſt donc faux que les Chinois
t des Athées, comme l'a avancé
itique peu judicieux; & qu'ils
nt nulle connoiſſance de l'Etre
erain Qu'il n'y ait dans la Lan-
Chinoiſe aucun mot propre à
mer Dieu, ils ne s'enſuit pas
les Chinois ne connoiſſent
& n'adorent pas un Etre ſu-
e. Ils diſent de cet Etre qu'il
ée aſe yeou Ens, l'Etre de lui-
; *Tou yeou totus ens*, l'Etre
Etre.

us diſons avec l'Ecriture,
ieu eſt un, qu'il eſt ſimple &

ſans compoſition, qu'il eſt immu
ble, qu'il eſt intelligent, qu'il
bon & miſéricordieux, qu'il eſt pu
ſant, qu'il eſt terrible, qu'il
juſte, qu'il eſt ſage; qu'i a to
fait, qu'il a ſoin de tout, qu'il v
tout, qu'il entend tout; q
punit & récompenſe tout, qu'il
pur eſprit, qu'il eſt la verité, q
eſt la vie, qu'il eſt roi; qu'il
ſeigneur, qu'il eſt pere, qu'il e
maître intérieur qui nous écla
Or il n'y a aucun de ces attribu
qu'on ne voye clairement marq
dans les anciens Livres de la Chi
appellés *King*, qui traitent de
Religion.

Il eſt faux auſſi, comme l'ava
le même Critique, que les Chi
ſoient perſuadés que l'ame m
avec le corps, & qu'ils s'im
nent groſſiérement que l'eſprit
Confucius, & ceux de leurs Au
tres, viennent ſe repoſer ſur
tablettes. Car comment ſe peu
faire, que ces ames viennen
repoſer ſur des tablettes, ſi elle

ſiſtent plus après la mort. C'eſt
e Critique à s'accorder avec
même.

Le même Critique (c'eſt l'Abbé
) ſe trompe auſſi, lorſqu'il dit
e la Religion de la Chine vient
Indes, & que *Fohi*, qui y
noit plus de deux mille ans avant
C. eſt l'Idole Indienne qu'on
elle *Foë*, qui n'a été connue à
Chine, que 65 ans après la venue
J. C.

Ce Critique ſuppoſant que les
nois ſont Athées, conclut que
Morale ne peut-être que dé-
able ; & la ſeule Morale des
nois ſuffiroit pour prouver qu'ils
ſont pas Athées.

Celui qui ſçait ſe régler ſoi-
me, dit ſaint Denis, ſçait auſſi
er les autres ; il régle donc ſa
ille, réglant ſa famille, il régle
Ville, & enfin toute la Nation.
Texte Chinois dit la même
ſe ; il fait paſſer de la même
nière l'ordre qu'on a établi dans
cœur, juſqu'à la famille, de la

famille à la ville, & de la ville à tou
le Royaume. La Morale Chinoi
ne ſe propoſe point d'autres bornes
que de perfectionner l'Empire ; ma
elle veut qu'on commence par
perfectionner ſoi-même. Auſſi trou
ve-t'on dans tous leurs Livres le
préceptes de la Morale la plu
épurée, & la plus parfaite. Paſſon
àl a Phyſique des Chinois.

Elle n'eſt pas aſſurément auſſi mau
vaiſe que le prétend M. l'Abbé H
car hypothéſe pour hypotéſe,
ſemble qu'on eſt auſſi avancé e
diſant, que la raiſon de tel effet
c'eſt qu'il y a trop d'*Yen*, ou tro
d'*Yang*, comme diſent les Chinois
que ſi l'on diſoit avec le fameu
Deſcartes, qu'il y a trop de matiér
rameuſe, ou trop de matiére ſub
tile.

Mais où ce Critique a-t'il trouv
ſon œuf de *Pouan-kou* ? Il devoi
ſçavoir, que les Egyptiens voulan
exprimer que le premier de leur
Dieux nommé Knuph, avoit pro
duit le monde par ſa parole, l

réſentoient avec un œuf ſortant
a bouche. Il trouveroit dans cet
blême quelque ſens profond.
is dans les Chinois, c'eſt une
e Iroquoiſe. *Ces Sauvages diſent*
[ajoûte M. l'Abbé R.] *qu'au-*
ois vers le Lac des Hurons, un
tomba du Ciel; qu'en tombant il
aſſa, & que du blanc nacquirent
Hommes, & du jaune les Caſtors.
lit bien dans les Livres Chinois,
l'Univers reſſemble à un œuf;
le jaune qui eſt au centre,
ui flotte dans ce blanc, c'eſt la
e, ou plutôt l'orbe Planetaire
entier, dont la couleur eſt
e, à cauſe du Soleil, qui en eſt
me le Roi; & que le blanc eſt
élément fluide, qui s'étend
uis la ſuperficie de la terre,
u'à la coque, ſymbole du plus
des Cieux: mais pour l'œuf
Pouan-kou, il n'en n'eſt fait
tion dans aucun Auteur Chi-

nfin c'eſt ſur le Gouvernement
a Chine, que tombent les der-

niers traits de la critique de M
l'Abbé R. Il ſemble néanmoins
qu'un Gouvernement qui ſubſiſt
dans ſa même forme depuis un
grand nombre de Siécles, devoi
échaper à ſa critique. Il prouve c
qu'il avance, ſur ce que des Mar
darins gouvernent mal le Peuple
d'où il conclut, que les Loix d
Gouvernement Chinois ne valer
rien. Il paroît que Confucius ra
ſonnoit plus juſte, lorſqu'il diſoit
que ſi l'homme ſe comporte mal
on ne doit pas s'en prendre à la Lo
En effet blamera-t'on la Loi Chr
tienne, parce qu'il y a des Chr
tiens qui vivent mal?

Le Gouvernement Chinois e
parfaitement Monarchique. Il exig
une dépendance ſi abſolue entre l
diverſes puiſſances, qui gouverner
l'Etat, que rien ne ſeroit compa
rable à un ſi bel ordre, ſi les Ch
nois, au lieu de ſuivre leurs paſſion
ſe conformoient aux ſages Loi
que leurs anciens Livres preſcriven
On peut, il eſt vrai, donner le no

Roi aux Gouverneurs de Ville :
ffet le plus petit de ces Manda-
eſt comme Roi dans l'étendue
on Gouvernement. Mais c'eſt
Roi facilement amovible ! s'il
omporte bien, il conſervera ſa
nité ; s'il ſe comporte mal, il
dra tout ce qu'il poſſédoit. Les
ndarins des petites Villes rele-
t d'autres Mandarins, dont le
voir eſt plus grand. Ceux-ci
endent des Officiers Généraux
haque Province : ces derniers,
Tribunaux de la Ville Impé-
e ; & les Préſidens des Cours
veraines, devant qui tremblent
les Mandarins de l'Empire,
nblent eux-mêmes devant l'Em-
eur, en qui réſide la ſuprême
ſſance.

Mais une autorité ſi abſolue n'eſt
trop tempérée par celle qu'on
t donner au peuple, en cas que
x qui le gouvernent viennent à
ſer de leur pouvoir. S'il y a
lque défaut dans le Gouverne-
nt Chinois, c'eſt qu'il ſemble

que des Livres, qui renferme
cette doctrine, ne devroient pas
communiquer aux peuples, m
demeurer entre les mains des Ro
afin de leur inſpirer de la bon
pour leurs ſujets, & qu'il en fa
droit donner d'autres aux peuple
pour leur enſeigner le reſpect
l'obéiſſance dûe aux Rois. C'eſt
que fit faire *Tſinchihoang*, quand il
vit maître de tout l'Empire : mais
n'étoit plus tems ; & le Peuple éto
trop inſtruit de ſon prétendu po
voir.

Venons aux Livres anciens d
Chinois Le ſçavant Voſſius en fa
un ſublime éloge ; mais cet éloge
n'eſt pas du goût de M. l'Abbé R
C'eſt-là le jugement d'un homme, dit-
en parlant de Voſſius, *qui n'ave
jamais été à la Chine, qui ne connoi
ſoit ni la Langue, ni les Livres d
Pays, que par des traductions, do
il n'étoit pas capable de juger.* Ma
M. R. ne devoit-il pas prévoir, qu
ce même raiſonnement pouvoit
être tourné contre lui-même ?

Les Livres anciens que Confu-
, Mencius, & les autres Philo-
hes Chinois n'ont fait qu'inter-
ter, & qui ont toujours été &
t encore dans la plus grande vé-
ation à la Chine, s'appellent *King*,
ui ſignifie une doctrine ſublime,
e & ſolide. Il y en a principa-
ent trois d'un ordre ſupérieur,
dmirés de tous les Chinois dans
s les tems, ſans diſtinction de
tes & d'opinions particuliéres.
premier s'appelle *Yiking* : c'eſt
Ouvrage purement ſymbolique,
t une image de ce monde viſible.
Peuple ignorant ne voit que ce
frappe les ſens, un ciel, une
re, des Plantes, des Animaux,
Les Sages y découvrent bien
tres merveilles Le ſecond s'ap-
e *Chaking* : il décrit les vertus
divers Héros, que les grands
pereurs prennent pour leurs
léles. Le troiſiéme qui s'appel-
hiking, eſt un recueil de Canti-
, au nombre de trois cens,
ſont les images que la Poëſie

fournit : ils chantent le même obje
On apprend qu'autrefois, il y e
avoit encore deux de la mêm
beauté, & de la même autorité
L'un s'appelloit *Liking*, & établi
soit des cérémonies, afin de régle
l'extérieur ; l'autre se nommo
Yoking, & traitoit de la Musique
afin de mettre la paix au dedans.

C'est avec raison, que le sçavan
Vossius avoit loué l'antiquité de ce
Livres. M. l'Abbé R. croit-il l'avo
refuté, *par l'imprimerie qui n'est pa
si ancienne qu'on dit, par le papi
Chinois, qui est trop fin pour dure
long-tems, & par le burlesque Con
d'une Vieille qui colla contre la murail
les Livres de Confucius, & de Men
cius, alors écrits sur de l'écorce, & pa
ce moyen les sauva du feu de l'Em
pereur Ching ?*

Les Chinois n'ont jamais song
à écrire sur de l'écorce. Mais avan
l'invention du papier, les planche
de bois, & les tablettes de Bambou
sur lesquelles ils gravoient, & écri
voient leurs *Kings*, étoient beau

plus durables, que le plus fort
meilleur parchemin de l'Eu-
On écrivit donc d'abord avec
nceau de fer sur des tablettes
ambou ; ensuite on se servit
nceau pour écrire sur du Satin.
rava de plus les *Kings* sur de
& de larges pierres. Enfin sous
naste des *Han*, on inventa le
r, qui n'est point si fragile
on croit. Mais fût il beaucoup
n qu'il n'est, les planches de
e meurent entieres ; quand la
commence à l'essuyer, on les
velle.

reste *Tsinchihoang*, en faisant
ces Livres, n'avoit en vûe
le se maintenir dans la tran-
possession du trône, dont il
rendu maître. Les Lettrés de
ns-là ne pouvant souffrir un
qui vouloit être absolu, abu-
du *Chuking*, & soufloient de
côtés le feu de la révolte ;
ce qui engagea le nouveau
rque à ôter aux Lettrés Chi-
des Livres, qui entre leurs

mains cauſoient du trouble. *Lyi*
cependant fut épargné, parce qu
tant moins intelligible que les d
autres, il étoit moins dangere
On conſerva de même les au
Livres de Médecine & d'Agri
ture, &c. Ce fut alors que pluſie
Lettrés voulant ſauver du feu
monumens, qui leur étoient
chers, ouvrirent les murs de le
maiſons, & les enſevélirent-là co
me dans un tombeau de briqu
d'où ils eſpéroient de les reti
quand l'orage ſeroit paſſé. Voil
qui a fondé le Conte rapporté
cette Vieille, qui colla contre
muraille les Livres de Confuſius
M. l'Abbé R. avance encore, c
les Chinois n'ont point de Scienc
& que leur Religion, auſſi b
que leurs Loix, tirent leur orig
des Indiens.
Il faut bien diſtinguer dans
Chronologie de la Chine, ce qui
manifeſtement fabuleux, ce qui
douteux & incertain, & enfin
qui eſt ſûr & indubitable. C'eſt

oriens Chinois les plus célébres,
nous vient une critique ſi ſage.
our de leur Patrie ne les a pas
chés de retrancher de cette
e ſuite de ſiécles tout ce qui ne
paroiſſoit pas ſolidement vrai.
ſages Hiſtoriens marquent,
ne doit pas faire attention aux
qu'on met depuis *Hoei-lie-vang*,
à *Fohi*, qui ſont incertains,
à-dire, qu'on ne peut les ran-
ſuivant une exacte & vraie
nologie; & que ce qui précé-
ohi, doit paſſer pour mytolo-
.

qu'il y a de certain, eſt que
ine a été peuplée plus de 2155
vant la naiſſance du Sauveur.
ſe démontre par une Eclypſe
oleil arrivée cette année là.
envoyé en France des Obſer-
ns Aſtronomiques tirées de
oire, & d'autres Livres des
ois; qui prouvent & leur ha-
en fait d'Aſtronomie, & l'an-
é de ces Obſervations.
x 2155 ans avant J. C. ſi l'on

ajoute les 1748. qui ſe ſont éc
lés depuis, on aura une gra
nation, qui s'eſt conſervée dans ce
partie du monde, que nous no
mons la Chine, pendant l'eſpace
trois mille neuf cens & un an ; ce
antiquité n'eſt elle pas aſſez reſp
table ? Où étoient les Perſans &
Arabes, lorſque les Chinois ob
voient déja le cours des Aſtres ? Q
ſont devenus les Egyptiens &
Chaldéens, tandis que les Chino
du moins auſſi anciens qu'eux, ſ
ſiſtent encore ?

Mais il eſt bien difficile, dit
l'Abbé R. *d'accorder cette antiq
avec la Chronologie même des ſepta*
Il ajoûte, *qu'on ne peut plus re
noître l'univerſalité du Déluge,
qu'on attribue aux premiers Empere
Chinois des inventions, que l'Ecri
attribue à d'autres.*

Mais que fait tout cela contr
calcul Aſtronomique d'une Ecly
de Soleil, vue & obſervée à la Ch
2155 ans avant J. C. On abando
à M. R. les tems plus reculés ; &

tenant à cette époque, tout ce
dit ce Critique s'évanouit de
même. Quant aux inventions
le choquent, comme elles ne
rouvent que dans les tems my-
ogiques, on ne s'y arrête pas.
'eſt ſur tout aux Lettres Hiéro-
ques, dont ſe ſervent les Chi-
, qu'en veut le même Critique;
roteſte que cette maniére d'écri-
eſt la plus ſotte choſe qui ſoit
ıonde.
eſt bien vrai-ſemblable, que
premiers hommes, après la
fuſion des Langues, prenant
route vers l'Orient, eurent la
ne pour partage, y apporterent
eux les Livres qu'ils avoient
ıs de leurs Peres; & qu'ainſi
e s'amuſerent point à chercher
tres Lettres, que celles de ces
ıumens antiques. On ſçait que
Babyloniens, les Egyptiens, &
es anciens Peuples avoient leurs
tres Hiéroglyphiques; mais,
n toutes les appa.ences, la
part n'étoient que de pures pein-

tures énigmatiques. Témoin l'in
cription que l'on voyoit ſur la por
du temple de Dioſpolis. Un jeu
Enfant, un Vieillard, un Epervie
un Perſan, un Crocodile; le to
pour exprimer cette Sentence m
rale: *O vous qui naiſſez & qui mour
preſque en même tems, ſouvenez-vo
que Dieu a en haine l'impudence.*

Ce que les Egyptiens exprimoie
d'une façon ſi obſcure, ſi difficile
ſi bornée, & ſans aucune régle ce
taine, les vrais Hiéroglyphes de
Chine le font d'une maniére pl
noble, plus univerſelle, & pl
méthodique : d'une maniére pl
aiſée; car il eſt bien plus facile d'
crire ce caractére que ſi
vouloit faire un arbre tout entie
plus noble; car avec peu de trait
on peint les idées les plus ſublime
plus univerſelle; car ils compre
nent tout : plus méthodique; c
ce ne peut pas être le fruit
hazard. Ils ont été faits ſur des régl
certaines; & il y a des claſſes géné
rales, auſquelles ils doivent
rapporter.

eſt certain que plus les Intelli-
es ſont parfaites, elles penſent
mmuniquent leurs penſées avec
eſpéces plus générales, plus
ndes, & en même-tems plus
les. Attachés à un corps maté-
nous avons beſoin de ſens &
aroles, pour entretenir com-
e les uns avec les autres. Les
es d'un ordre plus élevé n'ont
beſoin d'un ſecours ſi groſſier.
Hiéroglyphes tiennent comme
ieu. Les yeux ne ſont pas ſi
ni ſi légers que l'eſprit ; mais
t & plus vîte, & plus loin que
. Les Hiéroglyphes ne ſont
du reſſort de l'oreille: c'eſt par
eux qu'ils vont à l'eſprit ; &
les peintures racourcies qu'ils
réſentent, il conçoit d'une
re vive & claire, ce que la
e ne pourroit lui dire qu'im-
tement avec le ſecours de
oup de paroles.
donc M. l'Abbé R. a raiſon
e, que l'invention des vingt-
lettres de l'Alphabet Hebreu,

doit venir d'inſpiration divine, ce
doit ſe dire de même des hierogl
phes. Mais il ſoutient, *qu'il eſt bi*
plus merveilleux d'avoir composé u
infinité de mots avec vingt ou tre
figures, que d'en multiplier les figu
en ſi grand nombre, que la vie
l'homme ne ſuffiſe pas pour les co
noître toutes : c'eſt ce qu'ont fait
Chinois, qu'on admire tant ; & a
leurs ſoixante ou quatre-vingt m
caractéres, il leur manque encore qu
ques lettres, comme R.

Sans doute que M. l'Abbé
s'imagine, que ce ſon qu'on a don
à nos lettres entre dans l'eſſence d
hieroglyphes Chinois, parce qu
ne ſçait pas, que n'étant pas fa
pour parler aux oreilles, ils n'o
d'eux-mêmes aucun ſon, & qu'
pourroit les connoître tous ſans
ſecours d'aucune Langue, s'arrêta
aux ſeules idées qu'ils préſente
à l'eſprit.

Mais quand ce Critique admir
comment avec un Alphabet
vingt-quatre figures : on a pû fo

tous les mots de la Langue
cque ou Arabe, s'il ſçavoit ce
c'eſt que les Hiéroglyphes, il
ireroit avec bien plus de raiſon,
ment de trois élémens, ſçavoir
oint unique —, la ligne de deux
ts — —, & la ligne entié-
— — —, qui en contient trois,
pû tirer ce prodigieux nombre
vers caractéres. Au reſte cette
itude de caractéres ne doit pas
embarraſſer. Avec un peu de
ité, on ſe met en état en trois
uatre ans de lire & d'entendre
Livres de la Chine. Quand on
cinq ou ſix mille lettres, il
preſque plus de Livres qui
ent; & c'eſt par la lecture, que
ettres revenant ſans ceſſe, s'ap-
nent peu à peu, & ſans qu'on y
aucune réflexion. Que l'on ſup-
un homme qui ſçache le Grec:
a néanmoins obligé de recourir
quefois au *Lexicon*. Il en eſt de
e pour l'intelligence des Livres
ois; on eſt obligé de conſulter
quefois les Dictionnaires.

Finissons par le caractére & génie de la Langue Chinoise. C peut distinguer trois sortes de lang ges chez les Chinois. Celui peuple, celui des honnêtes gens, celui des livres. Quoi que le premi ne soit pas si peigné que les de autres, on ne peut pas dire cepe dant qu'il soit fort au-dessous d Langues d'Europe ; & il n'a assur ment aucun des défauts qu'on prête. Quelques Européans p habiles trouvent des équivoques, il n'y en a pas l'apparence. Ne s tant pas gênés d'abord à bien pr noncer les mots Chinois avec leu aspirations & leurs accens, il arri qu'ils n'entendent qu'à demi ce q disent les Chinois, & qu'ils o beaucoup de peine à se faire ente dre eux-mêmes. C'est une faute eux, & ce n'est point un défaut da la langue, qu'ils devoient mie étudier.

Au-dessus de ce langage bas grossier, qui quant à la prono ciation se varie en cent maniére

ui ne s'écrit presque jamais, il
n a un autre plus poli & plus
ié, qui s'emploie dans une in-
é d'histoires vraies ou feintes,
goût très-fin & très-délicat.
prit, les mœurs, l'urbanité, les
tures vives, les caractéres, les
rastes, rien n'y manque. Ces
s ouvrages se lisent & s'enten-
sans beaucoup de peine; on
trouve aucune expression lou-
: mais par tout on y sent une
eté & une politesse, qui ne le
guére aux Livres François
ux écrits.

près ces deux maniéres de s'ex-
er, l'une pour le petit Peuple,
st moins soigneux de l'arran-
ent de ses paroles, & l'autre
devroit être celle des Manda-
& des Lettrés, vient le lan-
des Livres, qui ne sont pas
s en style familier; & il y a
ce genre-ci bien des dégrés,
parvenir à la briéveté majes-
e & sublime des anciens Li-
appellés *King*. Ce n'est point

ici une Langue qui ſe parle, ma
ſeulement qui s'écrit, & qu'on n'e
tendroit pas aiſément ſans le ſecou
des lettres qn'on a ſous les yeux
& qu'on lit avec plaiſir. Car
trouve un ſtyle net & coulant :
ne ſent rien qui choque une orei
délicate ; & la varieté des acce
ménagés avec art rend toujou
un ſon harmonieux & doux.

M. Voſſius avoit raiſon de di
que l'abondance de la Langue Ch
noiſe vient de la multitude
caractéres. Il faut ajouter, qu'e
n'aît auſſi des ſens divers qu'on le
donne, & de l'aſſemblage qu'on
fait, en les mariant le plus ordina
rement deux à deux, aſſez ſouve
trois à trois, & même quelquefo
quatre à quatre. Il y a un Dictio
naire compoſé par les ordres d'
des derniers Empereurs, qui
comprenoit pas toute la Langu
puiſqu'on a été obligé d'y ajou
un Supplément en vingt-quat
volumes ; cependant ce Dictio
naire avoit déja quatre vingt-quin

es, la plûpart fort épais, &
e écriture fort menue. Y a-t'il
Langue au monde, qu'on ne
épuiser en beaucoup moins de
mes ? Il n'y a donc point de
gue au monde, ni qui soit plus
e que la Langue Chinoise, ni
puisse se vanter d'avoir régné
de trois ou quatre mille ans,
me elle régne encore aujour-
i.

CHAPITRE X.

Du Salagraman : Explication de ce
espéce de Caillou, & où il se trou
cas particulier qu'en font les Indien
Description de ce Caillou ; Ses d
férentes espéces.

LE *Salagraman*, ou le Caill
vermoulu, se trouve dans la
viére de Gandica. Cette riviére
l'Indoustan descend des montagn
au Nord de *Patna*, & se jette da
le Gange près de cette Ville. I
Gandica n'est pas moins sacré po
les Indiens que le Gange. L'un
l'autre ont été l'objet de leur Poësi
& sont le terme de leur péler
nage.

Ce qu'il y a de singulier dans
Gandica, sont des Cailloux, qu'
dit être percés par un ver, lequ
s'y loge, s'y roule, & forme en s
roulant des figures orbiculaires, q
o

quelque choſe de ſurprenant. Indiens en font grand cas ; ils achetent fort cher, & en font merce d'un bout de l'Inde à re. Les Brames les conſervent des boëtes de cuivre, ou d'ar-, & leur font un ſacrifice tous jours. Développons ſur ce ſujet aturel & le myſtique, le réel & able.

e Caillou percé de la riviére Gandica ſe nomme communé- *Salagraman*. Ses différentes eſ- s ont donné lieu à quantité de s différens qu'on lui donne : on ompte juſqu'à ſoixante qui ne guéres connus que des Sçavans, u'il ſeroit aſſez inutile de dé- r. Tous ces noms ont rapport rs fables, & ſur tout aux trois cipales Divinités de l'Inde. *Hi- garban*, matrice d'or, eſt une ce de Salagraman qui a des es d'or ; elle appartient à Brama. *anaban*, qui veut dire nombril *bivoudou* eſt du reſſort du Dieu e nom. Ces deux Divinités n'en

ont que quatre chacun qui le
ſoient attribués ; les autres Sa
gramans, à la réſerve de deux
ont tous des noms de Vichnou,
de ſes métamorphoſes.

Le Salagraman eſt un caillou du
poli, communément noir, que
quefois marbré, & de différen
couleurs, de figure ronde, oblo
gue, ovale, applati quelquef
d'un côté, ou même des deux. C
cailloux ſe forment dans la rocai
des rives ou caſcades du Gandic
d'où on eſt obligé de les extraire
caſſant la pierre qui les envelop
du moins en partie. Ils conſerv
la marque de leurs poſitions,
un médiocre applatiſſement d'un
côtés. C'eſt dans l'eau, ou à la p
tée des flots qu'ils naiſſent. L'inſe
qu'on y trouve, eſt appellé V
Dans la Langue des Indiens, on
donne trois noms : *Souvarnakita*
le Ver d'or ; *Vagirakitam*, le Ver
diamant ; & *Praſtarakitam*, le
de pierre.

Une Fable que l'on débite ver

, porte que c'eſt une méta-
hoſe du Dieu *Vichnou*, arrivée
maniere ſuivante. *Vichnou*
endre viſite à la femme d'un
ent, & la ſuborna ; le Pénitent
noré ſe vengea par une malé-
n conçue en ces termes :
-tu naître Ver, & n'avoir à
r que la pierre ! La malédic-
ût ſon effet ; ainſi nacquit
u.

rapporte ailleurs d'une au-
aniére la métamorphoſe de
u. Les trois Divinités *Brahma*,
u & *Chivoudou* ayant oui
d'une Danſeuſe nommée
a, non moins fameuſe par ſa
ur, que par ſa beauté, furent
, & mirent ſa patience à
ve, par des maniéres incivi-
& tout à fait propres à la
. N'ayant pu altérer ſa bonne
ur, ils furent ſi contens de ſa
ſe, qu'après s'être fait con-
, ils lui promirent de naître
ous les trois ; & pour cet effet
métamorphoſerent en riviere.

C'eſt la rivierre Gandica, ou
trois Divinités renaiſſent ſou
forme de Salagraman.

Ces deux Fables conduiſen
même point, qui eſt de faire l'
théoſe de l'Inſecte, lequel ſe
ou naît dans cette rocaille. Fa
le nommer Ver, ou Poiſſon ?
lieu de douter que ce ſoit un
on diroit plus volontiers que
un poiſſon. Peut-être convien
il mieux de l'appeller Limaço
cauſe de ſa figure & de ſa poſi
telle qu'on peut la conjecture
orbes qu'on remarque ſur les
loux les plus diſtincts : la que
au centre ; le ventre dans la p
la plus évaſée de ſon lit ; la tê
bord, o l'Inſecte reçoit la no
ture que le flot lui apporte.

Dans l'eſpace qu'occupe le
de l'Inſecte, on voit à diſt
égales des lignes profondes,
lelles, & réguliérement tr
comme ſi elles partoient du c
à la circonférence, coupées ce
dant ou interrompues d'un o

e. Ces lignes ſont la partie
aquelle l'animal tient à la
; ce qui ſuppoſe que l'In-
divers plis, ainſi que le Ver
henille. L'opinion qui a cours
les Indiens, eſt que c'eſt
er qui ronge la pierre, pour
re une loge, ou pour s'en
r.
dmiration eſt la mere de l'ido-
L'Indien qui examine peu,
n'eſt rien moins que Phyſi-
ayant remarqué dans ces
ux des loges artiſtement tra-
es, a donné de l'eſprit à l'In-
& il ne lui en a pas fallu
tage pour en faire un Dieu.
ues-uns parmi eux, ſurtout
Nord, placent même à diſ-
réglées les Dieux ſubalternes
eu de *Vichnou* : les *Dourapala-*
, ou les portiers ſont à l'en-
& ainſi des autres.
ne peut nier abſolument,
figure ou les cavités de cer-
cailloux, qui paroiſſent ron-
ne ſoient l'ouvrage de quel-

que Ver ; mais ce Ver doit-
différent de l'Insecte dont nous
lons. Encore peut-on, ce sem
expliquer ainsi la plûpart des cav
irrégulieres. Le Salagraman é
uni étroitement au roc dans lequ
se forme, il est naturel que les p
tes du roc entrant sans ordre
le caillou, qui croît avec lui,
pointes concassées laissent le c
dont nous cherchons la cause.

Il y a une espéce de Salagra
appellé *Charcapani*, plat des
côtés, qui a huit à dix loges
blables sur une des faces, à
tance égale, & parfaitement
gulieres. On ne peut douter
n'y ait eu un petit poisson, r
différent de ceux qui sont disp
en limaçon : ainsi le *Charca*
sera un coquillage pierreux ou
trifié ; cependant il ne différe
du marbre par la couleur & la
reté. Pourquoi les autres Sala
mans ne seroient-ils pas de mê
des coquillages ?

On voit sur les roches de l'

France des coquillages, qui,
s reſſembler aux Salagramans,
ıvent nous aider à les faire con-
ître. C'eſt un aſſemblage de pe-
es loges dans les creux, ou ſur
pointes des rochers battus par
vague. Chaque loge eſt une co-
lle ; & toutes enſemble ſont un
c, qu'on appelle le Bouquet de
er. Le poiſſon s'y nourrit de la
iſſe de la mer, ou de l'eau filtrée
travers d'une peau qui couvre
ſurface, à peu près comme les
juillages qui s'attachent au gou-
nail du vaiſſeau : ce bloc de co-
llages, qui n'en font qu'un, a
elque rapport au *Charcapani*. Il
enchaſſé dans la pierre, qu'il
ıdroit caſſer pour l'en extraire.
pétrifie-t'il avec le tems ? c'eſt
qu'on ignore ; mais s'il ſe pétri-
it, on pourroit en faire une nou-
le eſpéce de Salagraman.

Le plus grand Salagraman, ap-
llé *Anantamourli*, eſt rare & pré-
ux. La figure du limaçon y eſt
diſtincte, tant au-deſſus qu'au de-

dans, qu'il prouve seul l'explicatio
que nous en avons donnée Les Sa
lagramans de la seconde grandeu
sont appellés *Gopalamourli* ; il
n'ont qu'une loge & un limaçon
Le Chivanabam est le plus rond
Il est distingué par une figure cir
culaire, que les Indiens appellen
Nombril ; on ne peut l'expliquer
qu'en disant que c'est un caillou en
chassé par la partie, qu'ils appel
lent Nombril, dans un creux cir
culaire du roc où il s'est formé
Ce qui paroît inégal & rongé tou
autour, peut être l'effet des inéga
lités de la pierre qui l'environnoit
car on ne voit pas par quel ar
un Ver formeroit un front si ré-
gulier, & comment en rongean
la pierre inégalement, il seroit at
tentif à ne pas endommager le cer
cle, qui fait la rareté du Caillou
Un autre Salagraman moins grand
a sur le côté plat la figure de li-
maçon fort bien gravée : on pour-
roit même croire, en voyant ce
Caillou, que le Limaçon marche

portant sa maison sur le dos.
plus petits Salagramans, ap-
s *Cachamourti* ont deux loges,
n lien par lequel elles se com-
iquent.
sacrifice que les Brames font au
graman, consiste à y appliquer
clure du bois de Sandal, dont
nt coutume de s'orner eux-
es ; à le remplir ou froter d'hui-
à le laver, à lui faire dessus des
ions, à lui donner une espéce de
s d'une composition de beure,
illé, de lait, de sucre, & de figues
nes, appellée *Panchamroutam*,
'ambroisie de cinq mets. Ils
mpagnent la cérémonie des pa-
du Vedam, à l'honneur de
nou, entre lesquelles ils lui
sent celles-ci : Divinité à mille
, à mille yeux, à mille pieds ;
-être par allusion à la quantité
oges, de trous, & de lignes,
n voit dans quelques *Salagra-*
. C'est aux habiles Naturalistes
pliquer de quelle maniére se
e cet admirable caillou.

CHAPITRE XI.

De l'état ancien & de l'état présent de l'Arménie ; division de l'Arméni Description d'Erzerum, d'Erivan & du Mont Ararat ; Mœurs génie, caractère, occupations Arméniens.

L'Arménie s'étend depuis le mo Taurus, qui la sépare de Mésopotamie vers le Midi, jusq l'Ibérie ; & depuis la Médie à l Orient, jusqu'aux Pariadres & l'Euphrate, qui la sépare de la pe te Arménie à son Occident. Da cette étendue de Pays, dit Strabo naissent plusieurs rivieres, qui partagent en trois différentes me sçavoir le Cycus & le Phase, qui jettent dans le Pont Euxin, l'Arax dans la mer Caspienne, l'Euphr & le Tigre, dans le Golfe Per que.

L'Euphrate & l'Araxe ſont aſſez
iſins l'un & l'autre de la Montagne
ppellée autrefois Abos, au 41 ou
2e. dégré de latitude. Le Tigre
rt du Mont Nephate, vers le
e dégré.

Toutes ces Montagnes ſont des
arties du Taurus, qui dans ſa lon-
ueur prend divers noms.

Les anciens Géographes & les
iſtoriens Grecs & Latins font
ention de quelques Villes princi-
les de l'Arménie, telles que ſont
rtaxata, & Tigranocerta, Car-
-Thiourta, Armaſata.

Artaxata étoit ſur l'Araxe. Stra-
n & Plutarque diſent, qu'Antio-
us le Grand, Roi de Syrie, ayant
é obligé de faire ſortir de ſes Etats
nnibal, l'ennemi capital des Ro-
ains, ce Général Carthaginois
nt ſe réfugier auprès du Roi
rtaxes, ou Arſaces, & qu'étant
près de ce Prince, il lui donna le
ſein de faire bâtir cette Ville
Artaxata, qui fut ainſi nommée
l'honneur du Roi Artaxes ſon
ndateur.

Tigranocerta étoit ſituée ſur une Montagne, au delà des Sources du Tigre. Carcathiourta étoit entre l'Euphrate & le Tigre, mais plus proche de ce dernier fleuve Armaſata, ou Arſamaſata, étoit placée au pied du mont Taurus.

Les Arméniens peuvent avec plus de raiſon que les Chaldéens, & que les Egyptiens, vanter leur antiquité; car il eſt conſtant que la terre qu'ils habitent, eſt la premiére ſur laquelle marcherent les hommes après le déluge, en deſcendant de l'Arche; qui, ſelon le témoignage de l'Ecriture, s'arrêta ſur les Montagnes d'Arménie. Mais il faut auſſi convenir, que Noë & ſa famille n'y firent point alors d'établiſſement, & qu'ils paſſerent en la Terre de Sannaar, ſoit pour chercher un climat plus doux, ſoit pour y aller revoir leur chere Patrie. On ne ſçait lequel des deſcendans de Noë y ramena une Colonie; ſelon l'opinion commune, ce fût ou Hus, ou Gather, l'un & l'autre fils d'Aram petit fils de Sem.

Au reſte les Arméniens ont
mme les Chaldéens & les Egyp-
ns leurs antiquités fabuleuſes ;
is ils ne les font point remonter
delà du Déluge, ainſi qu'ont fait
deux Peuples.

Selon l'ancienne hiſtoire des Ar-
niens, *Haik* fut leur premier
i ; il étoit fils de Targon, petit-
de Thiras, arriere petit-fils de
mer, né de Japhet. Il vainquit
tua Belus, qui prétendoit le ſou-
ttre à ſon Empire ; & c'eſt de
que la Nation a été nommée
ikane.

Les Hiſtoriens Arméniens ajoû-
t qu'ils ont eu cinquante-trois
is de la poſterité de Laik ; & que
dernier nommée Vahé, fut défait
tué dans un combat contre Alé-
ndre : ils comptent enſuite vingt-
t Rois de la race des Arſacides,
ommencer par Vacarſaces.

Ce qui paroît certain, eſt que
rménie ne fut point ſujette
x Rois d'Aſſyrie, puiſque les
ux fils de Sennacherib s'y réfugie-

rent, après l'exécrable parricid
qu'ils commirent en la personne d
leur Pere, & de leur Roi.

Cette longue suite de Rois e
contredite par des Historiens trè
croyables ; & l'on ne peut pas dou
ter, que l'Arménie n'ait été un
Province de l'Empire des Medes &
des Perses, gouvernée par un Sa
trape. Car Strabon, pour prouve
qu'elle est très-propre à élever de
chevaux, dit que le Satrape étoi
obligé d'envoyer tous les ans ving
mille jeunes chevaux au Roi d
Perse ; & Xénophon raconte, qu
les dix mille Grecs qui firent cett
fameuse retraite, après la défait
du jeune Cyrus, prirent leur rout
au-dessus des sources de l'Euphrate
pour éviter d'être arrêtés par le
Perses, au passage des rivières
Arrien, faisant le dénombremen
des troupes de Darius à la batail
d'Arbelles, y nomme les Armé
niens, & leur donne deux Chefs
Orontes & *Mithrustes*.

On ne croit pas non plus qu'A

ndre ſoit entré en Arménie,
que de la Méſopotamie, traver-
l'Euphrate, il paſſa en Aſſyrie,
ombatit Darius, près d'Arbelles
eſſous du mont Taurus. L'Ar-
ie néanmoins ſubit le ſort com-
de l'Orient ; car Aléxandre la
au nombre de ſes autres Con-
es : peut-être que la crainte
de ſes armes la lui aſſujettit,
u'il y envoya un de ſes Géné-

près la mort d'Aléxandre, dont
Etats furent partagés entre les
cipaux Chefs de ſon armée,
ménie échut en partage à Fra-
ernes, qui prit le titre de Roi,
tranſmit à ſa poſterité. Orontes
le dernier qui porta ce titre.
rès ſa mort, l'Arménie fut parta-
entre Artaxes & Quadriades,
avoient ſervi dans les armées
ntiochus le Grand, & qui appa-
ment étoient de la famille
rontes.
Artaxes fut auſſi nommé Arſaces,
plutôt c'eſt le même nom. Il

fut la tige des Arſacides, I
d'Arménie ; comme un autre
ſaces le fut des Arſacides, I
des Parthes

Tigrane, fils d'Artaxes, ſe
dit maître de l'autre partie de l'
ménie, & la poſſéda toute entie
profitant enſuite des diviſions
affoibliſſoient la Syrie ; il la conq
& conquit auſſi la Cappadoce
Galatie, la Méſopotamie, & ba
ſouvent les Parthes.

Tigrane, victorieux & redou
ble dans l'Orient, fut obligé
plier ſous les Romains, & de
devant Luculle, qui l'attaqua a
dix mille hommes d'infanteri
trois mille de Cavalerie, & envi
mille autres armés de fléches, tan
que l'armée de Tigrane étoit co
poſée de cent cinquante mille ho
mes d'infanterie, cinquante m
de Cavalerie ; ſans compter dans
nombre vingt mille autres Sold
armés de frondes & de fléches.

Cette diſgrace lui arriva, p
avoir reçû chez lui & fayo
Mithrida

ridate, dont il avoit épouſé la

Iais étant allé au-devant de
pée, auſſi-tôt qu'il le ſçut arri-
n Arménie, l'ayant joint, il ſe
terna en ſa préſence, & s'ôtant
iadême de deſſus la tête, il le
aux pieds du Vainqueur, pro-
nt qu'il ne vouloit le tenir que
a grace du Peuple Romain.
pée reçût ſes ſoumiſſions avec
té, lui remit le Bandeau
al, le déclara Roi d'Arménie,
& ami du Peuple Romain.
rtavaſde ſon fils & ſon Succeſ-
s'étant rendu ſuſpect à Marc-
oine, qui faiſoit la guerre aux
nes, il fut arrêté & mené à
andrie, où après avoir été
é en triomphe, on lui fit perdre
ie dans la priſon.
epuis ce tems-là l'Arménie fait
partie aſſez conſidérable de
toire Romaine, ſur tout à l'oc-
n des gue res entre les Romains
s Parthes, puis entre les Grecs
s Perſes.

Elle-eut d'ailleurs beaucoup
ſouffrir des invaſions des Sarraz
& des Tartares ; enfin les Turc
les Perſans, après s'être fait lo
tems la guerre, ſe ſont accord
la partager entr'eux.

L'Hiſtoire d'Arménie nous
remarquer, que ce Royaume a
des Rois de la maiſon des *Arſaci*
juſqu'à *Ardeſciras* qui fut le derni
& qui régna du tems de l'Emper
Arcadius.

Ce qui reſte des célébres & anc
nes Villes de l'Arménie a cha
de nom ; & ce ſont aujourd'hu
Villes d'Erzerum, Terzom, Aſſ
Kala, Beazit, Baybout, Eriv
Nachivan, Zulpha ; enſorte qu
ne peut comparer que ſur de lég
conjectures, l'état préſent de l'
ménie, avec celui où elle étoit
trefois.

Si les anciennes Villes éto
bâties comme les nouvelles, il n
pas étonnant qu'il n'en ſoit deme
aucun veſtige ; car elles ne ſ
conſtruites que de terre ſoute

quelques morceaux de bois ,
eſt très rare & très cher : auſſi
ume-t'on guéres dans le Pays
du chaume & de la bouze
ache , que l'on fait ſécher au
l.
es murs des Villes , & les Forts
d'une eſpéce de brique , liée par
oyen d'un mortier , qui n'eſt
ne terre détrempée. Tous ces
ages ſont bien-tôt détruits par
luies , & plus encore par ce
n néglige de les réparer.
'Arménie eſt preſque toute en-
nnée du mont Taurus , des
ts Pariades & Caſpiens , de
titaurus , de Niphate , des
ts Gordiens ou Ararat. Ces
tagnes toujours couvertes de
es & de glace y entretiennent
roid continuel ; ces incommo-
n'empêchent pas que le Pays
it aſſez bien peuplé , ſon terroir
très-fertile.
es Laboureurs n'ouvrent la terre
u Printems, pour faire la récolte
le commencement de Septem-

bre. Leur uſage eſt de faire
ſillons très-profonds, ce qui les ob
ge d'atteler juſqu'à douze paires
bœufs à leurs charrues ; les vig
ſont couvertes de terre pendant l'
ver : elles donnent de très-mauv
vin.

Au reſte l'Arménie ne ſe reſſe
ble pas en toutes ſes parties. P
dant que les unes ſont expoſées
grand froid, les autres ſouffrent
chaleur exceſſive. Elle eſt ſi gra
à Erivan, que les Habitans
obligés de quitter la Ville, p
aller chercher le froid ſur les M
tagnes voiſines. L'Arménie ét
ſituée entre le 37e. & le 41e. dé
de latitude, la chaleur y ſeroit u
verſelle, ſi elle n'étoit extrêmem
tempérée par les neiges abondan
des montagnes qui l'environnent.

L'Arménie eſt inégalement p
tagée entre les Turcs & les Perſa
Les Turcs en poſſédent la plus gr
de partie, dont Erzerum eſt la v
Capitale ; les Perſans ſont maît
de l'autre partie, dont la Capit
eſt *Erivan*.

n croit communément qu'Erze-
eſt l'ancienne Theodoſiopolis.
ope prétend que Théodoſe le
id ſe contenta de l'honnorer de
nom, en la laiſſant ouverte
me un village ; mais que dans
uite l'Empereur Anaſtaſe la
a de murailles, & la mit en
de défenſe contre les Perſes-
e opinion qu'Erzerum ſoit l'an-
ie Théodoſiopolis, ne peut
ommoder avec la ſituation que
ope lui donne ; car cet Auteur
te, que Théodoſiopolis étoit à
ſtades, c'eſt-à-dire, à deux
s environ de la ſource de l'Eu-
tes. Or il eſt certain qu'Erze-
en eſt beaucoup plus éloigné ;
eſt ſitué entre deux riviéres,
vont ſe joindre à trois journées
eſſous de cette Ville, & qui
ent l'Euphrate de leurs con-
s. L'une de ces rivieres coule à
ournée d'Erzerum, & l'autre à
journée & demie. Quelques-
prétendent que cette Ville eſt
enne Charres, que d'autres

appellent Charni ; mais peut-êt
que Charno ou Charni fut le pr
mier & l'ancien nom, qui f
enſuite changé en celui de Theod
ſiopolis.

Quoiqu'il en ſoit, Erzerum eſt
pied de la Montagne qui don
naiſſance aux deux riviéres, do
on vient de parler, & à quant
de ruiſſeaux, qui viennent l'arroſ
La Ville a devant-elle une belle
fertile plaine, qui s'étend entre
deux premiers bras de l'Euphra
Elle eſt fermée d'une double
ceinte de murailles aſſez mauvaiſ
qui ont des tours d'eſpace en eſpa
Son Château bâti ſur une haute
n'eſt guéres en meilleur état; il
commandé par une eſpéce de Do
geon plus élevé, où l'Aga des
niſſaires loge, & commande ind
pendamment du Bacha.

Il y a à Erzerom dix-huit mi
Turcs, ſept à huit mille Arm
niens, & environ cinq cens Gre
Ces derniers ramaſſés enſemble d
un Faubourg travaillent à faire

vaiſſelle, & des uſtenciles de
ine ; les Arméniens exercent
es ſortes de métiers, & font
merce de marchandiſes. Il n'eſt
permis aux Chrétiens d'avoir
maiſons dans le Château ;
y vont pour leurs affaires, ou
travailler, ils ſont obligés d'en
r avant la nuit.
ette Ville paroît d'autant plus
plée, qu'il y arrive continuelle-
t des Caravanes. Comme c'eſt le
age le plus connu entre la Tur-
& la Perſe, il eſt auſſi le plus
uenté ; ainſi Erzerom eſt tou-
s rempli d'un grand nombre
rangers.
On dit que le Grand Seigneur
chaque année d'Erzerom & de
épendances quatre cens bour-
& que le Bacha en a trois cens
r ſon compte. Erzerom eſt en-
n au 40e. dégré de latitude; &
moins l'hiver y eſt rude &
: à peine y eſt-on délivré du
l au mois de Juin, & il revient
le mois de Septembre.

A deux lieues d'Erzerom, p
d'un village nommé Elyia, il y
un bain d'eau chaude, qui se ren
velle continuellement par deux so
ces, qui jettent deux bouillons a
gros chacun que le corps d'un ho
me : le baſſin eſt octogone, en
ronné d'un bâtiment de la mê
figure. Ces bains ſont extrêmem
fréquentés.

D'Erzerum à Erivan, il y a q
torze ou quinze journées de Ca
vanne. On a le choix de deux di
rentes routes : l'une par Cars,
eſt la derniére Place des Turcs
Arménie ; l'autre par Teflis, Ca
tale de la Géorgie.

Erivan eſt la ſeule Place
portante, que le Roi de Perſe po
de en Arménie. Elle eſt la Conqu
de Cha Sephi, fils de Cha Ab
qui l'an 1635. l'emporta d'aſſa
& fit main baſſe ſur la Garni
Turque compoſée de vingt-d
mille hommes.

Erivan n'étoit pas alors où il
aujourd hui, mais à environ r
cens pas plus loin.

Les Perſans ont jugé que cette
velle ſituation ſeroit plus avan-
euſe. Son Château eſt ſur un
eſcarpé, & inacceſſible vers le
chant; le reſte eſt défendu par
triple enceinte de murailles de
ues ſéchées au Soleil. C'eſt la de-
re du Kan, ou du Gouverneur,
es autres Officiers de la Garni-
La Ville eſt au-deſſus, enfer-
d'une double muraille, plus
olie de jardins & de vignes,
de maiſons; on y compte en-
n quatre mille ames : les Ar-
iens n'en font que la quatriéme
e, & onr cependant quatre
ſes.

u pied du roc ſur lequel eſt bâti
hâteau, on voit une riviére, ou
mieux dire un torrent nommé
gui, qui deſcend d un grand
de vingt-cinq lieues de tour, à
journées & demie de la Ville,
le Nord; c'eſt le Lac d'Agta-
Le Zengui va ſe jetter dans
xe, à trois lieues au-deſſous
van. On le paſſe en cette

Ville ſur un beau Pont de tr
arches, ſous leſquelles on a pra
qué des chambres, pour y al
prendre le frais Il y a encore
l'autre côté une petite riviére no
mée *Queurboulac*. La Ville eſt
plus arroſée de pluſieurs ruiſſea
& fontaines, qui ne donnent
de mauvaiſe eau ; mais en rev
che le vin eſt excellent.

En ſortant d'Erivan, on entre d
une charmante plaine, fertile
toute ſorte de fruits & de grai
abondante en ris & en cotton, ave
beaux vignobles & de gras pa
rages. Grand nombre de Villa
& de Maiſons de plaiſance ag
ment ſituées, donnent à cette V
une vûe délicieuſe.

On met Erivan entre le 20 &
29é degré d'élévation du Pole
glaces & les neiges n'y manq
pas pendant l'hiver ; mais en
l'air s'enflamme ſi vivement
devient ſi mal ſain, que le K
la plûpart des Habitans ſont
gés d'abandonner la ville, pour

er un meilleur air ſur les
agnes. Elles ſont alors couver-
un Peuple très nombreux. Il
e ſous des tentes, & l'on dit
'on en dreſſe plus de vingt
; car non-ſeulement les Cur-
qui n'en ſont pas éloignés,
encore d'autres Peuples, qui
nt du fond de la Chaldée, y
ſent leurs troupeaux, pour y
mer les herbages, & pour y
les chaleurs.

an eſt de même qu'Erzerom,
nin le plus ordinaire des Ca-
s, qui vont de Turquie en
, & de Perſe en Turquie;
u'elles y trouvent plus abon-
nt les commodités de la

e Province remplit les coffres
de Perſe de groſſes ſommes
t : l'opinion commune eſt
vaut au Kan plus de vingt
omans, c'eſt-à-dire environ
ns mille livres.

nont Ararat, ſur lequel on
ie l'Arche de Noe s'arrêta,

quand les eaux du Déluge com
cerent à baiſſer, eſt à dix ou
lieues d'Erivan, tirant entre le
& l'Orient. Les Arméniens l'
grande vénération ; ſitôt qu'ils
perçoivent, ils ſe proſterne
terre, & la baiſent. Ils app
cette Montagne *Meſeſoufat*, c
dire Montagne de l'Arche. On
que cette Montagne eſt dan
cienne Géographie le mont
dien, *Mons Gordioeus*. Son ſo
eſt diviſé en deux pointes, to
couvertes de neiges, & p
toujours environnées de nu
de brouillards, qui en dérob
vûe.

Au bas de la Montagne,
des ſables mouvans, entre
de quelques pelouſes maigr
de pauvres Bergers conduiſe
troupeaux, qui ſe ſentent
mauvaiſe pâture. Plus haut
d'affreux rochers noirs, &
les uns ſur les autres, où néa
des Tigres & des Corneilles
vent à ſe nourrir. On n'y pe

qu'avec d'extrêmes difficultés
e de la roideur de la Monta-
de l'abondance des sables, &
anque d'eau.
nous reste à faire connoître le
& le caractére des Arméniens.
oue en eux un sens droit, leur
ence, leur habileté dans le
nerce, leur application conti-
e & infatigable au travail
aiment d'inclination, un fond
ponté naturelle qui les lie
nent avec les étrangers, & qui
ut d'entr'eux toute querelle,
vû que l'intérêt ne s'en mêle
Les défauts qu'on leur repro-
c'est d'aimer un peu trop le
& leur intérêt par-dessus tou-
choses.
e Christianisme qu'ils professent,
our eux de grandes rigueurs; il
oblige à des jeûnes longs &
eres, qu'ils observent avec la
scrupuleuse régularité.
On sçait que Cha Abas I. sur-
mé le Grand, désespérant de
der l'Arménie contre les Turcs,

& ne voulant leur laiſſer qu'un P
déſert, enleva plus de vingt deux
le familles Arméniennes, & les di
en pluſieurs Colonies, qu'il diſpe
en pluſieurs Provinces de ſes Et
mais la plus grande partie de
Colonies ayant été confondues a
les Mahométans dans des régi
éloignées, elles ont oublié l
origine, & la religion de le
Peres.

Il n'en a pas été ainſi de la Co
nie, que *Cha-Abas* établît à une lie
& comme dans le Faubourg d Iſp
ham. Ce Prince qui avoit de gra
des vûes, ayant reconnu que
Etats pouvoient fournir à un ric
commerce, mais que les Perſan
portés naturellement à l'oiſiveté
à la profuſion, étoient incapab
de l'entreprendre, & de l'entreten
réſolut de ſe ſervir des Arménien
Peuple d'un naturel tout contrair
pour mettre à profit dans ſes Eta
les richeſſes qu'il y trouvoit. Il co
prit d'ailleurs, que les Arménie
étant Chrétiens, ſeroient mieu

us en l'Europe, que toutes
re Nation, qui ne l'étoit pas.
réuſſit dans ſes deſſeins. Les Ar-
niens prirent goût au commer-
& depuis ce tems-là, ils ont
té par tout le monde le com-
rce de la Perſe.

Un des premiers fruits qu'ils en
rent, fut de ſe bâtir une Ville près
ſpahan. Ils la nommerent Sulfa,
Julfa, du nom d'une Ville de
r premiére Patrie; & cette Ville
aujourd'hui conſidérable. Elle a
Kalanther de leur Nation; cet
ficier eſt, comme qui diroit en
ance un Maire, où un Juge de
lice.

Le commerce ayant fait ſortir les
méniens de leur Pays, ils ſe ſont
blis par des Colonies volontai-
dans preſque tous les endroits
ils l'ont exercé; dans la Géor-
& les Provinces voiſines, dans
Perſe, dans la Turquie, dans
petite Tartarie, juſques en
logne, & dans les autres lieux
les guerres qui ravageoient leur

Patrie, les ont contrains de se réfu
gier.

Les Turcs & les Perſes, qui ſo
leurs maîtres, exercent ſur eux u
dur empire : ils les chargent d'im
pôts, & les exigent avec violence
ce qui entretient dans l'eſprit d
toute la Nation une timidité, qu
paſſe des peres aux enfans.

Il n'y a point de Nobleſſe parm
eux, non plus que parmi les autre
Peuples d'Orient. L'excluſion qu'i
ont des emplois honorables, ne leu
laiſſe pour toute diſtinction, qu
d'avoir plus ou moins de bien. Tou
apprennent un métier dans leur jeu
neſſe, & ceſſent de l'exercer, quan
ils ſe mettent au commerce, o
qu'ils ont d'ailleurs de quoi fair
ſubſiſter leur famille.

Une grande partie de la Natio
eſt occupée des travaux de la cam
pagne, à labourer les terres, &
cultiver les vignes.

Pour ce qui eſt des femmes, i
en eſt d'elles, comme de toutes celle
qui ſont dans l'Orient. L'on peu

qu'elles ſont condamnées, pour
parler, à une priſon perpé-
e ; ſi elles ſont obligées de
du logis, c'eſt toujours ſous
eloppe d'un long manteau, &
grand voile blanc qui les cou-
de telle maniére, qu'ils ne
laiſſent de libre que les yeux
ſe conduire, & le nez pour
er. Cependant, afin qu'elles
nt ſe viſiter & s'entretenir, on
ait des portes de communica-
vec les maiſons voiſines; mais
ortes bien différentes de cel-
e Janus, s'ouvrent quand les
es ſont en paix, & ſe ferment
l elles ſont en guerre.

CHAPITRE XII.

Description de divers Arbres singuli
de la Chine ; de l'Arbre du Vern
de l'Arbre dont on tire de l'huil
de l'Arbre qui porte le suif ;
l'Arbre où l'on prend la cire ;
l'Arbre qui donne du Sang de D
gon ; de l'Arbre qui répand
odeur plus agréable que celle
l'Encens ; de l'Arbrisseau
Thé

LE *Tsichu*, ou l'Arbre du Vern
n'est ni haut, ni touffu,
étendu. Son écorce est blanchât
sa feuille ressemble assez à cel
des cerisiers sauvages. La gomm
qu'il distille goute à goute ne r
semble pas mal aux larmes de té
bentine : il rend beaucoup de
queur, si on lui fait une incisio
mais il périt aussi plutôt.

On dit que cette liqueur tirée

d a certaines qualités veneneu-
, dont on n'évite les mauvais
ts, qu'en tâchant de n'en pas
voir la vapeur, quand on la
nge de vaſe, ou qu'on l'agite ;
auſſi une précaution qu'il faut
ndre quand on la cuit.
e Vernis prend toutes les cou-
s qu'on veut y mêler ; & s'il
bien fait, il ne perd rien de
luſtre & de ſon éclat, ni par
hangemens de l'air, ni par la
leſſe du bois où on l'a appliqué.
s pour le bien faire, il faut du
& du ſoin : une ou deux
hes ne ſuffiſent pas ; il faut y
nir pluſieurs fois ; attendre que
ouche qui a été miſe égale &
e, ſoit ſéche ſans être du cie ;
dre garde ſi celle qu'on met eſt
forte, ou d'une couleur plus
e, & tâcher de venir peu à
à prendre un certain tempé-
ment, qui ſeul rend l'ouvrage
e, uni & éclatant : c'eſt ce
'expérience ſeule apprend aux
es ouvriers. Comme il faut

mettre quelquefois l'ouvrage dans des lieux humides, quelquefois même le tremper dans l'eau, & enfin le tourner, ou en disposer à son gré, on en fait rarement de gros ouvrages, comme seroient les colonnes arrêtées sur des bases de pierre, dont les bâtimens Chinois sont soutenus, & celles de la grande salle de l'Empereur. Toutes ces colonnes ne sont point enduites d'un vrai vernis, mais d'une autre liqueur qu'on nomme Tong-yeou.

Le *Tong-chu* est un arbre, dont on tire une liqueur qui approche du vernis. Quand on le voit de loin on le prend pour un vrai noyer, tant il lui est semblable, soit par la forme & la couleur de l'écorce, soit par la largeur & le contour des feuilles, soit par la figure & disposition des noix. Ces noix ne sont pleines que d'une huile un peu épaisse, mêlée avec une poulpe huileuse, qu'on presſure ensuite, pour ne pas perdre la plus grande partie de la liqueur. Pour la mettre

n œuvre, on la fait cuire avec
e la litharge, & l'on y mêle, ſi
on veut, de la couleur; ſouvent
n l'applique ſans mélange ſur le
ois, qu elle défend de la pluie. On
applique auſſi ſans mélange ſur les
arreaux qui forment le plancher
'une chambre: ils deviennent lui-
ans; & pourvû qu'on ait ſoin de
es laver de tems en tems, ils con-
ervent leur luſtre. C'eſt ainſi que
ont faits les appartemens de l'Em-
ereur & des Grands de l'Empire.

Mais ſi on veut faire un ouvrage
achevé; s'il s'agit, par exemple,
d'orner une chambre, un cabinet,
on couvre les colonnes & la boi-
ſerie de filaſſe, de chaux, ou
d'autres matiéres ſemblables pré-
parées en pâte. On laiſſe ſécher le
tout juſqu'à un certain dégré: en-
ſuite ayant mêlé dans l'huile telle
couleur que l'on veut, & après
l'avoir fait cuire à l'ordinaire, on
l'applique avec des broſſes, ſuivant
le deſſein qu'on s'eſt formé. On
dore quelquefois les moulures, les

ouvrages de ſculpture, & tout ce qui eſt relevé en boſſe ; mais ſans le ſecours de la dorure, l'éclat & le luſtre de ces ouvrages ne cédent guéres à celui du vernis, que les Chinois nomment *Tſi*.

L'arbre qui porte le ſuif eſt de la hauteur d'un grand ceriſier ; le fruit eſt renfermé dans une écorce qu'on appelle *Yenkiou*, & qui s'ouvre par le milieu quand il eſt mûr, comme celle de la chataigne. Il conſiſte en des grains blancs de la groſſeur d'une noiſette, dont la chair a les qualités du ſuif : auſſi en fait-on des chandelles, après l'avoir fait fondre, en y mêlant ſouvent un peu d'huile ordinaire, & trempant les chandelles dans la cire, qui vient ſur l'arbre dont nous allons parler.

Le *Pe-lachu*, ou l'Arbre qui porte la Cire blanche, eſt moins haut que l'Arbre de Suif, dont il différe auſſi par la couleur de l'écorce, qui eſt blanchâtre, & par la figure des feuilles plus longues que

es. De petits vers s'attachent à
feuilles, & s'y étant envelop-
endant quelque tems, y laiſſent
rayons de cire bien plus petits
les rayons de miel faits par les
illes. Cette cire eſt très dure &
luiſante, & coûte beaucoup
cher que la cire des Abeilles.
Vers, une fois accoûtumés aux
es d'un canton, ne s'en écartent
n certaines circonſtances ; &
nd ils ont une fois diſparu, on
les voit plus revenir : il en
chercher d'autres ; il y a des
chands qui en font le com-
ce.

es Arbres de Caſſe ſe trouvent
s la Province d'*Yunan*, du côté du
yaume d'*Ava*. Ils ſont aſſez hauts
ortent de longues gouſſes ; elles
en effet plus longues que celles
n voit en Europe. Elles ne ſont
nt compoſées de deux coſſes con-
es comme celles des légumes or-
ires, mais d'une eſpéce de tuyau
ux, diviſé par des cloiſons en for-
de cellules qui contiennent une
tance moëleuſe, & tout à fait

ſemblable à la Caſſe dont nous no
ſervons.

On trouve dans l'Iſle de Hain
des Plantes maritimes, & des M
drepores de toute eſpéce ; on
voit auſſi quelques arbres qui do
nent le Sang de Dragon, & pluſie
autres de différentes ſortes, q
diſtilent par l'inciſion un jus blan
lequel en durciſſant, prend u
couleur rougeâtre, & dont la co
ſiſtance formée n'a aucun rapp
parfait avec les gommes, ou av
les réſines. Cette matiére jettée da
une caſſolette brûle lentemen
& répand une odeur moins fort
& plus agréable que celle de l'E
cens.

Il y a quatre différentes ſor
d'arbriſſeaux de Thé. Sçavoir,
Song-lo tcha, le *Vou-y tcha*, le *P*
cul tcha, & le *Lo-ngan tcha*.

On plante les arbiſſeaux du T
Song lo, que nous appellons Th
verd, à peu près comme les vigne
& on les empêche de croître ; fa
quoi ils iroient juſqu'à ſix à ſe
pie

s de hauteur. Il faut même les
uveller après quatre ou cinq
, autrement la feuille devient
ière, dure & âpre : la fleur en
blanche, & a la forme d'une
compoſée de cinq feuilles.
nd la fleur ſe paſſe dans l'arriére
n, on trouve ſur la plante une
, qui a la figure d'une noix
nuë, peu humide, & ſans mau-
goût.
e que nous diſons de la hau-
de ces arbriſſeaux, regarde
qui croiſſent dans la Province
Kiang-non ; car ailleurs on les
e croître à leur hauteur natu-
, qui va juſqu'à dix ou douze
s : c'eſt pourquoi quand l'arbre
eune, on fait pancher les bran-
pour en cueillir plus aiſé-
t les feuilles. Le Song-lo tcha,
ervé long-tems, eſt un excel-
reméde contre pluſieurs mala-

e *Vou-y tcha* naît dans la Pro-
e de Fo-kien, & tire ſon nom
fameuſe Montagne *Vou y chan*.

La hauteur, la groſſeur, & la
ture des arbriſſeaux *Vou y tcha*
la même que celle des arbriſſe
Song-lo tcha. La ſeule différe
qu'il y ait, eſt que les feuilles
Song-lo, ſont plus longues &
pointues ; que leur décoction
l'eau verte, & qu'on s'apper
aiſément, par l'uſage, qu'il
corroſif. Au contraire, les feu
du *Vou y tcha* ſont courtes,
arondies, un peu noirâtres,
donnent à l'eau une couleur jau
ſans aucune acreté, & ſans
avoir, dont l'eſtomac le plus fo
ne puiſſe s'accommoder. Auſſi
Vou y tcha eſt-il généralement
tout l'Empire le Thé le plus
cherché pour l'uſage. Plus les fe
les du *Vou y tcha*, de même
celles du *Song-lo*, ſont jaun
tendres & fines, plus elles ſont
mées. On en fait ſur les lieux
trois ſortes.

La premiere, eſt de la feuille
a été cueillie ſur les arbriſſeaux
plus récemment plantés ; on ne

guéres que pour faire des pré-
, ou pour l'envoyer à l'Empe-

a ſeconde, eſt des feuilles dont
oiſſance eſt ſenſible; c'eſt celui
n vend ſous le nom de bon
y tcha: ce qui reſte enſuite ſur
arbriſſeaux de feuilles qu'on
groſſir, fait la troiſiéme eſpéce,
eſt à très-bon marché.
On en fait encore une autre
ce, de la fleur même; mais il
le commander, & avancer un
exceſſif pour l'avoir. Le Thé
érial eſt celui que les Chinois
llent *Mao-tcha*, on en trouve
ndre dans les lieux voiſins des
tagnes *Songlo* & *Vouy*, pour
u 50 ſols la livre.
a troiſiéme eſpéce de Thé eſt
que nous avons nommé *Pou*
cha, qui ſignifie Thé du Vil-
Pou cul, qui eſt dans la Pro-
e de *Yun-nan*. L'entrée en eſt
ndue aux Etrangers par les
du Pays. On permet à quel-
-uns d'approcher juſqu'aux

pied des Montagnes, pour rec
voir la quantité de Thé dont
ſont convenus.

Les arbres de ce Thé ſont hau
& touffus, plantés ſans ordre,
croiſſent ſans culture. Les feuil
ſont plus longues & plus épaiſ
que celles du *Song lo-tcha*, &
Vou y tcha. On roule ces feuille
& on en fait une maſſe, qui
vend à bon prix. Ce Thé n'a ri
d'âpre au goût ; mais auſſi il
rien d'agréable. On coupe en mo
ceaux cette boule, on en jette da
l'eau bouillante, comme on f
pour l'autre ſorte de Thé, & l'e
en devient rougeâtre. Les Médec
Chinois aſſurent, que cette boiſſ
eſt ſalutaire : elle eſt ſur tout e
cellente, pour appaiſer les doule
de la colique, pour arrêter le co
de ventre, pour rendre l'appéti
mais alors pour la doſe, elle do
être une fois plus forte que ce
du Thé ordinaire.

Il y a un autre arbre qui prod
un fruit, dont on tire de l'huil

mmé *Tcha yeou*. Cette huile, lorſ-'elle eſt fraîche, eſt peut-être la eilleute de la Chine. Quoique r le contours de la feuille, par la uleur du bois, & par quelques tres qualités, il approche beau-up des arbriſſeaux du *Vou y tcha*, en eſt néanmoins différent, non-lement par ſa grandeur, par ſa ofſeur, par ſa ſtructure, mais core par les fleurs, & par les i:s, qui ſont naturellement hui-x, & qui le deviennent encore vantage, lorſqu'on les garde après récolte.

Ces arbres ſont d'une médiocre uteur & croiſſent ſans aucune ture, ſur le penchant des Mon-gnes, même dans les vallées rre.ſes. Ils portent des bayes rtes d'une figure irréguliere, mplies de quelques noyaux mé-ocrement durs, & plutôt cartila-neux qu'oſſeux.

CHAPITRE XIII.

Description du Mont Caucase & trois Thibets ; Mœurs & Religion des Thibetains.

LE Caucase est une longue su de Montagnes très-hautes, très-escarpées. Après en avoir pa une, on en trouve une seconde pl haute que la premiére : celle-ci suivie d'une troisiéme ; & plus monte, plus on trouve à monter jusqu'à ce qu'on arrive à la pl élevée de toutes, qui se nomm Pir-pangial.

Les Gentils ont un profond re pect pour cette Montagne. Ils apportent des offrandes ; & ils re dent un culte plein de superstitio à un vénérable Vieillard, auquel prétendent que la garde de ce li est confiée : c'est-là, sans doute, reste du souvenir qu'ils ont

loire fabuleuſe de Promethée,
uel, ſelon la fiction des Poëtes,
attaché au Caucaſe.

Le ſommet des plus hautes Mon-
nes eſt toujours couvert de
ges & de glaces ; il ne faut
res moins de douze jours pour
faire le chemin à pied. On a à
erſer des torrens qui ſe forment
a fonte des neiges, & qui ſe
cipitent avec rapidité à travers
pierres & les rochers.

e Pays de Montagnes, quoique
leurs ſi affreux, ne laiſſe pas
e agréable en pluſieurs endroits,
la multitude & la varieté des
es, par la fertilité du terroir,
par les différentes Peuplades
n y rencontre. Il y a quelques
ts Etats, dont les Princes dépen-
du Mogol.

e premier Thibet eſt à peu de
nées de Kaſchemire : il s'étend
Septentrion vers le Couchant,
'appelle petit Thibet, ou *Bal-*
n. Ses Habitans & les Princes
le gouvernent ſont Mahomé-

tans, & tributaires du Mogol.

Le ſecond Thibet, qu'on nomm
le grand Thibet, ou *Butan*, s'éte
du Septentrion vers le Levant,
eſt un peu plus éloigné de Kaſch
mire. La route en eſt aſſez fréque
tée par les Caravanes, qui y vont to
les ans chercher des laines. Le gra
Thibet commence au haut d'u
affreuſe montagne toute couve
de neiges, nommée *Kaniel*: un c
de la montagne eſt du domaine
Kaſchemire; l'autre appartient
Thibet. Le chemin juſqu'à *Le*
qu'on nomme autrement *Lada*
qui eſt la Fortereſſe où réſide le R
ſe fait entre deux montagnes,
ſont une vraie image de la triſte
de l'horreur, & de la mort mê
Elles ſont poſées les unes ſur
autres, & ſi contigues, qu'à pe
ſont elles ſéparées par des torre
qui ſe précipitent avec impétuo
du haut des montagnes, & qui
briſent avec tant de bruit contre
rochers, que les plus intrépi
Voyageurs en ſont étourdis
effra

ayés. Le haut & le bas des
ntagnes ſont également impra-
bles : on eſt obligé de marcher
i-côte ; & le chemin y eſt d'ordi-
e ſi étroit, qu'à peine y trouve-
aſſez d'eſpace pour poſer le
l.

aut-il paſſer d'une Montagne à
re, on a à traverſer des torrens
étueux qui les ſéparent, & l'on
ouve point d'autre pont, que
que planche étroite & trem-
te, ou quelques cordes ten-
, & entrelaſſées de branchages
s.

ans ces Provinces montagneu-
on ne trouve point de groſſes
s : il n'y a point de Monnoie
culiére ; on ſe ſert de celle du
ol. Le commerce ſe fait plus
airement par l'échange des
ées.

n emploie communément qua-
jours pour aller de Kaſchemire
la, Capitale du ſecond Thibet.
oyaume commence, ainſi que
l'avons déja remarqué, au

Mont *Kantel*, & s'étend du Septe
trion vers le Levant. Il a un se
Chiampo, ou Roi abſolu ; celui-ci
ſous lui un Roi tributaire. Les pr
miéres Peuplades qu'on rencontre
ſont Mahométanes ; les autres ſo
habitées par des Gentils mo
ſuperſtitieux, qu'on ne l'eſt da
les autres contrées Idolâtres.

Les Thibetains appellent Di
Koniok, & ils ſemblent avoir qu
que idée de la Trinité ; car tan
ils le nomment *Koniok Chek*, D
un ; & tantôt *Konio ſum*, Dieu
Ils ſe ſervent d'une eſpéce de C
pelet, ſur lequel ils prononcent
paroles *Om*, *Ha*, *Hum* ; lorſqu
leur en demande l'explication,
répondent, que *Om* ſignifie Int
gence, ou bras, c'eſt-à-dire, P
ſance ; que *Ha*, eſt la parole ;
Hum, eſt le cœur ou l'amour
que ces trois mots ſignifient D
Ils adorent encore un nommé
bien, qui nâquit, à ce qu'ils diſ
il y a plus de ſept cens ans. Qu
on leur demande s'il eſt Dieu

omme, quelques-uns d'eux répon-
nt, qu'il eſt tout enſemble Dieu
Homme, qu'il n'a eu ni pere ni
re, mais qu'il eſt né d'une fleur:
nmoins leurs Statues repréſen-
t une Femme, qui a une fleur à
main : & ils diſent que c'eſt la
re d'*Urghien*. Ils adorent plu-
rs autres Perſonnes, qu'ils regar-
t comme des Saints. Dans leurs
iſes, on voit un Autel couvert
ne nappe, avec un parement ; au
ieu de l'Autel eſt une eſpéce de
ernacle, où, ſelon eux, Urghien
le, quoique d'ailleurs ils aſſu-
qu'il eſt dans le Ciel.

Les Thibetains ont des Religieux
més *amas*. Ils ſont vêtus d'un
t particulier, différent de ceux
portent les perſonnes du ſiécle:
e treſſent point leurs cheveux, &
rtent point de pendans d'oreil-
omme les autres; mais ils ont une
ſane, & ils ſont obligés à garder
célibat perpétuel. Leur emploi
l'étudier les Livres de la Loi,
ſont écrits en une Langue & en

des caractéres différens de la Lan-
gue ordinaire. Ils récitent certai
nes priéres en maniére de chœur ; c
ſont eux qui font les cérémonies
qui préſentent les offrandes dans l
temple, & qui y entretiennent de
Lampes allumées. Ils offrent à Die
du bled, de l'orge, de la pâte, & d
l'eau dans de petits vaſes fort pro
pres. On mange, comme une cho
ſainte, ce qui a été offert de la ſort
Les Lamas ſont dans une grande v
nération : ils vivent d'ordinaire
Communauté, & ſéparés de to
commerce prophane ; ils ont d
Supérieurs locaux, & outre ce
un Supérieur général, que le R
même traite avec beaucoup
reſpect.

Les Thibetains ſont d'un nat
rel doux & docile, mais inculte
groſſier. Il n'y a parmi eux ni ſcie
ces, ni arts. Quoiqu'ils ne manque
pas d'eſprit, ils n'ont point de co
munication avec les Nations étra
géres : nulle ſorte de viande ne le
eſt interdite ; ils rejettent la M

emſycoſe, & la Polygamie n'a oint de lieu parmi eux.

Quant à la nature du climat, il t fort rude. L'Hiver eſt preſque ſeule ſaiſon qui y régne toute nnée. En tout tems la cime des ontagnes eſt couverte de neiges. a terre ne produit que du bled & l'orge ; on n'y voit preſque ni bres, ni fruits, ni légumes. Les aiſons ſont petites, étroites, faites de erres poſées groſſiérement & ſans les unes ſur les autres. Ils n'uſent e d'étoffes de laine pour leurs temens.

Il y a encore un troiſiéme Thibet, nt la Capitale eſt *Raſſa*. Ce troiſiéme Thibet eſt plus expoſé aux curſions des Tartares, qui ſont itrophes, que les deux autres ; n'eſt pas fort éloigné de la ine.

CHAPITRE XIV.

Doctrine & superstition des Bonze leur manière de vivre : moyens qu emploient pour attraper de l'arge comment-ils tiennent leur assembl leur hypocrisie, leurs débauche leurs ruses pour séduire & desho rer les femmes & les filles.

LES Bonzes disent, qu'après mort, il y a des récompen pour ceux qui ont pratiqué le bie & des supplices dont on punit ce qui ont fait le mal ; qu'il y a lieux destinés pour les ames des & des autres, où elles sont plac selon leur mérite ; que le Dieu est né pour sauver les hommes, remettre dans la voie du salut ce qui s'en écartent ; que c'est lui expie leurs péchés, & qui le procure une heureuse renaissan dans l'autre monde ; qu'il y a ci

éceptes à obſerver. Le premier
fend de tuer aucune créature vi-
nte; le ſecond de prendre le bien
autrui; le troiſiéme de ſe ſouiller
r l'impureté; le quatriéme de
entir; & le cinquiéme de boire
vin.

Mais ſur tout il ne faut pas man-
er de pratiquer certaines œuvres
miſéricorde qu'ils preſcrivent.
aitez bien les Bonzes, diſent-ils,
fourniſſez leur tout ce qui eſt
ceſſaire à leur ſubſiſtance; bâtiſſez
r des Monaſtéres, & des Tem-
es, afin que par leurs priéres, &
r les pénitences qu'ils s'impoſent
ur l'expiation de vos péchés, ils
us délivrent des peines auſquelles
us ſeriez ſujets. Aux obſéques de
s parens, brûlez des papiers dorés
argentés, des habits & des étoffes
ſoie : tout cela dans l'autre
nde ſe change en or, en argent,
véritables habits. Par ce moyen
s parens défunts ne manqueront
rien, & auront de quoi ſe conci-
r les dix-huit Gardiens des enfers,

qui ſans ce ſecours ſeroient inéxor
bles, & leur feroient ſentir tout
poids d'une rigueur infléxible. Q
ſi vous négligez ces préceptes
votre ame, par une longue ſui
de Métempſycoſes, paſſera da
l'ame des plus vils animaux; vo
renaîtrez ſous la forme d'un mule
d'un cheval, d'un chien, d'
rat, &c.

Cette ridicule doctrine ſert me
veilleuſement à toutes les fourberi
que les Bonzes employent, po
arracher des aumônes, & groſ
leurs revenus. On en peut juger p
le trait ſuivant.

Deux de ces Bonzes voyant
jour dans la cour d'un riche Payſ
deux ou trois gros canards, ſe pro
ternerent devant la porte, & ſe m
rent à pleurer, & à gémir amér
ment. La bonne femme qui
apperçut de ſa chambre, ſortit po
apprendre le ſujet de leur doule
Nous ſçavons, lui dirent-ils, *que
ames de nos Peres ont paſſé dans
corps de ces animaux; & la crainte

s ſommes que vous ne les faſſiez urir, nous fera aſſurément mourir s-mêmes de douleur. Il eſt vrai, dit Payſanne, *que nous avions réſolu les vendre ; mais puiſque ce ſont Peres, je vous promets de les con-ver.*

Ce n'eſt pas ce que les Bonzes tendoient. *Peut-être*, dirent-ils, *votre mari n'aura pas la même rité ; & vous pouvez compter que s perdrons la vie, s'il leur arrive que accident.*

Enfin après un long entretien, e bonne Payſanne fut ſi touchée leur douleur apparente, qu'elle donna les canards à nourrir du-quelque tems, pour leur conſo-on. Ils les prennent avec reſpect, es s'être vingt fois proſternés ant eux ; mais dès le ſoir même, n firent un feſtin à leur petite mmunauté, & s'en nourrirent eux-nes.

u reſte ces Bonzes ſont répan-dans tout l'Empire ; ce ſont des s du Pays, qu'on éleve dans ce

métier dès leur plus tendre jeune
Ces ſcélerats, pour perpétuer l
Séćte, achétent de jeunes enfan
de ſept à huit ans, dont ils font
petits Bonzes, qu'ils inſtruiſent p
dant quinze ou vingt ans, pour l
ſuccéder. Ils ſont preſque t
ignorans; & il y en a peu qui ſ
chent les principes de la doctrine
leur Séćte.

Tous les Bonzes ne ſont pas é
lement célébres; il y en a, p
ainſi dire, de tout étage: les
ont l'emploi de quêter, les au
en très-petit nombre, qui ont
quis la connoiſſance des Lettres
qui parlent poliment, ſont cha
de viſiter les Lettrés, & de s'
nuer chez les Mandarins; il
parmi eux des Vieillards vénérab
Ce ſont ceux-là qui préſident
aſſemblées des femmes.

Quoique les Bonzes n'ayent
une Hiérarchie parfaite, ils
cependant des Supérieurs: ce
les grands Bonzes; & ce rang o
les éleve, ajoute beaucoup

putation, que leur âge, leur exté-
ur grave & modeſte, & leur hypo-
ſie leur avoit acquiſe. On trouve
r tout des Monaſtéres de ces
nzes; mais tous ne ſont pas éga-
nent fréquentés par le concours
Peuple.

Il y a dans chaque Province cer-
nes Montagnes, où ſe trouvent
Temples d'Idoles plus accre-
és que les autres. On va de fort
n en Pélerinage à ces Temples;
Pélerins, dès qu'ils ſont au bas
la Montagne, s'agenouillent, &
proſternent à chaque pas qu'ils
t pour y monter. Ceux qui ne
vent faire le pélerinage, char-
t quelques-uns de leurs amis de
achetter une grande feuille im-
née, & marquée à un certain
n par les Bonzes. Au milieu de
feuille eſt la figure du Dieu *Fo*
l'habit de *Fo*, & tout autour de
gure ſont une infinité de petits
les. Les Dévots & les Dévotes
Dieu *Fo* ont pendu au col, ou
ur du bras, une ſorte de cha-

pelet, composé de cent grains
diocres, & de huit plus gros.
en roulant ces grains entre l
doigts, qu'ils prononcent ces pa
les mysterieuses *O-mi to-fo*, ausque
eux-mêmes ne comprennent
Ils font de plus cent génufléxio
après quoi ils marquent d'un
rouge un de ces cercles, don
figure est toute couverte.

De tems en tems on invite
Bonzes à venir à la maison, po
faire des priéres, & pour scélle
autentiquer le nombre des cerc
qui ont été remplis. On les p
en pompe aux funérailles, dan
petit coffre bien scellé par les
zes; c'est-là le passe-port pou
passage de cette vie dans l'au
Ce passeport ne s'accorde po
qu'il n'en coûte quelques tax
mais, disent-ils, on ne doit
plaindre cette dépense, puisq
est assuré d'un voyage heureux.

Ces Bonzes affectent une
ceur, une complaisance, une h
lité, & une modestie qui ébl

ord. A cet extérieur impo-
ils joignent un jeûne rigou-
, & ſe relévent pluſieurs fois la
pour adorer *Fo*. Ils ſe donnent
e cela en ſpectacle par de rudes
tences, qu'ils font dans les rues,
u milieu des Places publiques :
ils traînent de longues chaînes
peſantes qu'eux ; où ils ſe met-
en ſang, en ſe frappant la tête
une groſſe pierre.

Les aſſemblées de Dames ſont
bon revenu pour les Bonzes
a dans chaque Ville pluſieurs
etés de dix, quinze, vingt fem-
plus ou moins. Elles ſont la
part de bonne famille, & ſur
, ou bien veuves, & ont par
équent quelque argent dont
peuvent diſpoſer. On les fait
érieures de la Communauté tour
ur pendant un an ; c'eſt ordinai-
ent chez la Supérieure que ſe
nent les aſſemblées. Un Bonze
ſur l'âge y préſide, & entonne
antiennes de *Fo* : les Dévotes
ent dans le Chœur ; & après

qu'on a bien crié *O-mi-to-fo*, & b
battu de petits chaudrons, on
met à table, & on se régale : m
ce n'est-là que la cérémonie or
naire.

Aux jours plus solennels,
pare la maison de plusieurs Idol
que les Bonzes placent en céré
nie, & de plusieurs Peintures g
tesques, qui représentent en c
façons les peines qu'on souffre d
l'Enfer. Les priéres & les fes
durent sept jours. Le grand Bo
est soutenu de plusieurs Bonzes
fortifient le chœur.

Pendant ces sept jours, un
principaux soins est de préparer
de consacrer les trésors pour l'au
monde. Pour cela on bâtit un co
de logis de papier peint & do
On remplit ce petit Palais d
grand nombre de boëtes de car
peintes & vernissées. C'est dans
boetes que sont les lingots d'or
d'argent, c'est-à-dire, de pap
doré ; il y en a plusieurs centain
qui servent à se rédimer des sup

terribles que *Genvang*, c'eſt-à-
le Roi des nfers, fait ſouffrir
ux qui n'ont rien à lui donner.
en met à part une vingtaine
gagner les gens du tribunal de
oi des Ombres. Le reſte, auſſi
que la maiſon, c'eſt pour ſe
r, pour vivre, & pour achetter
que charge en l'autre vie: on
ne toutes ces petites boetes avec
cadenats de papier, puis on
ne le logis, & on en garde ſoi-
uſement les clefs.
uand la perſonne qui a fait tous
frais vient à mourir, on brûle le
avec un grand ſérieux; puis on
e les clefs de la maiſon & des
ts coffres, afin qu'elle puiſſe les
rir, & en tirer ſon or & ſon
nt, qui n'eſt plus alors de ſim-
papier, mais qui s'eſt changé
argent fin & en or excellent.
-vang n'eſt pas à l'épreuve de ce
x métal; rien n'eſt plus aiſé que
e corrompre.
omme il y a des aſſemblées de
mes où préſident ces Bonzes,

il y en a auſſi d'hommes, qu
appelle les jeûneurs ; chaque aſſe
blée a ſon Supérieur, qui eſt com
le maître des autres, & qui a ſ
lui bon nombre de diſciples.

Les jours que doit ſe tenir l'aſſe
blée, tous les Diſciples ſont ave
de s'y rendre, & nul n'oſeroi
manquer. Le Supérieur eſt aſſis d
le fond de la ſale, & au mili
Chacun vient ſe proſterner dev
lui, & va enſuite ſe ranger mode
ment à droite & à gauche ſur d
lignes : quand le tems eſt venu,
récite des priéres ſecrettes & impi
& l'on finit par ſe mettre à table
ſe plonger dans la débauche. Ca
ſont de plaiſans jeûneurs, que
jeûneurs de la Chine : à la ve
ils s'interdiſent pour toute leur
l'uſage de la viande, du poiſſon
vin, des oignons, du l'ait, &
tout ce qui échauffe ; mais ils ſ
vent bien s'en dédommager
d'autres mets qu'ils ſe procure
& ſur tout par la liberté qu'ils
de manger à toutes les heures
jour.

Les femmes & les filles grandes évotes à *Fo* ſe laiſſent aiſément duire par les Bonzes, gens habiles ans les intrigues amoureuſes. Ils ur débitent que ce corps où l'on t en paſſant, eſt une vile maſure, ont on ne doit point ſe mettre en ine. Ils leur inſinuent que plu-eurs de leur ſéxe, en accordant des veurs demandées, ont eu com-erce avec le *Fo* lui-même, ſans le avoir ; maintenant, ajoûtent-ils, us êtes du Séxe foible & ſoumis; en doutez pas, en renaiſſant vous viendrez homme. Il n'arrive que p ſouvent que des Dames & de nes filles d'un riche naturel, & familles diſtinguées, ſe trouvent honnorées par cette canaille ; es en viennent enfin, ſous de tels maîtres, à renoncer à toute deur.

CHAPITRE XV.

Eclairciſſement ſur la découverte Fer, connu de tout tems à la Ch & ignoré ailleurs : S'il naît plu Garçons que de Filles à la Ch Fauſſeté de l'opinion de ceux qui tribuent une même origine aux E tiens & aux Chinois ; Origin l'Idolâtrie à la Chine ; Par qu Chine a commencé d'être peup Etendue & beauté des Riv & des Lacs de la Chine ; F opinion de Mr. Huet ſur Commerce de la Chine.

IL eſt certain que la connoiſſ du Fer eſt très-ancienne Chine. Il paroît qu'il étoit c des premiers Conducteurs des nois, puiſqu'il en eſt fait me dans le *Chuking*, où il eſt rapp que le Fer vient de la Provinc *Leangtcheou*. On ne dit point

fut là qu'on eut la premiére con-
oiſſance du Fer ; mais parce que
Chine a commencé indubitable-
ent à ſe peupler par l'Oueſt de
king, ce fut à *Leangtcheou* que
Chefs des Chinois reconnurent
tte terre propre à la fuſion du
r. Peut-être qu'ils avoient avec
x quelque morceau de ce métal,
qu'ils avoient appris à le recon-
ître de ceux qui avoient vêcu
ec Noë ; car il n'eſt guéres croya-
e, que ce Patriarche ait bâti l'Ar-
e ſans le ſecours d'aucun inſtru-
nt de fer.

Mais Noë, dira-t'on, ne pou-
it-il pas avoir du fer dans l'Ar-
e, ſans connoître la terre dont il
it tiré ? C'eſt ce qui ne paroît
s vraiſemblable. Mais quand cela
oit vrai, il étoit bien plus aiſé
es deſcendans de reconnoître cette
re, qu'à ceux qui n'avoient ja-
is vû de fer, & qui n'ayant nulle
e de ce métal, & ne ſçachant pas
me s'il exiſtoit, ne ſe ſeroient
s aviſés de le chercher.

Si les hommes avoient quelc
connoiſſance du fer dès le tems
Noë, ou même avant Tubalca
comment ſe peut-il que quelq
Nations, même celles qui après
diſperſion, allerent habiter le P
où Tubalcain en avoit forgé,
blierent tellement ce que c'étoit
le fer, & comment il ſe faiſo
que pour ſuppléer à ce métal ſi né
faire, elles furent obligées d'e
ployer des pierres de tonnerre.
ſorte qu'un homme paſſoit une p
tie de ſa vie à percer, à aiguiſer
emmancher une de ces pierres
forme de hache, ou d'autres ou
ſemblables, ce qui prouve une long
igno rance où l'on a été du fer.

Il faut convenir, qu'il n'eſt pas a
de comprendre comment cette co
noiſſance s'eſt perdue parmi
anciens peuples, de même que p
mi ceux qui allerent habiter l'Am
rique, tandis qu'il paroît qu'e
s'eſt toujours conſervée chez
Chinois, ſans que ni par le
Livres, ni en aucune autre mani

puiſſe déterminer, en quel tems
ont commencé à avoir cette con-
ſſance.
Dira-t'on, qu'au tems de la diſ-
ſion, ceux qui tournerent du
é de la Chine, plus attentifs que
autres, emporterent avec eux
pelles, les pioches, les truelles
es autres outils qui ſervirent à
ver la tour; ou bien dira-t'on,
les Chinois, qui deſcendoient
onteſtablement de Sem, fils aîné
Noé, reçurent de ce pere privi-
é des connoiſſances, qui ne
nt pas ſi communes parmi les
endans de Cham, & de Japhet,
qui furent même oubliées par
ques branches de Sem, ſurtout
elles qui ne vinrent point vers
ient ? Quoiqu'il en ſoit, on ne
ve à la Chine aucun de ces veſti-
le l'ignorance du fer, telles que
ces pierres travaillées pour y
léer; du moins les Lettrés Chi-
n'en ont jamais entendu par-
Il faut ſe ſouvenir, que ſi le
d *n* eût manqué d'inſtrumens

de fer, il n'auroit jamais pû cou
les montagnes, ni creuser ces gra
canaux, qu'il fit pour donner
libre cours aux eaux, qui in
doient les terres.

La seconde question que l'on
pose, est de sçavoir s'il naît
Chine plus de garçons que de fi
Il est certain que le nombre e
peu près égal. Mais dans cette hy
thése, ne semble-t'il pas qu'll y
de l'injustice à prendre plusi
femmes, sans en laisser à ceux
voudroient se marier Les Chi
répondent, qu'il y a parmi eux q
tité d'Eunuques & de pauvres,
renonçent au mariage, faute
voir les moyens d'entretenir
femme.

Il faut observer que sou
Dynastie précédente, le Palai
l'Empereur, & les maisons
Grands étoient remplis d'Eunu
de bonne famille, parceque
sieurs d'entr'eux parvenoient
premiéres charges de l'Empire
que c'étoit la mode de se repose

de tous les soins domestiques. Il
n est pas de même aujourd'hui :
Tartares ne laissent pas la moin-
autorité aux Eunuques, parce
ls abuserent autrefois de leur
dit, & causerent les plus grands
ubles dans l'Empire. On ne
uve guéres maintenant parmi
Eunuques, que des gens de la
du peuple, ou de pauvres Vil-
eois, qui n'ont pas de quoi se
rier.

Quoi qu'il paroisse assez vrai,
parmi les enfans qui naissent à
king, il n'y a pas plus de mâles
de femelles, il est néanmoins
tain, que si à la fin de chaque
ée on comptoit ce qui reste en
des enfans nés cette même année,
trouveroit un bien plus grand
nbre de garçons que de filles;
ce que dans ce grand nombre
nfans qu'on expose, on ne trouve
sque que des filles : il est rare que
cent enfans exposés, on trouve
s garçons. C'est à peu près la
me chose dans toutes les gran-

des Villes, où il y a beaucoup
claves; car dans les petites Vi
& dans les Villages habités p
ſimple Peuple, ou par des La
reurs, il n'arrive guéres qu'
expoſe les enfans; & ce ne ſon
des filles ou des garçons pr
mourir. Pour ce qui eſt de ceu
ſe portent bien, on trouve aiſé
des gens qui les adoptent, & qu
élevent.

Dès qu'il ne naît pas un plus g
nombre de garçons que de fille
Chine, il eſt évident que la Po
mie y doit-être un obſtacle à la
tiplication.

Venons maintenant au para
des Egyptiens & des Chinois. I
reſſemblance qui ſe trouve entr
mœurs & les coutumes de ces
Nations, ont peut ſeulement j
qu'elles ont puiſé dans la m
ſource leurs coutumes, leurs l
ces & leurs arts, ſans que l'un
un détachement, ou une colon
l'autre. Tout prêche l'antiquité
Chine, & une antiquité ſi

éta

ablie, qu'il n'eſt pas concevable ue les Egyptiens dans leurs com-encemens ayent été en état de ver de grandes armées, de tra-erſer des pays immenſes, de dé-icher & de peupler un grand oyaume. Ce que rapporte Dio-re de Sicile ne paroît prouver tre choſe, ſinon que dans des ms poſtérieurs à la Chine déja euplée, Oſiris s'étoit tranſporté ſqu'à Bengale; & voilà l'Océan riental, que Diodore peu verſé ns la Géographie, prenoit peut-re pour le bout du monde, ſup-ſé qu'il crût la terre platte, mme on l'a cru pendant long-ns.

Quand on dit qu'Oſiris avoit yagé dans l'Aſie, comme on ne pas dans quel endroit de l'Aſie voyagea, il ne lui fallut pas aller en loin pour vérifier cette pro-ſition.

Pour revenir à l'antiquité Chi-iſe, en voici quelques preuves xquelles il n'y a guéres de re-

plique. On dit que les Egyptie
ont connu anciennement, que V
nus & Mercure tournoient auto
du Soleil : laiſſant néanmoins
terre immobile au centre du mo
de, autour duquel tournoient
autres Planettes.

Accordons que cette connoiſſan
ſoit bien conſtatée : il eſt ſûr q
cette même conno ſſance eſt a
ancienne, & l'eſt peut-être p
encore à la Chine qu'en Egypt
avec cette différence, que les Egy
tiens la perdirent, & que Pto
mée lui-même au milieu d'Aléx
drie rejettoit ce mouvement
Mercure & de Venus autour
Soleil, au lieu que les Chin
l'ont conſervée juſqu'à nos jours

On peut voir le Catalogue
Etoiles connues des anciens Chin
avec la maniere dont ils les avoi
obſervées ; leurs Sphéres Arm
laires, leurs Cercles gradués
360. dont l'un repréſentoit l'Eq
teur, l'autre un Méridien, p
déterminer le paſſage des Etoi

ur latitude, &c. Qu'on compare ensite ce Catalogue, avec ce qui est lé des Egyptiens : on trouvera e les Chinois ne leur doivent rien fait d'antiquité, & ne peuvent-e par conséquent un essain sorti leur ruche.

Les Chinois ont aussi anciennent connu le triangle réctangle ; cette connoissance étoit chez-eux ncienne, que selon le témoiage de l'Empereur *Changi*, on ne uvoit en assigner le commencent. On lit que le prédécesseur fameux Tcheucong, qui vivoit iron onze siécles avant *Yu*, oit à son Disciple, qu'avec cet rument, on pourroit faire plurs observations, & que *Yu* s'en it servi pour mesurer les haurs : il n'est pas dit que *Yu* en fût venteur, mais qu'il en avoit fait ge.

Comment cette connoissance a t'elle dans la suite à Pythagore, uel elle fit tant d'honneur? L'inta-t'il ? car il n'est pas impossible

qu'on ſe rencontre dans les mê
connoiſſances. Ou bien l'avo
reçûe des Indiens, & ceux-ci
Chinois ? Pure conjecture. On
peut rien aſſurer, juſqu'à ce
l'on déterre d'autres monumen
qui donnent là-deſſus de plus gra
éclairciſſemens.

Au regard de quelques traits
reſſemblance qu'on apperçoit e
les deux Nations, on ne doit pa
être ſurpris. Il eſt aſſez ordina
que deux Peuples anciens & pol
reſſemblent par quelque endro
quoiqu'ils n'ayent pas la m
origine ; mais ce qui doit frap
davantage, eſt qu'il ſe tro
entre l'une & l'autre Nation
différences ſi palpables, qu'on ne
pas comment on pourroit les
ſortir de la même tige. En Eg
il eſt permis au frere d'épouſe
ſœur ; ce ſeroit une choſe m
rueuſe à la Chine, & dont il n
jamais eu d'exemple. Les Egyp
ſe livrerent de bonne heure à la
ſtupide Idolatrie. Ils adorerent

lement leurs héros, mais encore
eaux, l'air, la terre, & enſuite
crocodiles, les rats & les plus
s inſectes; quelques-uns même
oiſirent pour objet de leur culte
raves & les oignons, trouvant
s les matins, comme on le leur
eproché, de nouvelles divinités
s leurs jardins potagers. Si l'ori-
e des Egyptiens & des Chinois
it commune, les Chinois dès le
nmencement de leur établiſſe-
nt auroient été infectés de la
me contagion. On n'a qu'à lire
rs Livres claſſiques, pour ſe con-
ncre que pendant pluſieurs ſiécles
n'a vû chez-eux aucune trace
olâtrie. C'eſt *Laokiun*, Philo-
he Chinois, qui commença d'al-
er le culte d'un Etre ſuprême.
dolâtrie s'y répandit dans la ſuite
s le régne de *Ming-ti*, quinzié-
Empereur de la Dynaſtie des
n, par les ordres duquel la Loi
Fo fut apportée des Indes; mais
fut toujours combatue, réfutée
anathematiſée par les Lettrés,

lesquels inonderent l'Empire
leurs Livres contre cette nouv
Secte, qui ne laissa pas d'avoir
qui a encore un grand cours, f
tout parmi le Peuple.

On croit que l'Anatomie,
fait connoître les parties du co
humain par la dissection, a été
bord en usage en Egypte, & a p
ensuite dans la Gréce. Mais ce
science a toujours été ignorée
Chinois, jusqu'à ces derniers ter
qu'ils en ont oui parler aux Eu
péens : quelque utile qu'elle soit
vivans, elle n'a jamais pû être
leur goût, & ils se révoltent à
seule proposition de faire l'ouvert
d'un cadavre humain.

Mais en quel tems les Egypti
auroient-ils pû pénétrer à la Ch
pour la peupler ? Il faudroit qu
s'y fussent pris de bonne heure ;
autrement ils l'eussent déja trou
toute peuplée, & il auroit fallu
faire la conquête, au lieu d'y é
blir des colonies.

Seroit-ce Sesostris, qui auroit c

s la Chine ? On donneroit trop
faires à ce héros, qu'on prétend
oir ſubjugué en dix ans les Médes,
Scythes, la Phénicie, l'Aſſyrie
oute l'Aſie mineure ; & dans ces
niers tems, quelques Auteurs
ſçachant à qui s'adreſſer pour
upler l'Amérique, y ont envoyé
oſtris, ſur la foi de ce paſſage de
cain: *Venit ad occaſum, mundique*
ema Seſoſtris,
On a donc recours à Oſiris ; mais
t un perſonnage équivoque. Les
diſent qu'il étoit Grec, & qu'il
quit l'Egypte. En ce cas-là,
nt auſſi occupé qu'il étoit à con-
ver ſes conquêtes, il n'avoit
de d'envoyer bien-loin des déta-
mens, pour en faire de nouvel-
S'il étoit Egyptien, comme
utres l'on crû, devenu le chef
ne Nation molle, effeminée,
accoutumée aux douceurs de la
, que le Pays où il régnoit lui
rniſſoit en abondance, auroit il
tté une contrée ſi délicieuſe,
ur aller bruſquer fortune dans des

climats si lointains, au hazard d
ne rien trouver de meilleur qu
ce qu'il possédoit. D'ailleurs l
Peuples auſquels il commandoit
étoient bien différens des Ka
mouks, Nation pauvre & endurc
au travail.

On ne dira pas sans doute, qu
Menès, ou Miraism, fils de Cham
vint lui-même à la Chine; ce n
pourroit être tout au plus que s
enfans : mais dès-lors l'Egypte fu
partagée en plusieurs Royaumes
on distinguoit le Roi des Thébains
le Roi des Tanites, & le Roi d
Memphis. Ces Princes qui s'obser
voient les uns les autres, auroient
ils eu la pensée de s'éloigner, pou
aller faire des établissemens dans de
Pays qu'ils ne connoissoient pas.

Mais qui que ce soit des Ro
d'Egypte, qu'on prétende être allé
ou avoir envoyé de ses gens à
Chine, soit en corps d'armée, so
en Caravane, ils auroient dû tra
verser toute l'Inde d'Occident en
Orient. Or l'on demande, si pou

les Indes étoient habitées, où ſi
s étoient dépourvûes d'habitans?
on répond qu'elles étoient déſer-
, on ne pouvoit donc y trouver
des déſordres cauſés par le
uge. Cette armée ſe ſeroit vûe
uée de tout ſecours pour ſa ſubſ-
nce. Il lui auroit fallu labou-
, ſemer, recueillir à meſure
lle avançoit. C'eſt ce qui n'eſt
aiſé à concevoir.
i l'on ſuppoſe que les Indes
ent déja habitées par Sem & ſes
ns, ou par ſes petits fils, il
dire en même temps, ou que
Peuples étoient ſi foibles, ou ſi
ourvûs de ſens, qu'ils laiſſerent
er au milieu d'eux les Egyptiens
coup ferir, & qu'ils les virent
quillement aller ſe mettre en
eſſion des terres à leur Orient,
les reſſerroient, & les tenoient
r ainſi dire entre deux feux.
vaudroit peut-être mieux dire,
ne Caravane des gens de Sem
oignit aux Egyptiens & que de
cert ils allerent enſemble peupler

la Chine. Supposé que cela fût ai
les Chinois seroient ce qu'on appe
marchandise mêlée, race de Se
& race de Cham. Les uns bons,
autres mauvais ; différens de la
gage, de génie, de mœurs &
coûtumes. De ce mélange se
sorti en quelque façon une esp
d'ouvrage à la Mosaïque, &
piéces rapportées.

Or rien de plus uniforme que
Chinois dans tous les tems : dep
leur origine jusqu'à nos jours, mê
langage, mêmes loix, même gé
même physionomie, même figu
il n'y a sur ce dernier article d'a
tres différences, que celles qu
voit en Europe entre ceux
naissent au Nord, & ceux qui ha
tent le Sud : les premiers sont d'
dinaire plus blancs & plus robust
les seconds plus bazanés, & d'
compléxion plus foible.

Ne semble-t'il pas plus natu
de faire peupler la Chine par
seuls descendans de Sem, qui n
voient point d'ennemis en tête,

i pouvoient défricher les terres
proche en proche, & entrer dans
Chenſi, qui eſt le premier Pays
bité, comme tous les Chinois en
nviennent?

Venons à la comparaiſon des
uvrages de la Chine avec ceux de
gypte. Quoi de plus admirable
e la grande muraille, ſoit par
utilité, ſoit pour ſa ſolidité,
ſque tant de ſiécles n'ont pû la
ruire, & qu'il n'y a d'autres ou-
tures, que celles qu'on y a faites
main & à force de travail? Tout
reſte, juſqu'à la cime des plus
utes Montagnes, a tenu contre
jure du tems, & contre les trem-
mens de terre. Perſonne n'ignore
elle eſt ſa longueur, ſa hauteur
ſon épaiſſeur : on voit tant de
ques & de pierres ſi bien arran-
s & ſi bien cimentées. N'y en a-
pas plus que dans les monumens
gypte?

Ce n'eſt pas, dira-t'on, la pierre,
brique, la maçonnerie qu'on
nire en Egypte. On y voit des

figures d'hommes, d'animaux, d
quadrupedes, des volatiles, des ba
reliefs, des inſcriptions, des hiér
glyphes, qu'on ne peut preſque d
chifrer, tant ils ſont anciens,
c'eſt juſtement pour cela mêm
qu'on les admire ; car ſi on les ente
doit bien, ce ſeroit peut-être tr
peu de choſe : on n'y trouveroit ri
de myſtérieux.

Le malheur de la Chine eſt
n'avoir point encore été le term
des voyages des Sçavans de l'E
rope. Les inſcriptions, les caract
res ne manquoient point à la gran
muraille ; la différence eſt que l
Chinois connoiſſent encore aujou
d'hui leurs plus anciens caractéres
au lieu que les Egyptiens ne ſç
vent pas lire l'écriture de leu
ancêtres.

Pour ce qui eſt des figures ſcul
tées d'hommes, d'animaux, de vo
tiles, les ſculptures des Chinois
leurs arcs de triomphes en ſo
tout couverts. On voit des Statu
coloſſales très-animées, avec

itudes conformes aux passions
on a voulu représenter.

S'il n'y a point de Pyramides à la
ine comme en Egypte, les Chi-
s n'ont-ils pas mieux fait de cons-
ire des ponts aussi magnifiques
e ceux qu'on voit dans quelques
ovinces, & aussi singuliers que
ui qu'ils nomment le pont de fer,
i va d'une montagne à l'autre sur
férens précipices? Des armées
mbreuses ont passé autrefois sur
pont, & il subsiste encore aujour-
ui.

Mais, dira-t'on encore, le Nil, ce
neux fleuve, sa source, ses cata-
tes, ses débordemens réguliers &
onds : la Chine a-t'elle rien qui
isse lui être comparé.

Ce fameux Nil ne paroîtra plus
'un ruisseau, si on le compare au
nd fleuve *Yangtsekiang*, qui tra-
se toute la Chine. Qu'on jette un
up d'œil sur la Carte de cet Em-
e, & qu'on considére ce fils de la
r, comme l'appellent les Chinois,
puis sa source jusqu'à son embou-

chure pendant 700 lieues ; qu'o
faſſe attention à ſa largeur, à
profondeur, aux Lacs qu'il form
ou qu'il traverſe, dont un entr'au
tres à 80 lieues de tour ; aux grand
& belles Villes qu'il baigne & enr
chit ; à cette multitude de vaiſſeau
& barques qui le couvrent, & q
ſont autant de Villes flottantes rem
plies de Marchands & de Peuples, q
vivent aux dépens de ce fleuve
lequel ſans ſe déborder comme
Nil, fournit à droite & à gauc
grand nombre de canaux, qui arr
ſent les campagnes voiſines, a
tant & ſelon qu'on le juge à propo
ce qui eſt bien plus commode & pl
avantageux, qu'un débordement i
certain qu'on ne ſçauroit régler
tantôt précoce, tantôt tardif, ſelon
plus ou le moins de pluie qui tom
à ſa ſource.

Si les Sçavans d'Europe pouvoie
parcourir toute la Chine, à
conſidérer même que ſa ſuperfici
combien de choſes curieuſes ne tro
veroient-ils pas, dont on n'a enco

dit? Que ſeroit-ce s'il leur étoit
is de la labourer Nord & Sud,
ſt ou Eſt, d'y creuſer, d'y fouil-
comme on a fait en Egypte?
bien ne trouveroient-ils pas
criptions ſur des pierres, ſur des
res, ou ſur des monumens anti-
enſévelis par des tremblemens
rre, qui ont été ſi fréquens à
hine, & d'une violence juſqu'à
anir des Montagnes, & à en-
ir des Villes entiéres, comme
oire en fait foi.
utre les Mines qu'on y connoît
, combien d'autres ſe décou-
ient par la ſagacité Européene?
eroit un ſujet tout neuf, qui
eroit de l'occupation aux Sça-
pour plus d'un ſiécle; & pen-
ce tems-là ils laiſſeroient crou-
es Phéniciens, les Egyptiens,
haldéens, les Grecs & d'autres
ons, qui ont tenu autrefois un
conſidérable, & qui ne ſont
rien.
iniſſons par examiner ce qu'a-
e M. Huet ſur le commer-

cement de la Chine. Il dit qu
ſi l'on veut en croire les Chino
ils ont étendu leur Empire juſqu
Cap de bonne Eſpérance.

Voilà aſſurément ce qui ne
trouve dans aucun Livre claſſi
de la Chine; mais voici ce qui a
donner lieu à cette erreur.

Les premiers Européens qui d
blerent ce fameux Cap, pou
rendre à la Chine, trouverent qu
l'appelloit *Ta-lanchan*; c'eſt-à-di
Montagne aux grands flots. Or
l'Europe juſqu'à la Chine, il n'y a
endroit qui mérite mieux ce no
que ce Cap, qu'on nomma d'ab
Cap des Tourmentes, Lyon de n
& aujourd'hui Cap de bonne Eſ
rance; & pour le déſigner en C
nois, on s'eſt ſervi des mots *Ta-*
chang, ſans faire réflexion, que
Chinois pouvoient avoir ainſi n
mé quelque autre lieu du voiſina
Leurs vaiſſeaux étoient tout à fai
capables de réſiſter aux fureurs
banc des aiguilles. Si une flote Chi
ſe riſquoit d'y aller, il ne pourroi
rev

enir un seul vaisseau, pour ap-
ter des nouvelle du naufrage des
res.

Les barques, ou sommes Chinoi-
du tems passé, n'étoient pas plus
es que celles d'aujourd'hui ;
t-être même l'étoient-elles
ins ; car dans la navigation, com-
dans les autres arts, on se per-
ionne de plus en plus. Les Chi-
s ont toujours vogué terre à terre,
s la perdre de vûe que pour peu
rs ; & parce que leurs grosses
ques sont à platte varangue &
nt peu d'eau, elles peuvent dans
gros tems se mettre à couvert
s des bayes, où les vaisseaux
opéens manqueroient d'eau, &
oueroient infailliblement Il ne
t pas douter, que les Chinois
nt ainsi à Batavie, à Malaca,
am, &c. n'ayent rencontré des
roits où la mer étoit plus agitée,
bien quelques pointes difficiles à
ser, ausquelles il auront donné
om de montagne à grands flots.
sera ce nom, que les Européens

auront appliqué au Cap de bon
Eſpérance, ne connoiſſant pas d'a
tre endroit qui le méritât mieux.

C'eſt-là une conjecture, que l
ne donne que pour ce qu'elle pe
valoir.

Pour ce qui eſt des anna
d'Ormus, qui diſent qu'on a vû dâ
le Golfe Perſique juſqu'à 400 va
ſeaux Chinois, ſe charger & ſe d
charger d'une infinité de marcha
diſes précieuſes, on ne nie pas q
quelques ſommes Chinoiſes n'aye
pû aller juſques-là; mais il faut
trancher un zéro de ce grand nom
bre : ce ſeroit encore trop de
barques, pour charger les marcha
diſes dont la Chine a beſoin, c'e
à-dire des épiceries, des clous
géroſle, de la muſcade, du poivr
de l'encens, du bois de ſandal. C
pour la canelle, on ſe contente
celle que produit la Chine, que
qu'elle ſoit beaucoup inférieure
celle de Ceylan. Tout le reſte,
Chinois l'ont en abondance; & s
navigent, c'eſt plutôt pour porte

e pour rapporter autre chose que
l'argent. C'est ce que sçavent par
périence les Européens, qui vien-
t à Canton. Si quelquefois les
nois achettent des curiosités,
t lorsqu'il se trouve un Empe-
r à qui elles font plaisir; du reste
s ne peuvent-être l'objet d'un
merce constant.

l'égard des gommes des Indes,
Médecins & les Chirurgiens Chi-
n'en font presque pas usage.
s toute une année, on n'em-
era pas à Peking une demie
d'Opium, qu'ils nomment
ien; ils y suppléent, en se servant
avot blanc.

u reste M. Huet ne dit point
a vû ces annales d'Ormus, ni
uel tems à peu près ces 400 vais-
Chinois parurent dans le
e Persique. Si c'étoit environ le
u du huitiéme siécle après *Yu*,
a Dynastie des *Tang*, cela con-
roit ce qui est écrit dans le
ssé. [C'est une grande col-
n des Historiens Chinois.] que

les troupes du Calife étant venues
ſecours de l'Empereur contre
rebelle, elles le vainquirent; qu'
bonne partie de ces troupes ay
été mal payée de leurs ſervices,
ne pouvant plus s'en retourner
le même chemin, étoient deſc
dues vers le Sud, juſqu'à Canto
qu'ayant aſſiégé la Ville, elles
prirent, ou par la force, ou par
trahiſon du Gouverneur, car t
y étoit dans le trouble; qu'elle
pillerent, & s'embarquerent p
retourner par mer dans leur pa
ſans qu'on ait jamais appris de l
nouvelles.

CHAPITRE XVI.

Mœurs, Coutumes, Uſages des Sauvages Miao-ſſes ; leur Origine ; Situation de leur Pays ; leur Habitation ; leur Commerce ; leur Habillement ; leurs Inſtrumens de Muſique ; leurs Danſes.

Les *Miao-ſſes* ſont répandus dans les Provinces de *Setchuen*, de *Kei-tcheou*, de *Houquang*, de *Quang-si*, & ſur les frontiéres de la Province de *Quang-tong*. Sous ce nom général ſont compris divers peuples ; la plûpart ne différent entre eux qu'en certains uſages, & par quelque légere diverſité dans la langue.

Pour les contenir, on bâtit d'aſſez groſſes places dans de méchans endroits avec une dépenſe incroyable ; par-là on a du moins réuſſi à interdire la communication réci-

proque : ainſi les plus puiſſans de
Miao-ſſes ſont comme bloqués par
Forts & des Villes, qui aſſurent
tranquilité de l'Etat.

Ils ſont cenſés ſoumis, lorſqu'
ſe tiennent en repos. S'ils font d
actes d'hoſtilité, ou pour ſe veng
des Chinois, voiſins ſouvent incor
modes, ou pour donner des pre
ves de leur bravoure, dont ils
piquent, croyant être mieux à ch
val qu'aucune autre Nation, on
contente de les repouſſer dans leu
montagnes, ſans entreprendre de l
forcer. Le Viceroi de la Provinc
a beau les citer de comparoîtr
même par Procureur ; ils ne fo
que ce que bon leur ſemble.

Les Grands Seigneurs Miaoſſ
ont non ſeulement leurs Officiers
mais ils ont encore ſous eux d
petits Seigneurs, qui, quoiqu
maîtres de leurs vaſſaux, ſont com
me feudataires, & obligés d'ame
ner leurs troupes quand ils en reçoi
vent l'ordre. Les maiſons de ce
Seigneurs ſont auſſi bonnes que le

illeures des Chinois Leurs ar-
s ordinaires ſont l'arc & la demi
ue. Les ſelles des chevaux ſont
n faites, & différentes des ſelles
inoiſes, en ce qu'elles ſont plus
oites, plus hautes, & qu'elles
les étriers de bois peint.
Ils ont des chevaux fort eſtimés,
à cauſe de la vîteſſe avec la-
elle ils grimpent les plus hautes
ntagnes, & en deſcendent au
op, ſoit à cauſe de leur habi-
à ſauter des foſſés fort lar-

Quand il s'agit de choiſir les
ciers des troupes, on oblige
Prétendans de faire ſauter au
val qu'ils montent, un foſſé
ne certaine largeur, dans lequel
a allumé un feu clair, & d'or-
ner aux ſoldats de deſcendre
alop & à bride abatue des plus
es montagnes.
Les *Miaoſſes* qui ſont dans le
eu & au Midi de la Province
oeitcheou, peuvent ſe diviſer en
o-ſſes ſoumis, & en *Miao-ſſes* non
nis.

Les premiers ſont encore
deux ſortes ; les uns obéiſſent
Magiſtrats Chinois, & ſont pa
du peuple Chinois, dont ils
diſtinguent par une eſpéce de c
ſure qu'ils portent, au lieu du b
net ordinaire, qui eſt en uſ
parmi le peuple à la Chine.

Les autres ont leurs Manda
héréditaires, qui ſont origina
ment de petits Officiers, leſq
pour récompenſe de leurs ſerv
militaires furent établis Maît
les uns de ſix, les autres de
ou même d'un plus grand non
de villages *Miao-ſſes Conquis.*

Ces Mandarins jugent en
miere inſtance les cauſes de
ſujets ; ils ont droit de les châ
mais non pas de les faire m
rir.

Les Miao-ſſes ſoumis s'enve
pent la tête d'un morceau de t
& ne portent qu'une eſpéce
pourpoint & de haut de chau
mais leurs Mandarins & leurs
meſtiques ſont vêtus, comme

Mand

ndarins & les Chinois du pays.
Les *Miao-ſſes* ſauvages, ou non
mis, ont des maiſons bâties de bri-
es à un ſeul étage. Dans le bas
mettent le bétail, les bœufs,
moutons, les vaches, les co-
ons, ce qui fait que leurs mai-
s ſont ſales & puantes.
Ces *Miao-ſſes* ſont ſéparés en vil-
es, & vivent dans une grande
on, quoiqu'ils ne ſoient gouver-
que par les anciens de chaque
age. Ils cultivent la terre : ils
t de la toile, & des eſpéces de
s qui leur ſervent de couvertu-
pendant la nuit. Cette toile
t pas bonne ; mais les tapis ſont
bien tiſſus. Les uns ſont de
plate de différentes couleurs,
ge, jaune & verte ; les autres
ilets crus d'une eſpéce de chan-
qu'ils ont pareillement ſoin de
dre. Ils n'ont pour habit qu'un
çon, & une eſpéce de caſaque
ls replient ſur l'eſtomac.
Les *Miao-ſſes* que les Chinois ap-
ent *Mou-las*, c'eſt-à-dire Rats

de bois, ſont mieux vêtus. La for
me de leur vêtement eſt celle d'u
ſac à manches larges par les bouts
& taillé en deux piéces au-delà d
coude. Il paroît deſſous une eſpéc
de veſte d'autre couleur. Les Cou
tures ſont chargées des plus peti
tes coquilles qu'ils puiſſent trouve
dans les mers de *Yvernam*, ou dan
les lacs du pays. Le bonnet & l
reſte ſont à peu près de mêm
La matiére eſt faite de gros fi
retors d'une eſpéce de chanvre, d
d'herbes inconnues aux Chino
mêmes.

Parmi les inſtrumens de muſiqu
dont ils jouent, on en voit u
compoſé de pluſieurs flutes inſéré
dans un plus gros tuyau, qui por
un trou, ou une eſpéce d'hanch
dont le ſon eſt plus doux & pl
agréable que le *Chin* Chinois, qu'o
regarde comme une petite orgue
main qu'il faut ſouffler.

Ils ſçavent danſer en cadence
& en danſant ils expriment fort bi
les airs triſtes, gais &c. Tantôt ils pi

une maniére de guittare ;
res fois ils battent un inſtru-
t compoſé de deux petits tam-
s oppoſés : ils le renverſent
te, comme s'ils vouloient le
r & le mettre en piéces.
es *Miao-ſſes* qui ſont dans la
e de *Hou-quang* la plus voiſine
a Province de Quangtong,
nuds pieds ; & à force de
r ſur les montagnes, ils ſe
nt tellement endurcis, qu'ils
ent ſur les rochers les plus
és, & marchent ſur les ter-
les plus pierreux avec une
e incroyable, ſans en recevoir
indre incommodité.
coëffure des femmes a quel-
noſe de groteſque & de bizare.
mettent ſur leur tête un ais
, long de plus d'un pied, &
de cinq à ſix pouces, qu'elles
ent de leurs cheveux, les y
ant avec de la cire, deſorte
es ſemblent avoir un chapeau
eveux : elles ne peuvent s'ap-
, ni ſe coucher, qu'en ſe

ſoûtenant par le col ; & elles ſo
obligées de détourner inceſſa
ment la tête à droite & à gauc
le long des chemins, qui dans ce
contrée ſont pleins de bois &
broſſailles.

La difficulté eſt encore plus gra
de, quand elles veulent ſe peign
il leur faut être des heures entie
près du feu, pour faire fondre
couler la cire. Après avoir néto
leurs cheveux, ce qu'elles font t
ou quatre fois l'année, elles reco
mencent à ſe coëffer de la mê
maniére.

Les *Miao-ſſes*, trouvent que c
coëffure eſt charmante, & qu'
convient ſurtout aux jeunes fe
mes ; les plus âgées n'y font pas t
de façons, elles ſe contentent
ramaſſer ſur leur tête leurs chev
avec des treſſes nouées.

Nous ne parlerons pas de qu
tité d'autres petits Peuples, c
pris ſous le nom général de *Miao*
Ce qu'il y a de plus fâcheux p
eux, eſt qu'ils ſe font preſque

nuellement la guerre les uns aux
tres, & qu'ils se détruisent mu-
ellement. La vengeange se per-
tue parmi eux, & passe aux des-
ndans: l'arriére petit fils s'efforcera
venger la mort de son ayeul,
l croit qu'elle n'a pas été assez
ngée. Les Mandarins Chinois ne
nt pas disposés à exposer leurs
rsonnes, pour établir la paix chez
s Peuples; ils dissimulent aisé-
ent ce qu'ils ne pourroient em-
cher, qu'en hazardant la vie des
ldats Chinois.

CHAPITRE XVI

Maniére de faire des Perles artifi-
les, qui reſſemblent aux nature-
de leur rendre leur premiére bea-
quand elles l'ont perdue; de réta-
les Pots de Porcelaine briſés;
peindre une Porcelaine déja cu-
de rendre la couleur aux vie-
Cannes entrelaſſées; de laver
de raieunir les vieilles Eſtamp-
de donner un air antique à
Vaſes de cuivre; Secret pour
colorer en jaune, ou bien en
beau verd.

LES Chinois prétendent av-
trouvé l'art de faire des Perl-
qui ſont en un ſens preſque na-
relles. Les Dames de qualité à
Chine font grand cas des véri-
ble perles, qu'elles emploient d'
dinaire à leurs parures Les rivié-
de la Tartarie Orientale leur

urniſſent, mais qui ſont moins
lles que celles qu'on leur apporte
s Indes. Les artificielles ne laiſſent
as d'avoir leur prix, à proportion
la reſſemblance qu'elles ont avec
s naturelles.

Le peu d'eſtime que font les
hinois des Perles contrefaites en
urope, fait aſſez voir, qu'ils les
gent beaucoup inférieures à celles
'ils contrefont eux-mêmes. L'a-
ntage qu'ils y trouvent, eſt que
s Perles naiſſent, ſe forment,
oiſſent & ſe perfectionnent ſous
urs yeux, & qu'ils les pêchent
ns le ſein même du poiſſon, où
te merveille s'opére de la même
aniére, que dans une vraie nacre
perle. Voici en quoi conſiſte leur
cret.

Prenez, diſent-ils, une des plus
andes Huîtres, que vous trou-
rez dans de l'eau pure : mettez-la
ns un baſſin à demi plein d'une
lle eau; placez ce baſſin dans un
u retiré, de telle ſorte néanmoins
'il puiſſe recevoir aiſément la

roſée du Ciel ; ayez ſoin que nu
femme n'en approche , & qu'
n'y entende ni l'abboyement d
chiens , ni le chant du coq & d
poules. Prenez enſuite de la ſemen
de perles, *Yotchus* , dont on fait uſa
dans la Médecine : réduiſez-là à u
poudre ſi fine , & ſi déliée , qu'e
ſoit impalpable ; puis après avo
cueilli des feuilles de l'arbre nomm
Che ta kong-lao , (c'eſt une eſpéce
houx) lavez proprement ces feuill
& exprimez en le ſuc , dont vo
vous ſervirez pour lier enſemble
ſemence des perles : faites de cela
petites boules de la groſſeur d'
pois , que vous couvrirez entiér
ment d'une poudre fine , tirée de
pellicule brillante , qui eſt da
l'intérieur de la nacre de perle
enfin pour donner à ces pois u
parfaite rondeur , roulez les ſur u
planche de Vernis , juſqu'à ce qu
n'y ait plus la moindre inégalité ,
qu'ils ſoient aſſez ſecs , pour ne p
s'attacher à la main qui les façonn
après quoi faites les ſécher tout

à un ſoleil moderée. Lorſque
re matiére ſera ainſi préparée,
vrez la bouche de l'huître, &
es y gliſſer la perle nouvellement
uchée : nourriſſez cette huître
ant cent jours de la maniére que
vais le marquer, mais ſoyez
ét à lui donner chaque jour ſa
ure, ſans l'avancer ni la reculer,
fût-ce que de quelques minu-

Les cent jours expirés, vous
uverez une perle de belle eau,
il ne s'agira plus que de la
cer.

Notre Auteur n'oublie point de
rquer de quelles drogues on doit
npoſer cette pâture ; & nomme le
-*ſeng*, le *China*, ou l'Eſquine
nc, le *Peki*, qui eſt une racine
s glutineuſe que la colle de poiſ-
, & le *Pecho*, autre racine mé-
nale. Il faut, ſelon lui, prendre
chaque eſpéce le poids d'une
gme, & les réduire en une pou-
très-fine, dont on forme avec
miel purifié ſur le feu des paſtil-
longues à peu près comme un

grain de ris mondé, après quoi
partage le tout en cent portio
pour les cent jours marqués.

Cet exposé n'est pas, ce semb
exempt de difficultés, qui auroi
besoin d'être éclaircies par l'Aute
s'il pouvoit-être consulté; car e
comment ouvrir l'huître, & l'ouv
sans l'endommager? ou bien fau
attendre que l'huître s'ouvre d'e
même? comment désserrer la bou
de l'huître pour y mettre la p
préparée; ou seroit-ce qu'il su
de l'insinuer dans l'enceinte
coquillage? De même pour la dis
bution de la nourriture qu'on
fournit chaque jour, se contente
t'on de la jetter sur l'eau, c
l'huître ne manquera pas de l'attir
ou, bien veut-on qu'on la lui fa
avaler. Il paroît que tout cela
manderoit des éclaircissemens.

Ce qu'il y a de certain, est q
y a des gens à la Chine occupé
travailler ces sortes de perles,
certainement n'y emploieroient
la semence de perles si fort estim

ns la médecine, s'ils n'étoient pas
rs d'y trouver un profit conſidé-
ble. Peut-être auſſi les Chinois
t-ils éprouvé, que par la nourri-
re qu'ils fourniſſent à l'huître, il
forme ſur la nacre pluſieurs peti-
perles, qui les dédommagent de
les qu'ils ont miſes en œuvre pour
mer la grande.

Quoi qu'il en ſoit, il paroît que
Chinois ont eu bien des con-
iſſances ſur l'origine des vérita-
s perles. Le choix qu'ils font
ne nacre de perles, d'un lieu
iré, éloigné du grand bruit &
ſons aigus & perçans, l'air pur,
oſée, le long terme qu'ils exi-
nt juſqu'à ce que la perle ſoit for-
e; les alimens qu'ils fourniſſent,
par leſquels ils ſuppléent aux
tirés des plantes, que les pluies
ès avoir groſſi les riviéres, entraî-
t dans les pêcheries de Perles,
ui, à ce qu'on aſſure, les ren-
t fécondesoutes; ces circonſ-
es font voir, que par le ſecours
'art, ils ont cherché à imiter

la nature dans ſes opérations.

Au ſecret de former des Perles en quelque façon naturelles, même Auteur ajoûte quelqu autres ſecrets, pour leur rendre le premiére beauté, quand elles l'o perdue.

Si les Perles viennent à perd leur netteté, il y a un moyen d' ôter les impuretés adhérantes, & les rétablir dans leur premier écl Pour cela, laiſſez les tremper pe dant une nuit dans du lait de femm enſuite prenez de l'herbe *Y-mont-ſ* que vous réduirez en cendre ; fait en une leſcive, en recevant l'e qui en dégoutera à travers un g linge ; joignez-y un peu de be farine de froment ; mettez Perles dans un ſachet d'étoffe ſoie un peu ſerrée ; & après av plongé ce ſachet dans la liqueu frottez doucement les Perles a la main.

Si les Perles ont été ternies gâtées par quelque matiére o tueuſe, prenez de la fiente d'C

de Canard séchée au Soleil, que
us réduirez en cendres : faites-en
e décoction ; & lorsque l'eau sera
ſiſe, mettez les Perles dans un
:het de soie, & lavez-les comme
a dit ci-dessus.

L'approche du feu, ou quel-
'autre accident, rendent quelque
s les Perles roussâtres : alors pre-
z la peau de *Hoan nan tse*, (c'est
fruit étranger, dont les Bonzes
rment leur espéce de chapelet)
tes la bouillir dans de l'eau ;
ettez-y les Perles, & lavez les de
même eau : ou bien pilez des
vets ou des raves, & après avoir
primé le suc, mettez les Perles
e nuit entiére dans ce suc ; elles
sortiront très-blanches.

Si les Perles deviennent comme
uges, lavez-les dans le suc que
us aurez exprimé de la racine de
nanier d'Inde ; laissez les pendant
nuit dans ce suc : le lendemain
es auront leur premier éclat &
ur blancheur naturelle.

Les Perles sont quelquefois en-

dommagées, lorſque ſans réflexio
on les a approchées d'un cor
mort : on les rétablit dans leur pr
mier état, en les lavant & les fro
tant dans la leſſive de la plante c
Ymont-ſao, dont on a parlé,
laquelle on mêle un peu de farin
& de chaux.

Enfin notre Auteur avertit, de n
pas laiſſer les Perles dans un endro
où l'odeur du muſc ſe faſſe ſentir
elles ſeroient bien-tôt ternies,
perdroient conſidérablement de leu
juſte valeur.

La propreté & l'élégance des a
meublemens Chinois a été goûtée e
Europe ; & il y a long-tems qu
leurs Porcelaines, & leurs ouvrage
de Vernis ſont l'ornement de no
Cabinets. Mais comme la Porce
laine eſt fragile, quelque ſoin qu'o
prenne à conſerver les vaſes, le
aſſietes, les gobelets, les urnes qu
nous viennent de la Chine, il e
difficile qu'il ne s'en caſſe, & l'o
regarde d'ordinaire une Porcelain
caſſée comme perdue. Cette per

mi les Chinois n'eſt pas irrépa-
e. Quand la Porcelaine n'eſt
tout à fait briſée, & que les
es peuvent-être rejointes, ils
le ſecret de les réunir très-pro-
nent, ſans qu'il y paroiſſe; &
ſont d'uſage comme aupara-
.

our y réuſſir, ils ſe ſervent d'une
ce de colle faite de la racine
Peki, dont nous avons parlé plus
. Ils la réduiſent en une poudre
fine, qu'ils délayent avec du
c d'œuf frais : quand le tout eſt
mêlangé, ils en frottent les
es rompues; ils les appliquent,
s lient fortement avec un fil à
eurs tours au corps de la Porce-
e, & ils la préſentent à un feu
eré, lorſqu'elle eſt ſéche, ils
étachent le fil qui la lioit; &
eſt en état de ſervir de la même
ière que ſi elle n'eût pas été
e : la ſeule précaution qu'il
à prendre, eſt de n'y pas
er du bouillon, ou du jus chaud
oule, parce qu'il détruiroit le

ciment, dont les piéces ont
réunies.

Le même Auteur prétend qu
employant la mixtion de certai
drogues, il eſt aiſé de peindre
que l'on veut ſur la Porcelaine c
cuite, & que les traits qui y ſero
y reſteront ſans s'effacer, & par
tront auſſi naturels, que ceux qu'
reçoit dans le fourneau.

Pour cela, dit-il, prenez c
dragmes de *Naocha*, [Sel Amm
niac] deux dragmes de *Lou-fa*
[Vitriol Romain, d'Allemagn
ou d'Angleterre] trois dragmes
Tan-fan, [Vitriol de Cypre]
cinq dragmes de chaux : pilez
tout, broyez le finement, délaye
dans une leſcive forte & épaiſ
faite de cendres ; de ce méla
vous formerez à votre gré des tr
ou des figures ſur la Porcelaine
après les avoir laiſſé ſécher à l'ai
vous n'aurez plus qu'à la laver
frotter le vaſe. Cette mixtion p
duit le même effet ſur le Bamb
& par conſéquent ſur les Can

qu

on porte en Europe, pour se sou-
ir en marchant.

Les fauteuils & les chaises faites
Rotin, ou de Cannes entrelassées,
t devenues à la mode en Europe.

Rotin vieillit à la longue, &
d sa couleur naturelle. Pour le
ouveller en quelque sorte, & lui
dre sa couleur, il n'y a qu'à
ndre des cornets de papier rem-
de soufre en poudre, y mettre
feu lent, & faire ensorte que la
née se répande sur le Rotin :
elque vieux qu'il soit, on le verra
eunir aussi-tôt, & devenir tel qu'il
it lorsqu'on le mit en œuvre.

Parmi les ornemens qui se trou-
t dans les cabinets intérieurs des
sons Chinoises, on y voit des
rumens de Musique, tels que
t des espéces de Luth, de Harpe,
Guittare, qu'on touche en pin-
t délicatement les cordes Les
trés, & les Dames Chinoises se
t honneur d'en sçavoir jouer.
on notre Auteur, si l'ongle est
ble, le son que rend l'instrument

qui en eſt pincé n'eſt ni fin, ni
ni plein. Il prétend que le mo
d'affermir les ongles, eſt de
parfumer, en les tenant expoſés
vapeur des vers à ſoie déſſec
qu'on brûle lorſqu'ils ſont m
dans leurs cocons.

A la Chine, les ſalles & les ch
bres des perſonnes tant ſoit p
leur aiſe ſont tapiſſées de cartou
remplis de Sentences morales &
Payſages, ou en peinture, ou
eſtampes. On ne manque poin
ſecrets en Europe pour renouv
de vieilles peintures; mais p
être n'y connoit-on pas un mo
auſſi court & auſſi aiſé pour y réu
que celui qui eſt pratiqué pa
Chinois. La ſeule eau de ch
produit cet effet: on ſe ſert
pinceau pour appliquer cette
ſur la peinture; & quand elle
ainſi lavée légérement juſqu'à
fois, elle reprend ſon éclat &
vivacité.

Pour laver & rajeunir en quel
ſorte une vieille eſtampe, ils

lent ſur une table bien unie ;
'arrêtent ſûrement aux quatre
s. Ils l'humectent enſuite, en
oſant d'une petite pluie d'eau
e maniére uniforme : puis par
n tamis fait de crins de cheval,
répandent de la poudre de
hoviché, [c'eſt une pierre qui ſe
ve dans les Provinces Méridio-
& en ſément une couche de
ſſeur d'un denier ; ils revien-
une ſeconde fois à humecter
mpe : ils y mettent une ſeconde
ne égalemenr épaiſſe de cen-
de *Tchinkia hoei*, [c'eſt la
lle d'une eſpéce de moule] &
ſent dans cet état pendant une
entiére ; après quoi, en fai-
ancher la table, ils y verſent
avec force de l'eau tiéde,
trouvent l'eſtampe en bon

mi les ameublement dont les
s ſont curieux, ils eſtiment
les caſſollettes, & les vaſes
fait brûler des odeurs & des
ns. Un cabinet ne ſer it pas

bien orné, ſi ce meuble y manqu
ou s'il n'étoit pas d'un goût pr
à attirer l'attention de ceux
viennent rendre viſite. Ils font
meubles d'une figure bizarre
s'étudient principalement à
donner un air antique. La ma
eſt ſouvent de cuivre ; mais ils
vent la déguiſer par certaines
gues aidées de l'action du feu
lui donnant la couleur qn ils ve
avec art & par dégrés.

Prenez, dit le même A
Chinois, deux dragmes de ve
gris, deux dragmes de ſel ar
niac, cinq dragmes de *Yetſo*
fan, [minéral du Thibet ; c'eſt
être la pierre arménienne, ou le
d'azur] & cinq dragmes de *Tch*
[Cinabre.] Réduiſez le tout en
dre fine, que vous mêlerez
du vinaigre ; mais ſouvenez
qu'avant que d'appliquer cette
tion ſur l'ouvrage de cuivre,
le bien frotter, & le rendre l
avec de la cendre d'un bois ſo
afin d'en ôter toute ſaleté onctu

de ne lui laiſſer aucune inégalité
r ſa ſurface.

Après ces préparatifs, lavez le
ſe de cuivre avec de l'eau bien
ure, laiſſez-le ſécher, & enſuite
vec un pinceau, appliquez de tous
ôtés par dehors une couche de
otre mixtion. Peu de tems après
ettez des charbons allumés dans le
aſe ; un feu vif le fera bien-tôt
hanger de couleur : les charbons
ant conſumés, & le vaſe refroi-
i, lavez-le de nouveau, pour en
ter le ſuperflu de la couleur, qui
e l'auroit pas pénétré, afin que la
ouvelle couleur que vous y appli-
uerez s'y inſinue plus aiſément ;
ar on doit réiterer cette opération
ſqu'à dix fois, après quoi vous
urez une piéce à l'antique. Si le
aſe ſe trouve parſemé de petites
aches noires, il en ſera plus
ſtimé.

Si l'on veut donner au cuivre la
ouleur de peau de châtaigne,
joutez à la mixtion une dragme de
itriol de Chypre ; & après l'avoir

appliquée, donnez-y le feu, q
vous réitererez lorſque vous verr
ſortir la couleur.

Pour lui donner la couleur d
corce d'orange, il n'y a qu'à ajo
ter deux dragmes de *Pong-c*
mis en poudre, [c'eſt le borax
mais après l'avoir appliqué,
faut ſe donner de garde de laver
vaſe.

Si les vaſes ainſi préparés venoie
à être ſalis, ou par la ſueur d
mains, ou de quelque autre mani
re, pour réparer ce défaut, il n'y
qu'à les laiſſer durant une nu
plongés dans de l'eau de neige.

Un autre Livre Chinois fourn
la maniére de colorer les vaſes d
cuivre en un beau verd. Prenez
dit-il, de la premiére eau tirée l
matin du puits: mêlez-y du vitrio
de Chypre, du vitriol Romain
& de la terre jaune, enſorte que l
tout s'épaiſſiſſe, & forme une eſpéc
de bouë; ce qui s'appelle *Nifan*
Laiſſez durant une heure votre vaſ
dans cette liqueur épaiſſe; aprè

oi chauffez-le de la maniére qui
té rapportée ci-deſſus. Appli-
ez juſqu'à trois fois une couche
cette mixtion; quand cette triple
che ſera ſéche, prenez du ſel
moniac diſſous & fondu dans
u, puis avec un pinceau neuf,
ndez doucement ſur le vaſe deux
trois couches de cette liqueur
iſſe : après un jour ou un peu
s, lavez le vaſe, donnez-lui le
ir de ſécher, & lavez-le encore;
qui doit ſe réiterer trois, quatre,
cinq fois. Le moyen d'y réuſſir,
de bien régler la force de la cou-
qu'on y applique, & de gou-
ner à propos les lotions. Si l'on
toit quelque tems le vaſe en
e, il s'y formeroit de petites
nes, qui ſeroient de la couleur du
bre. Si l'on ſouhaitoit que ces
leurs fuſſent plus foncées, il n'y
oit qu'à brûler des feuilles de
nbou, & de la vapeur qui s'élé-
oit en parfumer le vaſe.

Pour faire le *Ni-fan*, ou la

mixtion, qui donne au vaſe la
leur dont il s'agit, il faut pre
trois dragmes de ſel ammoniac
dragmes de Vitriol de Chypre
une dragme de verd de gris. Le
étant pilé très-finement, & cha
drogue étant paſſée ſéparémen
tamis le plus ſerré, doit ſe
layer dans une petite écuelle à
pleine d'eau. Après avoir bien fo
le vaſe, on trempe du coton
cette eau, dont on le frotte
main légere, parce que le ſel
moniac rend cette liqueur très-
trante, & qu'elle pourroit rong
cuivre; pour cet effet, auſſi
qu'on a frotté le vaſe, on le pl
dans l'eau pour enlever la mix
Enſuite on tient pendant que
tems l'ouverture du vaſe renv
ſur un petit feu, afin que la ch
s'inſinuant dans le vaſe, lui d
à la ſurface extérieure la co
que l'on ſouhaite. L'on revient
ſieurs fois à cette pratique, ju
ce qu'on apperçoive l'heureux

ſes opérations. Peut-être cette
thode eſt-elle plus ſûre que la
cédente. Le ſuccès ne dépend
vent que de très-peu de choſe
on ajoute ou qu'on retranche.
ſont les diverſes tentatives, qui
s mettent au fait de ces ſortes
recettes.

CHAPITRE XVIII

Du Cheval Cerf, du Cheval Tig
du Daim odoriferant, de l'Ha
Sing, des Merles bleux, &
plusieurs autres Animaux singul
de la Chine & de la Tartarie C
noise; de la Chasse des Tigres,
Cerfs, & des Tael-pi.

LE Malon, ou le Cheval Ce
est une espéce de Cerfs, qui
sont guéres moins hauts que
petits Chevaux de l'Yvenan.
trouve encore dans cette Provi
des Cerfs, qu'on ne voit nulle
ailleurs, & dont la différence c
siste, en ce qu'ils ne devienn
jamais plus grands ni plus gros
des Chiens ordinaires. Les Pri
& les Grands en nourrissent
curiosité dans les jardins.

Mais on doit regarder comme
Fable, la description qu'on tro

s quelques Livres Chinois, du
val Tigre. Il ne différe, diſent-
du Cheval, qu'en ce qu'il eſt
vert d'écailles ; & il reſſemble
Tigre par ſes ongles, ſurtout
ſon humeur ſanguinaire, qui le
ſortir de l'eau vers le Printems,
r ſe jetter ſur les hommes, &
les animaux. Cette eſpéce d'a-
al ne ſe trouve nulle part.

e que l'on dit du Dain odorifé-
eſt très-certain. Cet Animal
ne n'eſt pas rare ; on en trouve
ſeulement dans les Provinces
idionales, mais encore dans
s qui ſont à l'Occident de
ng, à quatre ou cinq lieues.
une eſpéce de Dain ſans cor-
dont le poil tire ſur le noir.
ourſe de Muſc eſt compoſée
e pellicule fort fine, & cou-
d'un poil fort délié ; la chair
e de cet animal eſt bonne à
ger, & on la ſert ſur les meil-
tables.

n compte, avec raiſon, parmi
us beaux Oiſeaux, celui qu'on

appelle *Hait-ſeng* : il eſt rare. n'en prend que dans le diſtrict Han-tchong-fou, dans la Provi de Chen-ſi, & dans quelques c tons de la Tartarie. Il eſt compa ble à nos plus beaux Faucons eſt cependant beaucoup plus for plus gros. On peut l'appeller le des Oiſeaux de Tartarie, & d Chine; car c'eſt le plus beau plus vif, & le plus courage auſſi eſt-il ſi eſtimé, que dès l'on en a pris un, on eſt oblig le porter à la Cour, où il eſt o à l'Empereur, & remis enſuite Officiers de la Fauconnerie.

On trouve dans l'Iſle de Hai des Merles d'un bleu foncé, ont deux oreilles jaunes élev d'un demi pouce, qui parlen qui ſifflent parfaitement bien. y voit auſſi des Corbeaux a une cravate blanche; des Etc neaux, qui portent ſur le bec petite lunette; de petits Oiſe de la groſſeur d'une Fauvette, ſont du plus beau rouge qu'on pu

r ; & d'autres dont le Plumage d'un jaune doré, qui a beaucoup clat. Ces deux eſpéces d'Oiſeaux, oique différentes, ſe trouvent ujours enſemble.

Les Chevres jaunes ne vont preſ- e jamais dans les plaines qu'en upes fort nombreuſes : leur poil véritablement jaune ; mais il ſt pas ſi liſſé que celui des Che- s ordinaires, auſquelles celles-ci ſemblent d'ailleurs entiérement leur grandeur & leur figure. ur défenſe eſt dans la légéreté de r courſe, & l'on peut dire qu'en a nul animal ne les égale.

Les Mules Sauvages vont auſſi troupes, quoi qu'en petit nom- ; on les appelle ainſi, parce que ſt-là le ſens du nom Chinois *lo-tſe* ; mais quand on conſidére actement cet animal, on s'apper- it qu'il eſt différent des Mules meſtiques, même dans la figure térieure. La chair eſt auſſi dif- ente ; car elle eſt d'un aſſez n goût : auſſi les Tartares en

mangent ſouvent ; elle eſt auſſi ſa
& auſſi nourriſſante, que celle
Sangliers. On n'a jamais pû, quel
ſoin qu'on ait pris, accoutumer
Mules à porter.

Les Chevaux & Chameaux ſ
vages ont la même figure que
domeſtiques. Les Chameaux ſau
ges vont d'une ſi grande viteſſe,
les Chaſſeurs, quelque bien mon
qu'ils ſoient, ne les attrapent
rarement à la portée de la flé
Les Chevaux ſauvages vont
grande troupe ; & quand ils renco
trent des Chevaux domeſtiques,
les entrainent, en les mettant
milieu d'eux, & les preſſant de t
côtés.

Les *Lao-hou*, ou Tigres, qui
feſtent la Chine, autant au mo
que la Tartarie, ſont les plus ſa
vages de tous les animaux. L
ſeul cri inſpire une ſécrete horre
quand on n'y eſt pas accoutumé.
ſont d'ailleurs dans la partie Orie
tale de la Tartarie d'une grande
& d'une agilité, qui les rend redou

. Leur peau eſt preſque toujours
n roux fauve, coupé de larges
des noires; on en voit cependant
s les tréſors des peaux du Palais
lques-unes, dont les bandes
es & même griſâtres, ſont ſur
ond aſſez blanc.

Tout fiers que ſont ces animaux,
ſe trouvent enfermés dans le
le que l'Empereur fait faire par
Chaſſeurs, qui pouſſent devant
, tout ce qui ſe trouve de bêtes
es ils ne laiſſent pas de pa-
re étonnés de ſe voir au milieu
tant de gens armés, & parta-
en pelotons, ayant la lance ar-
e.

Au lieu que les Cerfs vont &
nent repouſſés d'un côté à
tre, cherchant à s'échaper par le
de des intervalles, le Tigre au
traire s'accroupit dans l'endroit
il ſe trouve à la premiére vûe
ſes ennemis, & ſouffre même
z long-tems l'aboyement des
ens qu'on envoye ſur lui, auſſi-

bien que quelques coups de flé
émouſſées ; mais enfin excité par
excès de colére , ou par la neceſ
de ſe ſauver , il s'élance avec u
rapidité incroyable , qu'on prendr
pour un ſaut , & court droit ſur
peloton de Chaſſeurs qu'il a en v
Ceux-ci le reçoivent ſur les poin
de leurs lances , qu'ils lui enfonç
dans le ventre au moment qu'il
dreſſe pour retomber ſur quelqu
d'eux.

La chaſſe du Cerf eſt tout-à-f
divertiſſante. Quelques Tarta
prennent des teſtines de Cerf to
à fait reſſemblantes , & contrefo
le cri dont ils appellent la Bic
Des mâles , ou des plus grands ,
croyant déja venue , ou en chemi
ne manquent pas ordinairemenr
s'approcher juſqu'à une certa
diſtance ſur les avenues. Ils s'ar
tent , comme pour examiner ſi
Biche eſt arrivée à l'endroit où
voyent les têtes de cerf , & donna
de la tête à droite & à gauche av

e eſpéce d'inquiétude. S'ils com-
encent à labourer la terre avec leur
is, c'eſt ſigne qu'ils s'approchent;
effet ils ſe jettent un moment
rès à travers les broſſailles, dont
Chaſſeurs ſont preſque cou-
rts: mais ceux-ci leur épargnent
e partie du chemin, en tirant ſur
x leurs fuſils dês qu'ils ſont à
rtée.

La chaſſe des *Tael-pi* a auſſi
elque choſe de fort amuſant. Les
el-pi ſont auſſi petits qu'une
ermine; ils ſe tiennent ſous terre,
ils creuſent une ſuite d'autant de
ites tanieres, qu'il y a de mâles
ns leur troupe. Un d'eux eſt tou-
rs dehors, qui fait le guet, mais
fuit dès qu'il apperçoit quel-
un, & ſe précipite en terre auſſi-
qu'on s'approche de lui. Ils n'é-
ppent pas pour cela aux Chaſ-
rs; car ils n'ont pas plutôt reconnu
ieu, qu'ils l'entourent, & qu'ils
vrent la terre en un ou deux
roits: ils y jettent ou de la paille

allumée, ou d'autres choſes cap
bles d'effrayer ces animaux ; ce q
les oblige à ſortir de leurs trous : c
en prend à la fois un très-gra
nombre.

CHAPITRE XIX.

l'Iſle de Saint Domingue ; Combien ette Iſle étoit peuplée lorſque les Caſtillans y aborderent ; Caractére de Chriſtophe Colomb ; Son départ pour l'Eſpagne ; Déſordres des Caſtillans pendant ſon abſence ; Soulevement des Indiens ; Retour de Colomb à Saint Domingue ; Longue & cruelle Guerre faite aux Indiens ; Leur Servitude ; Leur Deſtruction ; Leur Apologie.

Orſque l'Amiral Chriſtophe Colomb aborda pour la premiere fois à l'Iſle *Haiti*, [c'eſt le Indien de ſaint Domingue] e fut pas moins ſurpris de ſa deur, que de la multitude proeuſe de ſes Habitans. Cette de deux cens lieues de lonr, ſur ſoixante & quelquefois re-vingt de largeur, lui parut

habitée de toutes parts, non-seu
lement dans les plaines qui s'éte
dent depuis le bord de la mer
juſqu'aux montagnes qui occu
pent le milieu de l'Iſle dans tou
ſa longueur de l'Eſt à l'Oueſt ; ma
encore dans les montagnes même
leſquelles, quoique fort eſcarpée
formoient néanmoins des Etats co
ſidérables.

A en croire l'hiſtorien Eſpagno
il n'y avoit pas moins d'un milli
d'Indiens, lorſque Colomb en fit
découvette. En nous décrivant
guerres que ces Conquérans
nouveau monde eurent à ſouten
ils nous les repréſentent combatt
contre des armées de cent mi
hommes, qui marchoient ſous
étendarts d'un ſeul Cacique.
comptent cinq ou ſix Caciqu
dont la puiſſance étoit égale,
qu'on n'a pû réduire que les
après les autres.

De cette multitude d'Indien
il n'en reſte pas un ſeul, au mo
dans la partie Françoiſe de l'Iſ

l'on ne trouve aujourd'hui aucun
ſtige de ſes anciens Habitans. Il
y en a plus dans la partie Eſpa-
ole, à la réſerve d'un petit can-
n, qui a été long-tems inconnu,
où quelques-uns ſe ſont mainte-
s, comme par miracle, au milieu
leurs Ennemis.

On doit rendre juſtice au zéle &
la pieté des Rois Catholiques
rdinand & Iſabelle, qui prirent
précautions les plus ſages pour
urer la tranquillité de leurs nou-
aux Sujets. Ils vouloient qu'on les
irât plutôt par la douceur, par
raiſon, & par les bons exemples,
e par la force & la violence. Si
rs ordres ne furent pas executés,
faute ne doit pas en être rejetée
Chriſtophe Colomb; il s'en fallut
en qu'un ſi grand homme fût
ondé comme il le méritoit. La
upe de nouveaux Argonautes
e conduiſoit ce moderne Jaſon,
toit pas toute compoſée de Héros;
quelques-uns en eurent la bra-
ure, très-peu en eurent la ſageſſe

& la modération. C'étoient pou
la plûpart des hommes, que l'espoi
de l'impunité des crimes dont il
étoient coupables, avoit exilé
volontairement de leur patrie, &
qui au hazard d'une mort, du moin
honorable, aſpiroient aux richeſſe
immenſes de cette Conquête.

Ce fut, comme on ſçait, au com
mencement de Décembre de l'anné
1497. que Chriſtophe Colomb
après un long trajet, & de grande
fatigues, aborda enfin à cette Iſle
à laquelle il donna d'abord à cauſ
de ſa grandeur, le nom de *Hiſpa
niola*, ou de petite Eſpagne. On n
l'appella ſaint Domingue que dan
la ſuite des tems, & c'eſt la Capi
tale, qui a donné inſenſiblement l
nom à toute l'Iſle.

Ce fut par ſa pointe la plu
Occidentale, qu'il l'a reconnut. I
rangea d'abord toute la côte, qu
fait la partie du Nord, & remon
tant avec peine de l'Oueſt à l'Eſt
il jetta l'ancre dans un port de l
Province de Marien, entre Man

il & Monte-Chriſt, qu'il ap-
la Port-Royal. Ce canton étoit
s la domination d'un des princi-
ux Caciques de l'Iſle, nommé
canariq.

l n'y avoit rien de barbare dans
maniéres de ce Prince; ſes Sujets
privoiſerent bien-tôt avec ces
ngers, dont la vue les avoit
ord ſurpris. Ils les reçurent
c toute la cordialité poſſible; &
e diſputoient les uns aux autres
ui feroit plus de careſſes à ces
veaux Hôtes.

eux-ci firent bien-tôt connoître,
l'or étoit le principal objet de
s recherches. Les Indiens ſe fi-
auſſi-tôt un plaiſir de ſe dé-
iller de leurs riches colliers &
eurs autres ornemens, pour en
e préſent à ces nouveaux venus.
ſonnette, ou quelque autre
ole de verre qu'on leur donnoit
change, leur ſembloient préfé-
es à toutes les richeſſes qu'ils ti-
nt de leurs mines.

e vaiſſeau que montoit l'Amiral,

étoit mouillé sur un fond de ma
vaise tenue : ayant chassé sur
ancres, il alla tout à coup se bri
contre des roches à fleur d'eau. C
accident déconcertoit les mesu
de Colomb, & le mettoit, po
ainsi dire, à la merci des Indie

Le bon Roi *Guacanariq* n'oub
rien pour le consoler de cette per
Il commanda sur le champ u
nombreuse Escadre de Canots, po
aller au secours du bâtiment étra
ger ; & de peur que la vûe de
proie ne tentât ses sujets, il a
lui-même les tenir en respect
sa présence. Il fit proptement re
rer tous les effets du vaisseau,
fit transporter dans un magasin
le bord de la mer, & les fit gard
avec soin. Enfin touché de l'aff
tion de Colomb, ce bon Pri
versa des larmes, & pour le dédo
mager autant qu'il lui étoit possib
il lui offrit tout ce qu'il posséd
dans l'étendue de ses Etats, &
pria d'y fixer sa demeure.

L'Amiral à qui il restoit une
ravel

elle, obligé d'aller rendre compte
Eſpagne de ſa découverte, ré-
ndit à ce Général Cacique, qu'il
pouvoit pas demeurer plus long-
ns avec lui ; mais qu'en attendant
retour, qui ne ſeroit pas éloi-
é, il lui laiſſeroit une partie de
gens. Ce Cacique s'employa
ſi-tôt à faire conſtruire un bâti-
nt ſûr & commode pour ſes nou-
ux hôtes Des débris du vaiſſeau
oué, on éleva une eſpéce de Fort,
uel Colomb donna le nom de
vidad, parcequ'il étoit entré
s cette Baye le jour de la Nati-
de N. S. On le munit par
ors d'un bon foſſé : il étoit
endu d'ailleurs par une Compa-
e de quarante hommes, ſous la
duite d'un brave Cordouan,
mé *Diegue Daraffia*. On lui
a un Canonier expert, avec
ques piéces de campagne, un
rpentier, un Chirurgien ; & on
ourvut de munitions pour une
ée entiére.
'éloignement de Colomb fut la

ſource du dérangement de la n
velle Colonie. Ils ne l'eurent
plutôt perdut de vûe, qu'ils oub
rent les leçons de modération &
ſageſſe, qu'il leur avoit donné
la diviſion introduiſit le déſordre
le libertinage y mit le comble E
lement avares & débauchés, ils
répandirent comme des loups ra
ſans dans tous les lieux circonv
ſins, ſe jettant avec fureur ſur
& les femmes des Indiens. Ils
gnirent la cruauté à la violence
pouſſerent tellement à bout leur
tience, qu'au lieu d'amis ſincer
ils en firent des ennemis irréco
liables.

Toutes les remontrances que
fit Guacanariq furent inutiles
n'en continuerent pas moins l
brigandages. Ils firent plus
abandonnerent la fortereſſe
ayant pénétré chez les Nat
voiſines, ils laiſſerent par tout
plus funeſtes impreſſions de
libertinage. Tant de crimes ne fu
pas long-tems impunis. Ces Ind

ui ne connoiſſoient ces étrangers
ue par leurs violences, leur dreſſe-
nt des embuches : *Caunabo*, un des
aciques de l'iſle, en ſurprit quel-
es-uns, lorſqu'ils enlevoient ſes
mmes, & les maſſacra tous; ce
t-là comme le ſignal du ſouleve-
ent général; on ne fit plus de
artier à tous ceux qu'on put dé-
uvrir.

Caunabo, à la tête de ce qu'il put
maſſer de ſes vaſſeaux, s'avança
qu'au fort de *Navidad*, où il n'y
oit que cinq Soldats, qui fidelles
x ordres d'*Araſia*, ne voulurent ja-
is le quitter. Enfin ce fidele & zelé
acanariq vola-t'il au ſecours de
amis ? Surpris d'une attaque ſi
ſque, il n'eut pas le tems de s'y
parer. L'Armée de Caunabo
ucoup plus forte eut aiſément le
ſus; & ce Cacique bleſſé fut
igé d'abandonner ſes nouveaux
és à leur mauvais ſort. Ils ſe
endirent avec beaucoup de va-
r, & les Indiens n'oſoient les
rocher pendant le jour; mais

s'étant coulés dans les foſſés à
faveur des ténébres, ils mirent
feu au Fort, qui fut bien-tôt co
ſumé.

Le prompt retour de l'Amira
qui aborda avec une flotte nor
breuſe à Port-Réal, auroit pû rét
blir la tranquillité ; mais n'aya
encore emmené avec lui que
ramas de la canaille & des briga
dont on avoit purgé l'Eſpagne,
vuidé les priſons, des gens de
caractére n'étoient capables q
d'aigrir le mal. D'ailleurs la plûp
des Chefs qui commandoient ſo
lui, jaloux de ſon autorité, ne ga
derent aucun des ſages ménageme
que demande l'intérêt d'une Col
lonie naiſſante. La guerre s'allu
donc de toutes parts, & elle fut lo
gue & cruelle.

Les Caſtillans ne firent auc
quartier à leurs nouveaux Sujet
& exercerent ſur eux des cruau
qu'ils pouſſerent aux derniers exc
il leur en coûta trois années, po
réduire ces malheureux. Six Ro

nt les Etats étoient fort peuplés,
ayerent en vain leurs forces contre
nnemi commun. Si le ſort des
nes eût dépendu de la multitude,
auroient mieux défendu leur
erté. Mais les épées & les armes
eu de leurs ennemis trouvant des
ps nuds & déſarmés, en faiſoient
horrible carnage; & plus de la
itié des Indiens périt dans cette
erre.

Ces infortunés ſubirent enfin la
du plus fort, & furent quelque
ns tranquilles. La puiſſance &
crédit de *Guacanariq* contribue-
t beaucoup à cette paix. Ce
cique, toujours ami des Caſtil-
s, avoit porté le zéle juſqu'à les
ompagner dans leurs expéditions.
médiation acheva de pacifier les
rits.

De nouvelles cruautés rallume-
t bien-tôt le feu mal éteint. Les
iens, pour ſe dérober à un joug
leur étoit inſuportable, aban-
nnerent la culture des terres, ſe
tant que dans les bois & les mon-

tagnes où ils se retiroient, la ch
& les fruits sauvages leur fou
roient suffisamment dequoi s
sister, & que leurs ennemis seroi
forcés par la disette d'abandon
leurs terres. Les Castillans se s
tinrent par les rafraîchissemens
venoient d'Europe, & n'en fur
que plus animés à poursuivre
Indiens dans les lieux que ceu
croyoient être inaccessibles.

Ces malheureux sans cesse har
lés, fuyoient de montagnes en m
tagnes; la misere, la fatigue, &
frayeur continuelle où ils étoien
en firent encore plus périr que
glaive. Ceux qui échaperent à t
de miseres, furent enfin obligés
se livrer à la discrétion du Va
queur, qui usa de ses droits avec
rigueur extrême

Quelques Missionaires ét
passés aux Indes, y prêcherent l
vangile. Quelques intervalles
modération & de douceur dont
usa enfin, par les ordres réiterés
la Cour, commencerent à ef

les facheux préjugés, que ces
iens avoient contre la Nation
tillane.
Mais la mort de la Reine Iſabelle,
avoit toujours protégé les In-
ns, & celle de Chriſtophe Co-
lb, qui ſuivit de près, ache-
de déſeſperer entiérement les
heureux Indiens.
Ils avoient commencé à jouir
ne eſpéce de liberté; à la réſerve
quelques corvées, & des tributs
on exigeoit d'eux, on les laiſſoit
re dans leurs villages ſelon leurs
ges, ſous le gouvernement de
rs Chefs. L'avarice des princi-
ux Officiers entreprit de les dé-
iller de ce reſte de liberté. On
poſa au Conſeil de Ferdinand
ſervir entiérement ces Sauvages,
le les répartir entre les habitans,
ur être employés ſous leurs ordres
travaux des mines, & aux
res miniſtéres qu'ils jugeroient
ropos.
Voilà l'époque de la ruine entiére
Indiens. Michel Paſſamonte,

Tréſorier des droits du Roi,
envoyé pour faire le partage de
malheureux. On fit donc le dén
brement de ce qui en reſtoit,
ne s'en trouva plus que ſoix
mille. Les Maîtres ne s'applic
rent qu'à tirer tout le profit q
purent de leur acquiſition.
chargerent ces Infortunés des
rudes travaux; & ſans égard
défenſes du Roi, ils les firent ſe
de bêtes de charge. Le chagri
la miſere en diminuerent encor
nombre; & lorſque cinq ans a
Rodrigue d'Albuquerque eut
cedé à Paſſamonte dans l'emplo
Commiſſaire diſtributeur des
diens, ils ne s'en trouva plus
quatorze mille.

Le célebre Barthelemi de
Caſas, zélé & vertueux Eccleſia
que, entreprit la défenſe de ces p
vres Indiens cruellement op
més, & fit pour cet effet pluſi
voyages en Eſpagne.

Le Cardinal Ximenès,
après la mort du Roi Ferdina

déclaré Régent du Royaume,
touché de l'exposition pathéti-
e que lui fit de Las Casas, de
at pitoyable où l'avarice & la
auté des Castillans tenoit les In-
ns. Quatre Religieux Hieronymites furent envoyés à saint Domin-
, avec de pleins pouvoirs, pour
rmer les abus, & sur-tout pour
uler les partages faits par les
cédens Commissaires, s'ils le ju-
ient nécessaire pour le bien de
religion. Mais ces nouveaux
mmissaires mollirent, & ne pri-
nt que quelques Particuliers de
s Indiens, n'osant toucher aux
puissans, qui étoient en même
les plus mauvais Maîtres. Las
s recommença ses plaintes con-
es Hieronymites; & ceux-ci
uvellerent les anciennes accusa-
contre Las Casas. Comme
it une procédure à ne jamais
, il prit le parti de repasser en
gne; mais le Cardinal Ximenès
mort, & le Conseil des Indes
été gâgné, & étoit fort pré-

venu contre Las Casas. Il juge
donc qu'il devoit s'addresser direct
ment au Prince Charles, qui go
vernoit sous le nom, & pendant
maladie de la Reine Jeanne sa mer
Les Ministres Flamans promirent
le proteger ; mais les Minist
Castillans lui opposerent l'Evêq
de Darien, qui plus attentif à
interêts, qu'à ceux de son troupea
avoit eu part à la distribution
Indiens, & qui n'étoit passé en E
rope, que pour traverser Las Cas
Les contestations qui s'élevere
entre ces deux hommes partagere
la Cour, & piquerent la curios
du Roi. Il résolut de convoquer u
assemblée, où les Parties intéress
feroient valoir leurs raisons. L'Ev
que de Darien ayant eu ordre
s'expliquer sur l'affaire des partag
parla ainsi.

» Il est bien extraordinaire,
» ce Prélat, qu'on délibere enc
» sur un point, qui a dé a été t
» de fois décidé dans les Conseils
» Rois Catholiques ; ce n'est

doute que sur une connoissance
ré echie du naturel & des mœurs
des Indien , qu'on s'est détermi-
né à les traiter avec sévérité.
Est il nécessaire de retracer ici les
révoltes & les perfidies de cette
ndigne Nation? A-t'on jamais pu
enir à bout de les réd ire que par
a violence? N'ont-ils pas tenté les
oies d'exterminer leurs maîtres ,
& d'anéantir leur nouvelle domi-
nation. Ne nous flatons point :
l faut renoncer sans retour à la
onquête des Indes , & aux avan-
ages du nouveau monde , si on
aisse à ces Barbares une liberté
ui nous seroit fatale.

Mais que trouve t'on à redire
l'esclavage où on les a réduit?
N'est-ce pas le privilége des Na-
ions victorieuses , & la destinée
es barbares vaincus ? Les Grecs
t les Romains en usoient-ils
utrement avec les Nations indo-
iles , qu'ils avoient subjuguées
ar la force de leurs armes ? Si
amais Peuples méritèrent d'être

» traités avec dureté, ce ſont
» Indiens, plus ſemblables à
» bêtes féroces, qu'à des créatu
» raiſonnables ? Que dirai-je
» leurs crimes & leurs débauche
» qui font rougir la nature ? S
» vent-ils d'autres loix, que celles
» leurs plus brutales paſſions ? M
» cette dureté les empêche, dit-
» d'embraſſer la Religion. Hé !
» perd elle avec de pareils ſuje
» On veut en faire des Chrétien
» peine ſont-ils des hommes.
» nos Miſſionaires nous diſent q
» a été le fruit de leurs travaux
» combien ils ont fait de ſince
» Proſélytes.

» Ignorans, ſtupides, vici
» comme ils ſont, viendra-t'o
» bout de leur imprimer les
» noiſſances néceſſaires, à m
» que de les tenir dans une
» trainte utile. Auſſi légers
» indifférens à renoncer au Chri
» niſme, qu'à l'embraſſer, on
» voit ſouvent au ſortir du bapt
» ſe livrer à leurs anciennes ſup
» titions.

Lorſque le Prélat eut fini, le
hancelier s'adreſſa à Las Caſas,
lui ordonna de la part du Roi de
pondre. Il le fit à peu près en ces
rmes.

»Je ſuis un des premiers qui
paſſai aux Indes, lorſqu'elles fu-
rent découvertes. Ce ne fut ni la
curioſité, ni l'intérêt qui me firent
entreprendre un ſi long voyage.
Le ſalut des Infidelles fut mon
unique objet. Que n'ai-je pu ra-
cheter au prix de tout mon ſang
a perte de tant de milliers d'ames,
qui ont été malheureuſement ſa-
crifiées à l'avarice, où à l'impu-
dicité!

»On veut nous perſuader que
ces executions barbares étoient
néceſſaires, pour punir ou pour
empêcher la révolte des Indiens.
Qu'on nous diſe donc par où elle
commencé. Ces Peuples ne reçu-
ent-ils pas nos premiers Caſtil-
ans avec humanité & avec dou-
eur? N'avoient-ils pas plus de
oie à leurs prodiguer leurs tré-

»fors, que ceux-ci n'avoient d'a
»dité à les recevoir ? Mais no
»cupidité n'étoit pas satisfaite.
»nous abandonnoient leurs terre
»leurs habitations, leurs richeſſ
»nous avons voulu encore le
»ravir leurs enfans, leurs femm
»& leur liberté. Prétendions-no
»qu'ils ſe laiſſaſſent outrager d'u
»maniere ſi ſenſible, qu'ils ſe la
»ſaſſent égorger, pendre, brûle
»ſans en témoigner le moindre r
»ſentiment?

»A force de décrier ces malh
»reux, on voudroit nous inſinue
»qu'à peine ce ſont des homm
»Rougiſſons d'avoir été mo
»hommes & plus barbares qu'eu
»Qu'ont-ils fait autre choſe, que
»ſe défendre, quand on les at
»quoit ; de repouſſer les injures
»la violence par les armes ? Le c
»ſeſpoir en fournit toujours à ce
»qu'on pouſſe aux dernieres extr
»mités. Mais ont nous cite l'exe
»ple des Romains, pour nous a
»toriſer à réduire ces peuples

ſervitude. C'eſt un Chrétien, c'eſt un Evêque qui parle ainſi ; eſt-ce là ſon Evangile ? Quel droit en effet avons nous à rendre Eſclaves des Peuples nés libres, que nous avons inquietés, ſans qu'ils nous ayent jamais offenſés ? Qu'ils ſoient nés vaſſaux, à la bonne heure : la loi du plus fort nous y autoriſe : mais par où ont-ils merité l'eſclavage ? Ce ſont des brutaux, ajoute-t'il, des ſtupides, peuples addonnés à tous les vices. Peut-on attendre d'autres mœurs d'une Nation privée des lumieres de l'Evangile ? Plaignons-les, mais ne les accablons pas : tachons de les inſtruire, de les éclairer & de les redreſſer ; mais ne les jettons pas dans le déſeſpoir.

»Que dirai-je du prétexte de la Religion, dont on veut couvrir une ſi criante injuſtice ? Quoi les chaînes & les fers ſeront-ils les premiers fruits, que ces Peuples retirent de l'Evangile ? Quel moyen de faire goûter la ſainteté

»de notre Loi à des cœurs envi
»nimés par la haine, & irrités pa
»l'enlevement de ce qui leur eſt l
»plus cher, ſçavoir, leur liberté
»Sont-ce là les moyens dont le
»Apôtres ſe ſont ſervis pour con
»vertir les Nations? Ils ont ſouffer
»les chaînes; mais ils n'en on
»pas fait porter. La ſoumiſſio
»à la foi doit-être un acte libre
»c'eſt par la perſuaſion, par la dou
»ceur, & par la raiſon, qu'on do
»la faire connoître. La violence n
»doit faire que des hypocrites, é
»ne fera jamais de véritables ado
»rateurs.

»Qu'il me ſoit permis de deman
»der à mon tour au Seigneur Evê
»que, ſi depuis l'eſclavage de
»Indiens, on a remarqué dans c
»Peuple plus d'empreſſement
»embraſſer la Religion. Le gran
»ſervice que les partages ont rend
»à l'Etat & à la Religion. Lorſqu
»j'abordai pour la premiere foi
»dans l'Iſle, elle étoit habitée pa
»un million d'hommes. A peine

aujourd'hui en reſte-t'il la cen-
tiéme partie. La miſere, les tra-
vaux, les châtimens impitoyables,
la cruauté, la barbarie en ont fait
périr des millions. On s'y fait un
jeu de la mort des hommes : on
les enſévelit tout vivans ſous des
affreux ſouterrains, où ils ne re-
çoivent ni la lumiere du jour, ni
celle de l'Evangile. Si le ſang d'un
homme injuſtement répandu crie
vengeance, quelles clameurs ne
doit pas pouſſer celui de tant de
miſérables, qu'on répand tous les
jours inhumainement?

Las Caſas finit, en implorant la
émence de l'Empereur pour des
ſſaux ſi injuſtement opprimés.
Empereur loua fort le zéle de
as Caſas, & promit d'apporter un
nede prompt & efficace aux dé-
rdres, dont on venoit de lui faire
e ſi vive peinture. Ce ne fut que
ng-tems après que Charles, de
our en ſes Etats, eut le loiſir d'y
nſer; mais il n'étoit plus tems,
moins pour ſaint Domingue.

Tout le reſte des Indiens y avo
péri, à la réſerve d'un petit nombr
qui échappa à l'attention de leu
ennemis.

Une chaîne de montagnes pa
tage ſaint Domingue dans toute
longueur. Il y a d'eſpace en eſpa
de petits cantons habitables. L
précipices dont ils ſont environn
en rendent l'abord très-difficile :
peuvent ſervir de retraite aſſez ſû
& des familles entieres de Négr
Marons * y ont quelquefois ſu
ſiſté pluſieurs années à l'abri d
pourſuites de leurs Maîtres. Ce f

* Le terme de Maron vient du mot Eſpag
Simaron, qui veut dire un Singe. On ſçait c
ces Animaux ſe retirent dans les bois, & qu
n'en ſortent que pour venir furtivement ſe jet
ſur les fruits, qui ſe trouvent dans les lie
voiſins de leur retraite, & dont ils font un gra
dégât. C'eſt le nom que les Eſpagnols, qui
premiers ont habité les Iſles, donnerent a
Eſclaves fugitifs, & qui a paſſé dans les Co
lonies Françoiſes. Enfin lorſque les Négres ſ
mécontens de leurs Maîtres, ou qu'ils craign
d'en être punis, ils fuyent dans les bois,
s'y cachent pendant le jour, & la nuit ils
répandent dans les habitations voſines, po
y faire leurs proviſions, & enlever tout ce
tombé ſous leurs mains.

qu'une troupe d'Indiens alla cher-
ner un azile. Ils le trouverent dans
s doubles montagnes du Pinal, à
ize ou dix-sept lieues de la Vega
éal. Ils y subsisterent plusieurs
nnées, inconnus au milieu de leurs
ainqueurs, qui croyoient leur race
ntiérement éteinte. Ce fut une
ande de Chasseurs qui les décou-
it; leur petit nombre, & le pitoya-
e état où ils étoient, ne causerent
us d'ombrage. Leurs vainqueurs
emissoient peut-être eux mêmes sur
cruauté de leurs ancêtres. On les
ita avec douceur; & ils répondi-
nt parfaitement à toutes les avan-
s d'amitié qu'on leur faisoit. Doci-
aux instructions, ils embrasse-
nt la Religion Chrétienne, &
ccoutumerent peu à peu aux
eurs & aux usages de leurs Maî-
s: ils contracterent avec eux des
ariages. On leur permit d'ailleurs
vivre selon leurs Coutumes; ils
gardent encore maintenant en
rtie, & ne vivent que de chasse,
de pêche.

CHAPITRE XX.

Du génie, & du caractére des Chinoi de leurs habillemens; de leurs mode de leurs maiſons, & des meubl dont elles ſont ornées.

L'Affabilité, la douceur, la mo dération, ſont les vertus carac tériſtiques des Chinois. Lorſqu'o a à traiter avec eux, il faut bien donner de garde de ſe laiſſer dom ner à un naturel trop vif & tro ardent; un Chinois n'eſt pas capab d'écouter en un mois, ce qu'u François pourroit lui dire en un heure: il faut ſouffrir ſans prend feu, ce phlegme qui paroît leur êt plus naturel, qu'à aucune aut Nation.

Leur cérémonial, en pluſieu occaſions, eſt gênant & embarra ſant; c'eſt une affaire pour un étra ger que de l'apprendre, & c'en

ne autre que de l obſerver; mais cet
mbarras ne regarde guéres que la
aniére de traiter avec les perſon-
es à qui on doit un grand reſpect,
u certains cas particuliers, comme
s premiéres viſites, les jours de la
iſſance d'un Mandarin, &c. Car
uand on s'eſt vû pluſieurs fois, on
it dès-lors enſemble avec la même
miliarité qu'en Europe Les Chi-
ois eux-mêmes ſont les premiers
vous engager à agir ſans façon
ec eux.

Si les Chinois ſont doux & paiſi-
es, quand on ne les irrite pas, ils
nt extrêmement vindicatifs, lorſ-
u'ils ont été offenſés; & ils ne ſe
ngent jamais qu'avec méthode;
eſt à-dire, qu'ils diſſimulent, &
u'ils ſçavent parfaitement l ien gar-
r les dehors & les bienſéances,
ſqu'à ce qu'ils ayent trouvé une
caſion favorable de détruire leur
nemi.

Leur modeſtie eſt ſurprenante.
es Lettrés ont toujours un air
mpoſé; & ils ne feroient pas le

moindre geſte, qui ne fût entiér
ment conforme aux régles de
bienſéance.

La pudeur ſemble être née ave
les Chinoiſes elles vivent dans u
continuelle retraite ; elles ſont d
cemment couvertes, juſqu'à leu
mains, qui ne paroiſſent jamais,
qu'elles tiennent toujours caché
ſous de longues & larges manche
Si elles ont quelque choſe à donne
même à leurs freres & à leurs paren
elles le prennent de la main toujou
couverte de leur manche, & le me
tent ſur la table, où les parens peu
vent le prendre.

L'intérêt eſt le grand foible
cette Nation. Il fait jouer au
Chinois toute ſorte de perſonna
ges : c'eſt le mobile de toutes leu
actions : dès qu'il ſe préſente
moindre profit, rien ne leur coût
C'eſt là ce qui les met dans un mou
vement continuel, & ce qui remp
les rues & les riviéres d'un Peup
infini, qui eſt dans une agitati
perpétuelle.

La bonne foi n'eſt pas leur vertu
vorite, ſur-tout lorſqu'ils ont à
ait r avec les Etrangers : ils trom-
nt autant qu'ils peuvent, & s'en
nt même un mérite ; mais c'eſt le
euple ſur-tout, qui ſe diſtingue par
n adreſſe à tromper.

Les voleurs n'uſent preſque jamais
violence : ce n'eſt que par ſubti-
é & par adreſſe qu'ils cherchent à
rober ; & l'on peut dire que c'eſt
un art, dans lequel ils excel-
nt.

L'extrême attachement à la vie
un autre foible de la Nation
hinoiſe, quoique pourtant ils
n trouve pluſieurs, ſur-tout parmi
s perſonnes du ſexe, qui ſe pro-
rent la mort, ou par colére, ou
r déſeſpoir.

Entêtés de leur pays, de leurs
œurs, de leurs coutumes, de
urs maximes, ils ne peuvent ſe
rſuader qu'il y ait rien de bon hors
la Chine, ni rien de vrai, que
urs Sçavans ayent ignoré.

Quoiqu'ils ſoient vicieux, ils

aiment naturellement la vertu, ceux qui la pratiquent. La chaſte qu'ils n'obſervent pas, ils l'adm rent dans les autres, ſur-tout da les veuves; & lorſqu'il s'en trou qui ont vêcu dans la continence, i en conſervent le ſouvenir par d arcs de triomphe, qu'ils élevent leur gloire.

Comme ils ſont naturelleme diſſimulés, ils ſçavent garder les d hors, & ils couvrent leurs vic avec tant d'adreſſe, qu'ils trouve le moyen de les dérober à la co noiſſance du Public. Ils portent plus grand reſpect à leurs parens à leurs maîtres: on ne leur perm point de porter des armes, m me dans les voyages; l'uſage e eſt abandonné aux ſeuls gens guerre.

Selon eux, la beauté conſiſte avoir le front large, le nez court, barbe claire, les yeux petits, à fle de tête & bien fendus, la face larg & quarrée, les oreilles larges grandes, la bouche médiocre & cheveu

eveux noirs : pour ce qui eſt de
taille, l'avoir fine & dégagée,
eſt pas chez eux un agrément,
rceque leurs vêtemens ſont larges.
trouvent un homme bien fait,
and il eſt grand, gros & gras,
qu'il remplit bien ſon fauteuil.
Dans les Provinces méridionales,
artiſans & les gens de la cam-
gne ont un teint bazané & oli-
tre ; mais dans les autres Provin-
s, ils ſont naturellement auſſi
ncs qu'en Europe.
Pour ce qui eſt des femmes, elles
nt d'ordinaire d'une taille médio-
e : elles ont le nez court, les yeux
tits, la bouche bien faite, les
res vermeilles, les cheveux noirs,
oreilles longues & pendantes ;
ur teint eſt fleuri : il y a de la
yeté dans leur viſage, & les traits
ſont aſſez réguliers. Elles ſe frot-
nt d'une eſpéce de fard, qui rele-
la blancheur de leur teint, &
r donne du coloris, mais qui de
nne heure leur ſillonne la peau, &
couvre de rides.

La petiteſſe des pieds fait le principal agrément. Dès qu'u fille vient au monde, les nourri ſont très-attentives à lui lier étr tement les pieds, de peur qu'ils croiſſent.

Il y en a qui croyent que c'eſt une invention des anciens Chinoi qui pour obliger les femmes à g der la maiſon, avoient mis petits pieds à la mode ; mais plûpart penſent, que c'eſt-là un tr de politique, & qu'on a eu en v de tenir les femmes dans une co tinuelle dépendance. Il eſt cert qu'elles ſont extrêmement réſervé & qu'elles ne ſortent preſque jam de leur appartement, qui eſt d le lieu le plus intérieur de la m ſon, & où elles n'ont de comm nication qu'avec les femmes qui ſervent.

Cependant quoiqu'elles ne d vent-être vûes que de leurs dome ques, elles paſſent tous les mat pluſieurs heures à s'ajuſter. L coëffure conſiſte d'ordinaire en p

eurs boucles de cheveux, mêlées de
ous côtés de petits bouquets de
eurs d'or & d'argent.

Il y en a qui ornent leur tête de la
gure d'un Oiseau, appellé *Fong-*
ang, Oiseau fabuleux, dont l'An-
quité dit des choses merveilleuses.
et Oiseau est fait de cuivre, ou de
rmeil doré, selon la qualité des
ersonnes. Ses aîles déployées tom-
nt doucement sur le devant de
ur coëffure, & embrassent le haut
s temples ; sa queue longue &
verte fait comme une aigrette
r le milieu de la tête. Le corps est
milieu du front, le col & le bec
nbent au-dessus du nés ; mais le
l est attaché au corps de l'animal,
ec une charniere, qui ne paroit
int, afin qu'il ait du jeu, & qu'il
anle au moindre mouvement de
e. L'Oiseau entier tient sur la
e par les pieds, qui sont fichés
ns les cheveux. Les femmes de
alité portent quelquefois un orne-
ent entier de plusieurs de ces
seaux entrelacés ensemble, qui

ſont comme une couronne ſur le
tête. Le ſeul travail de cet orn
ment eſt d'un grand prix.

Pour l'ordinaire les jeunes Dem
ſelles portent une eſpéce de co
ronne faite de carton, & couve
d'une belle ſoie : le devant de ce
couronne s'éleve en pointe a
deſſus du front, & eſt couvert
perles, de diamans & autres orn
mens. Le deſſus de la tête eſt co
vert de fleurs, ou naturelles, ou ar
ficielles, entremêlées d'aiguille
au bout deſquelles on voit briller
pierreries.

Les femmes un peu âgées, ſ
tout celles du commun, ſe conte
tent de ſe ſervir d'un morceau
ſoie fort fine, dont elles font pl
ſieurs tours à la tête.

Mais ce qui releve beaucoup
graces naturelles des Dames C
noiſes, c'eſt la pudeur & l'extrê
modeſtie, qui éclate dans leurs
gards, dans leur contenance,
dans leurs vêtemens. Leurs ro
ſont ſont longues, & leur prenn

epuis le col juſqu'aux talons ; en-
rte qu'elles n'ont de découvert que
viſage. La couleur de leur habit
t indifférente ; elle peut-être rou-
e, bleue, ou verte, ſelon leur goût :
n'y a guéres que les Dames avan-
es en âge, qui s'habillent de noir
u de violet.

L'habillement des hommes con-
ſte dans une longue veſte, qui
eſcend juſqu'à terre, dont un pan
replie ſur l'autre, en telle ſorte
ue celui de deſſous s'étend juſqu'au
ôté droit, où on l'attache avec
uatre ou cinq boutons d'or ou d'ar-
ent un peu éloignés les uns des
utres. Les manches qui ſont larges
près de l'épaule, vont peu à peu
retreciſſant juſqu'au poignet, &
terminent en forme de fer à che-
al, qui leur couvre les mains, & ne
iſſe paroître tout au plus que le
out des doigts ; car elles ſont tou-
urs plus longues que la main. Ils
ceignent d'une large ceinture de
ie, dont les bouts pendent juſ-
u'aux genoux, & à laquelle ils

attachent un étui, qui contient
coûteau, & les deux bâtonnets q
leur ſervent de fourchette, u
bourſe, &c.

Sous la veſte ils portent en été
caleçon de lin, qu'ils couvrent qu
quefois d'un autre caleçon de taff
tas blanc, & durant l'hiver d
hauts de chauſſes de ſatin fourré
coton, ou de ſoie cruë, ou ſi c'
dans les pays Septentrionaux,
peaux qui ſont fort chaudes. Le
chemiſe qui eſt de différente toile
ſelon les ſaiſons, eſt fort ample
fort courte; & pour conſerver
propreté de leurs habits durant l
ſueurs de l'été, pluſieurs porte
immédiatement ſur la chair u
eſpéce de retz de ſoie, qui emp
che que leur chemiſe ne s'appliqu
à la peau.

En Eté ils ont le col tout nud
mais en Hiver ils le couvrent d'u
collet, qui eſt ou de ſatin, ou d
zibeline, ou de peau de renard,
qui tient à la veſte. En hiver leu
veſte eſt fourée de peau de mouton

autres la portent piquée ſeulement
ſoie & de coton. Les gens de
alité la doublent entiérement de
s belles peaux de zibeline, qui
ur viennent de Tartarie ; ou bien
belles peaux de renard, avec un
rd de zibeline : ſi c'eſt au prin-
ms, ils les portent doublées d'her-
ines. Au-deſſus de la veſte, ils
rtent un ſurtout à manches larges
courtes, qui eſt doublé ou bordé
la même maniére.

Toutes les couleurs ne ſont pas
rmiſes à tout le monde. Il n'y a
ue l'Empereur & les Princes du
ng, qui puiſſent porter des habits
couleur jaune ; le ſatin à fond
uge eſt affecté à certains Manda-
ns dans les jours de cérémonies.
n s'habille communément en noir,
bleu, ou en violet. Le Peuple
t vêtu pour l'ordinaire de toile de
ton, teinte en bleu ou en noir.

Ils ont la tête raſée, excepté par
rriere, ou au milieu : ils laiſſent
oître autant de cheveux, qu'il en
ut pour faire une longue queuë

cordonnée en forme de treſſe.
ſont les Tartares, qui les ont obli
à ſe raſer la tête.

Ils ſe couvrent la tête en
d'une eſpéce de petit chapeau,
bonnet fait en forme d'entonno
le dedans eſt doublé de ſatin, &
deſſus eſt couvert d'un rotin trava
lé très-finement. A la pointe de
bonnet, eſt un gros flocon de
rouge, qui le couvre, & qui
répand juſques ſur les bords. Ce
eſt une eſpéce de poil très fin & t
léger, qui croît aux jambes de
taines vaches, & qui ſe teint
rouge vif & éclatant; c'eſt celui
eſt en uſage, & dont tout le mo
peut ſe ſervir. Il y en a un au
que le Peuple n'oſe porter, &
n'eſt propre qu'aux Mandarins,
gens de Lettres.

Il eſt de la même forme
l'autre, mais fait de carton en
deux ſatins, dont le deſſous eſt d
dinaire, ou rouge, ou bleu, &
deſſus d'un ſatin blanc, couvert d
gros flocon de la plus belle
roug

uge, qui flotte irréguliérement.
es gens de distinction se servent
ssi du premier quand il leur plaît;
ais sur tout lorsqu'ils vont à che-
l, ou que le tems est mauvais,
rcequ'il résiste à la pluie, & qu'il
fend suffisamment du Soleil, par
vant & par derriére la tête.
En Hiver ils portent un bonnet
t chaud, bordé de zibeline ou
ermine, ou de peau de renard,
nt le dessus est couvert d'un flocon
soie rouge. Ce bord de fourures
large de deux à trois pouces,
a fort bel air, sur tout quand il
fait de ces belles zibelines noires
uisantes.
Les Chinois, sur tout ceux qui
t qualifiés, n'oseroient paroître
public sans être bottés. Ces
tes sont ordinairement de satin,
oie, ou de toile de coton, teinte
couleur, & assez justes au pied.
e n'ont ni talon, ni genouillere.
s font un long voyage à cheval,
bottes sont de cuir de vache,
de cheval, si bien apprêté, que

rien n'eſt plus ſouple : leurs bas
bottes ſont d'une étoffe piquée &
doublée de coton ; ils montent plu
haut que la botte, & à cet endroi
là, ils ont un gros bord de velour
ou de panne. En Eté ils ont d'autre
bottes qui ſont plus fraîches. L
Peuple a pour chauſſure une eſpéc
de patins de toile noire. Les gens d
qualité en portent dans leurs mai
ſons, qui ſont faits d'une étoffe d
ſoie, & qui ſont très-propres & très
commodes.

Enfin voici comme l'on doit-êtr
ajuſté toutes les fois qu'on ſort d
la maiſon, ou que l'on rend un
viſite de conſéquence. On port
par-deſſus les habits intérieurs un
longue robe d'une étoffe de ſoie
aſſez ſouvent bleue, avec une ceint
ture ; ſur le tout un petit habit noi
ou violet, qui deſcend aux genoux
fort ample, & à manches larges &
courtes ; un petit bonnet fait e
forme de cône racourci, charg
tout au tour de ſoies flotantes, o
de crin rouge ; des bottes d'é

toffe aux pieds, & un éventail à la main.

Les Chinois aiment la propreté dans leurs maisons ; mais on n'y trouve rien de magnifique. Leur architecture n'est pas fort élégante, & ils n'ont guéres de bâtimens réguliers que les Palais des Empereurs, quelques édifices publics, les tours, les arcs de triomphe, les murailles des grandes Villes, les digues, les levées, les ponts & les pagodes. Les maisons des Particuliers sont très-simples, & l'on n'y a égard qu'à la commodité. Les personnes riches y joutent des ornemens de vernis, de sculpture, & de dorure, qui rendent leurs maisons riantes & agréables.

Ils commencent d'ordinaire à lever des colonnes, & à y placer le toît ; parceque le gros de leurs édifices ne devant-être que de bois, ils n'ont pas besoin de creuser des fondemens bien avant en terre. Ils font leurs murailles de briques ou de terre battue ; en certains en-

droits elles ſont toutes de bois. Ces maiſons n'ont pour l'ordinaire que le rez de chauſſée celles des marchands, le plus ſouvent, ont un étage, où ils mettent leurs marchandiſes.

Dans les Villes preſque toutes les maiſons ſont couvertes de tuiles ; ces tuiles ſont toutes en demi canal, & fort épaiſſes. On couche ces tuiles ſur la partie convexe, & pour couvrir les fentes dans les endroits où les côtés ſe touchent, on en met de nouvelles, mais renverſées. Les chevrons & les pannes ſont rondes ou quarrées : ſur les chevrons on couche des briques minces, de la forme de nos grandes ou de petites planches de bois, ou des nattes de roſeaux, ſur quoi on met un enduit de mortier ; quand il eſt un peu ſec, on couche les tuiles. Ceux qui ſont en état de faire de la dépenſe, lient les tuiles avec de la chaux ; le commun ſe ſert de mortier.

Dans la plûpart des maiſons ;

après la premiére entrée, il y a une ſale oppoſée au midi, de la longueur d'environ 30 à 35 pieds. Derriére cette ſale ſont trois ou cinq chambres, qui vont d'Orient en Occident. Le milieu ſert de ſalon intérieur ; le toît de la maiſon eſt porté ſur des colonnes.

On voit pluſieurs maiſons, où les portes du milieu de chaque corps de logis ſe répondent ; ainſi l'on découvre d'abord en y entrant une longue ſuite de corps de logis. Chez les gens du commun, les murailles ſont faites de brique qui n'eſt pas cuite ; mais par le devant elles ſont incruſtées de briques cuites : en certains endroits, elles ſont de terre battue entre deux ais. Il y en a d'autres où on ne ſe ſert point de murailles ; ils ferment leurs maiſons avec des clayes, qu'ils enduiſent de terre & de chaux. Mais chez les Perſonnes de diſtinction, les maiſons ſont toutes de briques polies, & ſouvent cizelées avec art.

Dans les Villages, ſur tout en

quelques Provinces, les maiſons ſont la plûpart de terre, & fort baſſes. Le toît fait un angle ſi obſcur, ou bien eſt tellement arrondi peu à peu, qu'il paroit plat ; il eſt de roſeaux couverts de terre, & ſoutenus par des nattes de petits roſeaux, qui portent ſur des pannets & ſur des ſolives : il y a des Provinces, où au lieu de bois de chauffage, on ſe ſert de charbon de terre, ou bien de roſeaux, ou de paille.

Les maiſons des Grands Seigneurs & des Perſonnes riches n'ont que le rez de chauſſée ; mais elles ſont plus élevées que les maiſons ordinaires. La couverture eſt propre, & le haut du toît a divers ornemens, le grand nombre des cours & des appartemens propres à loger leurs domeſtiques, ſuppléent à leur beauté, & à leur magnificence.

Les Hôtels des principaux Mandarins & des Princes, ſurprennent par leur vaſte étendue. Ils ont quatre ou cinq avant-cours, avec autant de corps de logis dans chacune des

ours. A chaque frontiſpice il y a rois portes : celle du milieu eſt plus rande ; & les deux côtés ſont ornés e Lions de marbre. Proche de la rande porte eſt une place environée de barrieres couvertes d'un beau ernis rouge ou noir : aux deux côtés ont deux petites tours, où il y a les tambours, & d'autres inſtrumens de Muſique, dont on joue à différentes heures du jour, ſur out lorſque le Mandarin ſort, ou qu'il entre, ou qu'il monte à ſon ribunal.

Au-dedans, on voit d'abord une grande Place, où s'arrêtent ceux qui ont des Procès ou des Requêtes à préſenter ; des deux côtés ſont de petites maiſons, qui ſervent d'étude aux Officiers du Tribunal : puis on voit trois autres portes, qui ne s'ouvrent que quand le Mandarin monte au Tribunal. Celle du milieu eſt fort grande ; & il n'y a que les Perſonnes de diſtinction qui y paſſent. Les autres entrent par celles qui ſont à côté. Après cela on apperçoit

une autre grande cour, au bout d
laquelle eſt une grande ſale, où
Mandarin rend la juſtice ; ſuive
l'une après l'autre deux ſales deſt
nées à recevoir des viſites. Elles ſo
propres, garnies de ſiéges & d
divers meubles.

Les Officiers du Tribunal ſo
des Ecrivains, des eſpéces de No
taires, &c. Il y en a de ſix ſortes
qui ſont chargés chacun dans leu
étude des ſix différentes affaires
qui ont rapport aux ſix Cours Sou
veraines de *Peking* De ſorte qu'u
Mandarin particulier fait en peti
dans ſon Tribunal, ce qu'il fera u
jour dans une des Cours Souverai
nes à l'égard de tout l'Empire. Il
ſont entretenus des deniers publics
& ils ſont ſtables ; c'eſt pourquo
les affaires vont toujours leur che
min, quoique les Mandarins chan
gent ſouvent, ou parce qu'on le
caſſe, ou parce qu'ils ſont envoyés
en d'autres Provinces.

On paſſe enſuite une autre cour,
& l'on entre dans une autre ſale

eaucoup plus belle que la pre-
iére, où l'on n'admet que les amis
rticuliers. Tout au tour eſt le lo-
ement des domeſtiques du Manda-
n. Après cette ſale eſt une autre
ur. On trouve une grande porte,
i ferme l'appartement des fem-
es & des enfans; aucun homme
y oſeroit entrer. Tout y eſt propre
commode, on y voit des jar-
ns, des bois, des lacs, & tout ce
i peut récréer la vue. Il y en a
i forment des rochers, & des
ontagnes artificielles, percées de
us côtés avec divers détours en
me de labyrinthes, pour y prendre
frais; quelques-uns y nourriſſent
Cerfs, & des Daims. Quand ils
t aſſez d'eſpace pour faire une
péce de parc, ils y ont pareille-
nt des viviers pour des Poiſſons,
pour des Oiſeaux de riviere.
Les Chinois ne ſont pas curieux
mbellir l'intérieur de leurs mai-
s: on n'y voit ni tapiſſeries, ni
roirs, ni dorures. Comme les
tes ne ſe reçoivent jamais dans

les appartemens intérieurs, ma
ſeulement dans une grande ſale q
eſt ſur le devant de la maiſon,
n'eſt pas étonnant qu'ils en retra
chent des ornemens aſſez inutile
qui ne ſeroient vûs de perſonne.

Les principaux ornemens do
leurs ſales & leurs appartemens ſo
embellis, ne laiſſent pas d'avoir
grand air de propreté, & de plai
à la vue. On y voit de groſſes la
ternes de ſoie peintes & ſuſpendu
au plancher; des tables, des cab
nets, des paravents; des chaiſes
ce beau vernis noir & rouge, qui
ſi tranſparent, qu'au travers on a
perçoit les veines du bois, & ſi cla
qu'il paroît comme une glace
miroir; diverſes figures d'or ou d'
gent, ou d'autres couleurs pein
ſur ce vernis, lui donnent un nou
éclat. De plus les tables, les ca
nets, les buffets ſont ornés des p
beaux vaſes de porcelaine.

Outre cela ils ſuſpendent en
vers endroits des piéces de ſa
blanc, ſur leſquelles on a peint

rs, des oiseaux, des montagnes,
payſages ; ſur quelques autres,
écrivent en gros caracteres des
tences morales, où il y a preſque
jours quelque obſcurité : elles
t tirées de l'hiſtoire, & ont ſou-
t un autre ſens, que le ſens natu-
des paroles. Ces Sentences ſont
rdinaire deux à deux, & ſont
çûes dans un pareil nombre de
res. Il y en a qui ſe contentent
blanchir les chambres, ou d'y
er fort proprement du papier,
quoi les Ouvriers Chinois excel-

Quoi qu'on ne paroiſſe jamais
s les chambres où ils couchent,
que ce ſeroit une impoliteſſe d'y
duire un étranger, leurs lits,
out parmi les Grands eigneurs,
aiſſent pas d'avoir leur beauté &
agrément. Le bois eſt peint,
é & orné de ſculpture ; les ri-
ux ſont différens ſelon les ſaiſons :
Hiver & dans le Nord, ils ſont
double ſatin, & en Eté, d'un
ple taffetas blanc, ſemé de fleurs,

d'oiſeaux & d'arbres, ou d'une
très-fine, qui n'empêche pas l'a
paſſer, & qui eſt aſſez ſerrée
garantir des moucherons. Les
du commun en ont de toile, d
eſpéce de chanvre fort claire.
matelas dont ils ſe ſervent,
bourrés de coton fort épais.

Dans les Provinces Septentri
les, on dreſſe des briques crue
forme de lit, qui eſt plus ou m
large, ſelon que la famille eſt
ou moins nombreuſe. A côté eſ
petit fourneau, où l'on met le c
bon, dont la flâme & la chaleu
répandent de tous côtés par
tuyaux faits exprès, qui abouti
à un conduit, lequel porte la fu
juſqu'au deſſus du toît. Chez
Perſonnes de diſtinction, le fe
neau eſt percé dans la muraille
c'eſt par dehors qu'on l'allum
par ce moyen le lit s'échauffe
même toute la maiſon. Ils n'ont
beſoin de lits de plumes comm
Europe; ceux qui craignent de
cher immédiatement ſur la bri

ude, ſe contentent de ſuſpendre
ces lits de briques une eſpéce
rapontin : il eſt fait de cordes
de rotin, qui a le même effet
les ſangles dont on ſe ſert pour
its d'Europe.
Le matin tout cela ſe leve, & on
à la place des tapis ou des nates,
eſquelles on s'aſſied Comme ils
t point de cheminées, rien ne
eſt plus commode : toute la
ille y travaille ſans reſſentir le
ndre froid, & ſans qu'il ſoit
eſſaire de prendre des habits
rrés de peaux. C'eſt à l'ouverture
fourneau, que le menu peuple
cuire ſa viande ; & comme les
nois boivent toujours chaud, il
it chauffer ſon vin, & il y pré-
e ſon thé. Ces lits ſont plus
nds dans les Hôtelleries, afin
pluſieurs Voyageurs y trouvent
place.

CHAPITRE XXI.

Etendue du Paraguai. Vaſte Contin
entre la riviere du Paraguai &
Perou ; Province des Chiquit
etendue de cette Province ; cours
rivieres qui l'arroſent ; qualités
Pays ; fruits & animaux q
produit ; combien leur Langue
difficile à apprendre : Religio
Mœurs, Coûtumes, & occupati
des Chiquites.

LA Province du Paraguai à en
ron 600 lieues de longueu
elle eſt diviſée en cinq Gouvern
mens, & en autant de Diocèſ
Cette étendue de Pays eſt partag
du Septentrion au Midi par u
longue chaîne de Montagnes, q
commencent à Potoſi, & con
nuent juſqu'à la Province de Guay
C'eſt dans ces Montagnes, q
trois grandes riviéres prennent le

urce ; ſçavoir le Guapay , la viére rouge & le Picolmago. Ces ux derniéres arroſent une grande endue de terre, & viennent enſuite charger leurs eaux dans le grand uve Paraguai.

C'eſt à la naiſſance de ces deux iéres , & dans les confins du rou , que vinrent ſe réfugier les iriguanes, il y a un peu plus de ux Siécles, abandonnant la Pro- nce de Guayra , qui étoit leur re natale. Les affreuſes Monta- es qu'ils habitent , ont cinquante ues d'étendue à l'Eſt de la Ville de ariya , & plus de cent au Nord. oici quelle fut la cauſe de leur anſmigration.

Au tems que les Rois de Caſtille de Portugal s'efforçoient d'accroî- e leur domination dans les Indes ccidentales, un brave Portugais , ein d'ardeur pour le ſervice du oi ſon maître Jean II. voulut gnaler ſon zéle par de nouvelles couvertes. Il part du Bréſil avec ois autres Portugais , également

intrépides, qu'il s'étoit associés & après avoir marché trois cen lieues dans les terres, il arrive sur bord du Fleuve Paraguai, où aya engagé deux mille Indiens po l'accompagner, il fit plus de cin cens lieues. Il arriva jusqu'aux co fins de l'Empire de l'Inga : après avoir amassé beaucoup d'or & d'a gent, il reprit sa route pour rendre au Brésil, où il compto jouir de toutes les douceurs que grande fortune devoit lui procure Il ne connoissoit pas apparemmen le génie des Peuples auxquels s'étoit livré. Lorsqu'il étoit le moin sur ses gardes, il fut cruellemen massacré, & perdit la vie avec se richesses.

Ces Barbares ne doutant pa qu'une action si noire n'attirât su eux les armes Portugaises, songe rent au plutôt à se soustraire a châtiment que méritoit leur perfi die, & se retirerent dans les Mon tagnes, où ils sont encore mainte nant. Ils n'étoient guéres que qua-

rr

re mille, quand ils y pénétrerent : n en compte aujourd'hui plus de ingt mille, qui vivent ſans habita- on fixe, ſans loi, ſans police, ſans umanité, errans par troupes dans es forêts, déſolans les Nations voi- nes, dont ils déſolent les habitans, u'ils emménent dans leurs terres, à ils les engraiſſent de même qu'on ngraiſſe les bœufs en Europe, & près quelques jours, ils les égor- ent, pour ſe repaître de leur chair ans les fréquens feſtins qu'ils ſe onnent. On prétend qu'ils ont dé- uit ou dévoré plus de cent cin- uante mille Indiens.

Il eſt vrai que depuis l'arrivée des ſpagnols au Pérou, d'où ils ne nt pas fort éloignés, ils ſe defac- ûtument peu à peu d'une telle rbarie. Mais leur génie eſt tou- urs le même ; ils ſont toujours alement perfides, diſſimulés, gers, inconſtans & féroces.

Venons à la Province des Chi- ites.

Cette Province contient une infi-

nité de Nations ſauvages, que le
Eſpagnols ont nommé Chiquites
uniquement parce que la porte d
leurs cabannes eſt baſſe & fort petite
& qu'ils ne peuvent y entrer qu'e
s'y gliſſant & ſe rappetiſſant. Ils e
uſent de la ſorte, afin de n'y poin
donner entrée aux Moſquites, &
beaucoup d'autres Inſectes très-in
commodes, dont le Pays eſt infeſté
ſurtout dans les tems de pluie.

Cette Province a deux cens lieue
de longueur ſur cent de largeur : ell
eſt bornée au Couchant par la Vill
de ſainte Croix de la Sierra, & u
peu plus loin par le Pays des Moxe
Elle s'étend à l'Orient juſqu'au fa
meux Lac des *Xarayes*, qui eſt d'un
ſi grande étendue, qu'on l'a nomm
la mer douce ; une longue chaîn
de montagnes la borne au Nord, d
la Province de *Chaco* au Midi. Ell
eſt arroſée par deux riviéres ; ſça
voir le Guapai, qui prend ſa ſourc
dans les Montagnes de *Chuquiſaca*
& coule dans une grande plaine
juſqu'à une eſpéce de Village de

hiriguanes, nommé *Abopo*, d'où
enant ſon cours vers l'Orient,
forme une grande demi-lune,
ui renferme la Ville de ſainte
roix de la Siera; puis tirant entre
Nord & le Couchant, il arroſe
s plaines qui ſont au bas des Mon-
gnes, & va ſe décharger dans
Lac Mamoré, ſur le bord du-
uel ſont quelques habitations des
loxes.

La ſeconde riviére ſe nomme
peré, ou ſaint Michel. Sa ſource
t dans les montagnes du Pérou,
où coulant ſur les terres des Chiri-
uanes, où elle change ſon nom en
elui de Parapiti, elle ſe perd dans
épaiſſes forêts; & après pluſieurs
étours, qu'elle fait entre le Nord
t le Couchant, elle va droit au
lidi: puis recevant dans ſon lit tous
s ruiſſeaux des environs, elle paſſe
ar les Peuplades des *Baures*, &
écharge ſes eaux dans le Lac
Mamoré, d'où elle ſe rend dans
e grand fleuve Maragnan, ou des
Amazones.

Ce Pays eſt fort montagneux
rempli d'épaiſſes forêts. La qua
tité de différentes Abeilles qu'o
trouve, fourniſſent du miel & de
cire en abondance. Il y en a d'u
eſpéce, que les Indiens appelle
Opemus, qui reſſemblent le plu
celles d'Europe. Le miel qu'el
produiſent exhale une agréab
odeur; leur cire eſt fort blanche
mais un peu molle. On y voit d
Singes, des Poules, des Tortue
des Bufles, des Chevres, des Cerf
des Tygres, des Ours & d'autr
Bêtes féroces. On y trouve des Co
leuvres & des Serpens, dont le v
nin eſt très-préſent. Il y en a do
on n'eſt pas plutôt mordu, que
corps s'enfle extraordinairement
& que le ſang ſort par tous l
membres, par les yeux, par l
oreilles, la bouche, les narines,
même par les ongles. Comme l'hu
meur peſtilente s'évapore avec
ſang, leurs morſures ne ſont pa
mortelles. Il y en a d'autres, dont
venin eſt beaucoup plus dangereux

N'en eût-on été mordu qu'au bout
lu pied, le venin monte auſſi tôt à
a tête, & ſe répand dans toutes les
eines; il cauſe des défaillances, le
élire & la mort.

Le terroir de cette Province eſt
ec de ſa nature; mais dans le tems
es pluies, qui durent depuis le
ois de Décembre juſqu'au mois de
Iai, toutes les Campagnes ſont
ondées, & tout commerce eſt
terdit entre les habitans Il ſe
rme alors de grands Lacs, qui
ondent en toutes ſortes de poiſ-
ns. C'eſt le tems où les Indiens
nt la meilleure pêche. Ils compo-
nt une certaine pâte amére, qu'ils
ttent dans ces lacs, & dont les
iſſons ſont friands. Cette pâte les
nivre; ils montent auſſi-tôt à
eur d'eau, & ont les prend ſans
ine.

Quand les pluies ſont ceſſées, ils
ſemencent leurs terres, qui pro-
iſent du ris, du mays, du blé
nde, du coton, du ſucre, du
ac, & divers fruits propres du

Pays, tels que ſont ceux du platan
des pins, des mani, & des zapa
les. Ceux-ci ſont une eſpéce
callebaſſe, dont le fruit eſt meille
& plus ſavoureux qu'en Europ
Il n'y croît ni bled ni vin.

De toutes les Langues qu'
parle parmi ces différentes Nation
la plus difficile à apprendre eſt cel
des Chiquites. Leur Grammaire
peut preſque ſe comprendre. Leu
verbes ſont irréguliers, & leurs conj
gaiſons differentes. Quand on ſç
conjuguer un Verbe, on n'en
pas plus avancé pour apprendre
conjuguer les autres. Pour ce qui
de leur prononciation; on peut di
que les paroles leur ſortent de
bouche quatre à quatre. Auſſi a-t'
une peine infinie à entendre ce qu'
prononcent ſi mal. Les Indie
même des autres Nations ne peuve
la parler que quand ils l'ont appr
dans leur jeuneſſe. Ces Peuples
s'entendent pas quelquefois eux-m
mes; & il faut obſerver que tou
les Nations renfermées ſous le n

e Chiquites ne parlent pas à beau-
oup près la même Langue. A
haque pas on trouve de petits Vil-
ges de cent familles tout au plus,
ont le langage n'a aucun rapport à
elui des Peuples qui les environ-
ent.

Le dérangement des saisons, &
chaleur excessive du climat y cau-
nt beaucoup de maladies, sou-
ent même la peste, qui enleve
uantité de monde. Ces Peuples
nt d'ailleurs si grossiers, qu'ils
norent jusqu'aux moyens de se
précautionner contre les injures de
ir. Ils ne connoissent que deux
anières de se faire traiter dans
urs maladies. La premiére est de
ire sucer la partie où ils sentent de
douleur, par des gens que les
spagnols ont appellés pour cette
ison *Chapadores*. Cet emploi est
ercé par les Caciques, qui sont
s Principaux de la Nation, &
ui par là se donnent une grande
torité sur l'esprit de ces Peuples.
eur coutume est de faire diverses

queſtions au malade. Où ſentez-vo
de la douleur, lui demandent-ils ?
quel lieu êtes vous allé immédia
ment avant votre maladie ? n'ave
vous pas répandu la Chica (c'
une liqueur ennivrante, dont
font grand cas) n'avez-vous pas je
de la chair de cerf, ou quelque mo
ceau de tortue. Si le malade avo
quelqu'une de ces choſes : juſteme
reprend le Médecin, voilà ce q
vous tuë ; l'ame du cerf ou de
tortue eſt entrée dans votre corp
pour ſe venger de l'outrage que vo
lui avez fait. Le Médecin ſuce e
ſuite la partie mal affectée, & a
bout de quelque tems, il jette p
la bouche une matiére noire. Voil
dit-il, le venin que j'ai tiré de vot
corps.

Le ſecond remede auquel ils ont r
cours eſt plus conforme à leurs mœu
barbares. Ils tuent les femmes Indie
nes, qu'ils s'imaginent être la cauſe d
leur mal, & offrant ainſi par avanc
cette eſpéce de tribut à la mort, i
ſe perſuadent qu'ils ſont exempts d

e payer par eux-mêmes. Comme
eur intelligence eſt fort bornée, &
que leur eſprit ne va pas plus loin
que leurs ſens, ils n'attribuent toutes
eurs maladies qu'aux cauſes exté-
ieures, n'ayant aucune idée des
rincipes internes, qui altérent la
anté.

Ils ont la plûpart la taille belle
grande, le viſage un peu long.
Quand ils ont atteint l'âge de vingt
ns, ils laiſſent croître leurs che-
eux. Ils vont preſque tout nuds;
s laiſſent pendre négligemment
ur leurs épaules un paquet de
ueues de ſinges & de plumes d'oi-
eaux, qu'ils ont tués à la chaſſe,
in de faire voir par là leur habileté
tirer de l'arc. Ils ſe percent les
reilles & la levre inférieure, où
s attachent une piéce d'étain. Ils
ſervent encore de chapeaux de
umes, aſſez agréables par la diver-
é des couleurs. Les ſeuls Caci-
ues ont des chemiſettes. Les fem-
es portent une eſpéce de tablier
ui s'appelle dans leur langue *Iyp*-

On ne voit parmi eux aucun forme de police ni de gouverne ment : cependant dans leurs aſſem blées ils ſuivent les avis des Ancien & des Caciques. Le pouvoir de ce derniers ne ſe tranſmet pas à leur enfans ; ils doivent l'acquérir pa leur valeur & par leur mérite. I paſſent pour braves quand ils o tué leur ennemi, ou qu'ils l'ont fa priſonnier ; ils n'ont ſouvent d'aut raiſon de ſe faire la guerre, qu l'envie d'avoir quelques ferremens ou de ſe rendre maîtres des autre à quoi ils ſont portés par leur natu rel fier & hautain : du reſte ils tra tent fort bien leurs priſonniers, ſouvent ils les marient à leu filles.

Quoique la Polygamie ne ſo pas permiſe au Peuple, les Cac ques peuvent avoir deux ou tro femmes. Comme le rang qu' tiennent les oblige à donner ſouve la *Chica*, [liqueur faite de Mays de Magnoc, & de quelques autr fruits] & que ce ſont les femm

i l'apprêtent, une seule ne suffi-
it pas à cette fonction. On ne
end aucun soin des enfans ; ainsi
andonnés à eux-mêmes, ils s'ac-
outument à vivre dans une indé-
endance absolue.

Leurs cabannes sont de paille,
ites en forme de four. Ils ont
ourtant de grandes maisons cons-
uites de branches d'arbres, où
gent les garçons qui ont quatorze
u quinze ans ; car à cet âge, ils
e peuvent plus demeurer dans la
abanne de leur pere. C'est dans ces
êmes maisons qu'ils reçoivent leurs
ôtes, & qu'ils les régalent, en leur
onnant la *Chica*. Ces sortes de
stins, qui durent d'ordinaire trois
ours & trois nuits, se passent à
oire, à manger, & à danser. C'est
qui boira le plus de la *Chica*, dont
s s'ennivrent jusqu'à devenir fu-
eux : alors ils se jettent sur ceux
ont ils croyent avoir reçu quelque
ffront ; & il arrive souvent, que
es réjouissances se terminent par la
ort de quelqu'un de ces misera-
les.

Voici de quelle maniére ils paſſ
la journée dans leurs villages. Ils
jeunent au lever du Soleil, puis
jouent de la flute en attendant que
roſée ſe paſſe ; car, ſelon eux, e
eſt fort nuiſible à la ſanté. Quand
Soleil eſt un peu haut, ils vo
labourer leurs terres avec des pê
d'un bois très-dur, qui leur tie
nent lieu de bêches. A midi ils vie
nent dîner ; ſur le ſoir ils ſe prom
nent ; ils ſe rendent des viſites
uns aux autres, ils ſe donnent
manger & à boire. Le peu qu'
ont, ſe partage entre tous ceux q
ſont préſens Comme les femm
ſont ennemies du travail, ell
paſſent preſque tout leur tems à
viſiter, & à s'entretenir en embl
Elles n'ont d'autre occupation q
de tirer de l'eau, d'aller quérir
bois, de cuire le Mays ; l'Hive
de filer de quoi faire leur Typoy,
bien les chemiſettes & les hama
de leurs maris ; car pour ce qui l
regarde, elles couchent ſur la terre
qu'elles couvrent d'un ſimple tapis d

almier ou bien elles se reposent ur une claye, faite de gros bâtons ssez inégaux. Ils soupent au cou-her du soleil, & aussi-tôt après ils ont dormir, à la réserve des jeunes garçons, & de ceux qui ne sont pas nariés. Ceux-ci s'assemblent sous les arbres, & ils vont ensuite danser levant toutes les cabanes du village. Leur danse est assez particuliere : ils orment un grand cercle, au milieu luquel se mettent deux Indiens, ui jouent chacun d'une grosse flute, ui n'a qu'un trou, & qui par conéquent ne rend que deux tons.

Ils se donnent de grands mouvenens au son de cet instrument, sans ourtant changer de place. Les Inliennes forment pareillement un ercle de danse derriere les garçons, & ils ne vont prendre du repos, u'après avoir poussé ce divertissement jusqu'à deux ou trois heures lans la nuit.

Le tems de leur pêche & de leur hasse suit la récolte du Mays. Ils e partagent en diverses troupes, &

vont chaſſer ſur les montagnes pen
dant deux ou trois mois. Ils ne re
viennent de leur chaſſe que vers l
mois d'Août, qui eſt le tems auque
ils enſemencent leurs terres.

Il n'y a guére de Nation, quel
que barbare qu'elle ſoit, qui n
reconnoiſſe quelque Divinité. Pou
ce qui eſt des Chiquites, il n'y
parmi eux nul veſtige d'aucun cult
qu'ils rendent à quoi que ce ſoit d
viſible ou d'inviſible, pas même a
démon qu'ils appréhendent extrême
ment. C'eſt ce qui les a portés à dé
truire entiérement les ſorciers, qu'il
regardent comme les plus grand
ennemis de la vie : même à pré
ſent ils ſuffiroit qu'un homme eû
rêvé en dormant, que ſon voiſin eſ
ſorcier, pour qu'il ſe portât à lu
ôter la vie, s'il le pouvoit.

Cependant ils ne laiſſent pa
d'être fort ſuperſtitieux, ſurtou
par rapport au chant des Oiſeaux
qu'ils obſervent avec une attentio
ſcrupuleuſe. Ils en augurent le
malheurs qui doivent arriver, &

à ils jugent ſouvent que les Eſpa-
ols ſont prêts de faire des irrup-
s ſur leurs terres. Cette appré-
nſion ſeule eſt capable de les faire
r bien avant dans les montagnes.
ors les enfans ſe ſéparent de leurs
res ; & les peres ne regardent plus
urs enfans que comme des étran-
rs. Les liens de la nature n'ont pas
force de les unir enſemble ; un
ere vendra ſon fils pour un couteau
pour une hache.

Fin du troiſiéme Volume.

De l'Imprimerie de la Veuve DELORMEL.

E749
L222r
v. 3